

apériodique régulier

RÉCITS,
ANALYSES &
CRITIQUES

TIMULT

Ce qui fait
une vie

page 4



N°8

septembre
2014



page 14

RÉSISTANCES
DE OUF
en univers
psychiatrique

page 32

TOU·TES CYBORG ?!

Critiquer la technologie sans être réac'

ASEXUALITÉ :
comme un poisson
sans bicyclette...

page 54

prix libre / prix libraire 3 €

SOMMAIRE



FRONTIÈRES	Ce qui fait une vie _____	4
-------------------	----------------------------------	----------

STRATÉGIES	Un pansement sur une jambe de bois _	8
-------------------	---	----------

Avec les droits sociaux d'un paillason _	14
---	-----------

C'est complètement toqué d'en arriver là _	22
---	-----------

MÉGAPHONE 1	Des jupes et d'autres choses _____	30
--------------------	---	-----------

FRAGMENTS	Frigide Barjot, membre de PMO ? _	32
------------------	--	-----------

PMA et PMO sont sur un bateau... _	36
---	-----------

Toutes en cuisine ! _____	40
----------------------------------	-----------

Transhumanisme : la transgression au service du pouvoir _____	42
--	-----------

Décodage cyborg _____	48
------------------------------	-----------

MÉGAPHONE 2	Lettre à ce professeur _____	52
--------------------	-------------------------------------	-----------

KALÉIDOSCOPE	Des poissons sans bicyclette : vive l'asexualité ! _	54
---------------------	---	-----------

les asexuel·les : <i>the Song</i> _____	60
--	-----------

POPCORN	Game of Thrones, une série féministe et sexiste ? _____	62
----------------	--	-----------

NOTRE HISTOIRE(S)	Pensée du conflit _____	66
--------------------------	--------------------------------	-----------

NOTES DE LECTURES ET EXTRAITS	_____	70
--------------------------------------	-------	-----------

BRÈVES	_____	76
---------------	-------	-----------

Qu'est-ce qui fait une vie ?

Réponse... Impossible...

Ou alors peut-être :

Éplucher des pommes de terre,
préparer des patates sautées.

Préparer un sandwich et le passer à
l'amie qui part, pour la journée ou
pour un long trajet.

Se mettre en colère et jeter une
chaise.

Regarder les choses en face et
décider de partir, loin.

Arriver : nouvel endroit, nouveau pays ;
Chercher à se faire une vie.

Lutter pour une vie meilleure et se
soutenir dans cet ailleurs.

Bosser quand c'est nécessaire, sans
jamais se laisser faire.

Pleurer la mort d'un ami et à
plusieurs, écrire une page de lutte,
rage et hommage.

Flipper face aux rangs serrés des
réacs ;

Peur panique d'un monde fasciste ;
Se ressaisir et le repousser
et douter à nouveau...

Prendre des vacances et aller
marcher dans la nature.

Regarder autour de soi, et se dire
qu'elle n'existe pas, la nature.

Passer des vacances en mélange
d'âges et s'inventer ensemble ;

Inventer la vie sans rejouer
l'éternelle comédie, petit·es vs.
grand·es, adultes vs. enfants.

Décider ou non de mettre au
monde un·e enfant.

Inviter des ami·es et attendre
l'accouchement.

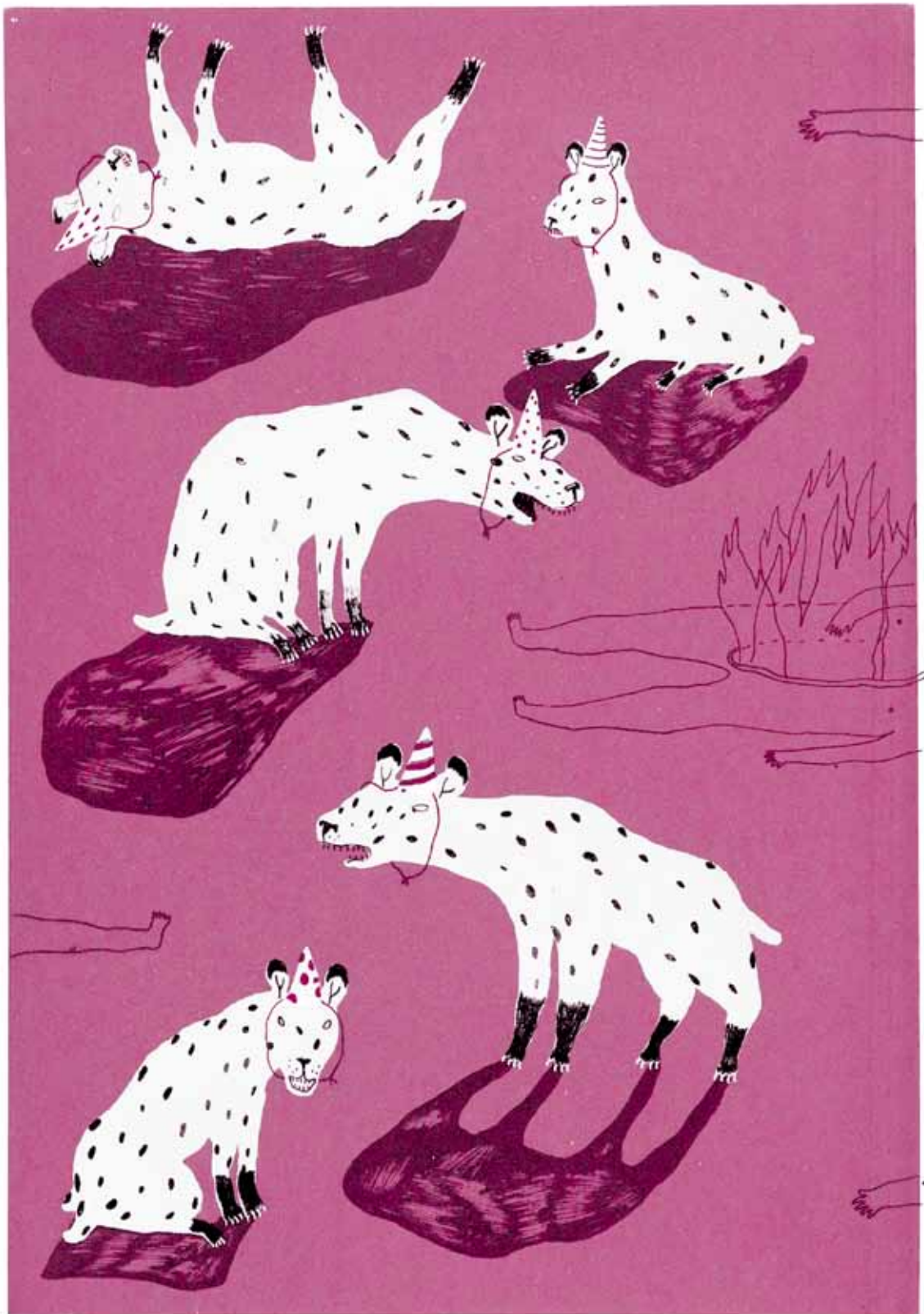
Partager des intimités, sans coucher ;
Y penser et décider de partager
une sexualité.

Aménager sa place et sortir en jupe
courte ;

Porter haut les attributs de la
féminité, face aux coups bas d'un
sexisme affiché.

Apprivoiser ses tocs et interpeller
les amitiés pour s'épauler.

Être soigné·e sous contrainte,
psychiatisé·e ;



S'en échapper, et balancer les abus
médicaux et lobbys des labos.
Nommer ses choix et les porter
avec fierté.
Passer du temps avec un ordi et
former un duo d'enfer.

Se méfier de lui et le jeter par la
fenêtre.
...
Voilà, à vous.

Bonne lecture, en espérant
que ce Timult n°8 vous
nourrisse.

CE QU'IL FAIT UNE VIE

Bariş, réfugié politique kurde, s'est immolé dans la nuit du 13 au 14 mai de cette année à Lyon. Depuis quelques semaines, il était dans une précarité psychologique et matérielle importante.

Sa mort est très dure à accepter. Nous prenons le temps d'écrire ces quelques lignes car nous ne comprenons pas certaines postures politiques qui ont été prises après sa mort.

Certains groupes ou partis politiques ont parlé de l'éventualité d'un assassinat. Cela nous plonge dans de sourdes colères car sa profonde détresse psychologique ne laisse pas place au doute sur son suicide. Nous ne cherchons pas ici à entériner des conflits, nous venons poser des questions, amener à réfléchir sur nos postures militantes...

Dans une nuit claire on cause à cœur ouvert, du racisme et de la mort de Bariş. La colère face à la récupération politique est profonde :

« On va aller les voir et leur dire ce qu'on en pense. Faut crever l'abcès.

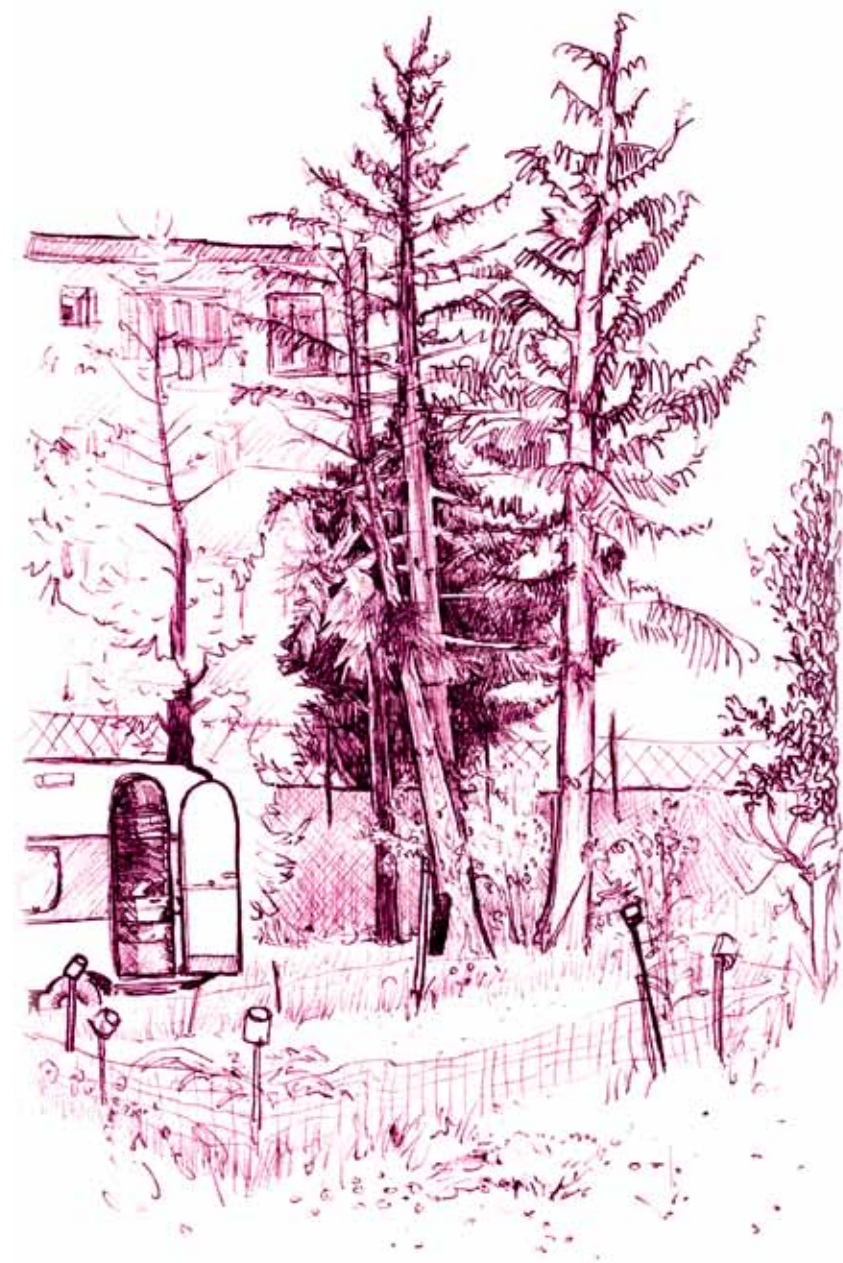
– Ouais mais c'est galère pour moi de parler en français, ça va souvent trop vite et j'ai pas le temps de répondre.

– On pourrait écrire un texte alors...

– Carrément ! On va écrire, ça sera bien pour exprimer mes idées ! Mais c'est vraiment chaud pour moi. J'sais pas vraiment écrire en français.

– On va le faire ensemble. On va prendre le temps de se retrouver, formuler nos idées...

– Ouais, on ne va pas se taire ! »



LA MORT D'UNE PERSONNE IMMIGRÉE, QUELLE IMPORTANCE ?

L'importance d'une vie...

là-dedans non plus il n'y a pas d'égalité. Notre système accorde ou non de la valeur à nos vies en fonction de notre appartenance sociale. Celles des immigréEs ne vaut pas grand chose. Dure réalité d'un État raciste, d'une société capitaliste et individualiste qui détruit moralement.

Et la situation d'exil :

Comment trouver une place lorsqu'on ne se sent pas acceptéE ? C'est quoi la vie d'unE immigréE qui parle mal le français ? Comment trouver ses marques, parachuté dans un nouvel endroit peu hospitalier, où l'on ne comprend pas bien la langue ? Trouver une place malgré ses blessures antérieures (de pays en guerre), malgré le manque de compréhension. Chercher une nouvelle manière de vivre qui ne rompt pas avec ses convictions politiques malgré les différences culturelles, se faire des amiEs, être en solidarité, se valoriser malgré ses propres vulnérabilités...

Jusqu'où doivent aller les immigréEs pour se faire voir, pour être entenduEs ?

Jusqu'à l'immolation ? Sombre réalité. Quand prend-on le temps d'accueillir, d'écouter ce que les gens ont à dire ? Quand prend-on le temps d'échanger sur nos difficultés et nos réalités de luttes face au rouleau compresseur ? Comment luttons-nous ensemble ?



COMMENT PEUPLONS-NOUS NOTES LUTTES ?

Bariş n'a pas été assassiné par des fascistes, il s'est donné une mort violente, à l'image de ce système qui nous broie. Il s'est immolé, un acte lourd de sens. Un geste ultime. Il n'est ni un héros, ni un martyr. Il est en lutte face à ce monde, avec nous.

Nous avons été désarméEs lorsque Bariş s'est mis régulièrement à n'être plus lui-même. Comment fait-on pour soutenir un pote qui part en ville ?

Comment nos réalités collectives ne deviennent pas isolantes pour certainEs ? Quand est-ce que dans nos réseaux nous continuons des politiques d'hospitalités ? Nous pourrions déjà réfléchir au sens de ce mot : hospitalité.

La récupération politique qu'il y a eu autour de la mort de Bariş doit cesser. Ne pas taire sa mort et la manipuler sont deux choses bien différentes.

Dans nos réseaux anarchistes et communistes, nous utilisons aussi les armes de l'ennemi : partir d'un fait et lui faire dire autre chose, comme les médias et l'État le font au quotidien. C'est sinistre, surtout dans un moment de deuil. Sa mort a été utilisée pour de la propagande antifasciste, anarchiste, communiste. Bariş s'est vu dressé comme martyr. Le comble : il ne supportait pas cette manière de faire. Il avait été agacé de la manière dont un ami incarcéré au Kurdistan avait été érigé en martyr. Lui même n'aurait jamais voulu être un héros...

De quels événements alimente-t-on nos luttes ? Pourquoi avons-nous besoin de martyrs pour les faire exister ?

Comment en arrive-t-on à comparer Clément Méric et Barış ?

En Palestine, en Afghanistan, au Kurdistan... il y a des martyrs de guerre. Le suicide de Barış n'est pas relié aux mêmes mécanismes qu'un martyr palestinien assassiné par l'armée israélienne. C'est son militantisme acharné et la répression policière qui ont conduit Barış à l'exil. Situation qui doit faire partie intégrante de nos luttes. C'est d'être trop fierEs et auto-centréEs qui conduit à tout mettre sur un même plan, à faire de la politique victimaire.

Nous voulons tisser des luttes internationales, mettre en lien les différents rouages politiques dictatoriaux dans plusieurs parties du monde. Mais pourquoi tout mettre à la même échelle ? Pourquoi réduire et annuler les complexités ?

C'est dans la force, le prendre soin de nous et des autres, dans des élans émancipateurs que nous voulons tisser nos vies et nos luttes.

kaş yaparken göz çıkartmak / En se soignant le sourcil, on s'arrache un œil
Voir dans la mort de Barış un assassinat est une manière de se mettre à distance pour ne pas se poser dans nos groupes certaines questions. Crier au loup, partir en guerre contre l'ennemi fasciste... Nous aurions plus intérêt à réfléchir à l'honnêteté, la force et la fragilité de nos liens qui nous mêlent ensemble dans ces luttes. Si nous nous arrachons nos cœurs, nous devenons un peu l'ennemi.

COMMENT SORTIR DE LA BINARITÉ ?

Dans nos discours militants, nous plaçons une force symbolique et affective énorme dans l'Ennemi avec un grand E. Il incarne tout le Mal et par contraste nous serions les Bons sauveurs de l'humanité.

Pourquoi se cacher derrière des hypothèses d'assassinat ?

Cette fuite en avant permet d'alimenter la machine militante mais empêche de nous remettre en question et de voir le vide existentiel qu'il peut y avoir autour de nous. Nous faisons aussi partie de ce monde contre lequel on se bat. Nous sommes aussi empreintEs de merde. Alors, comment vivre la dureté des événements en se mouillant nous aussi sans pour autant se perdre ?

Nous ne sommes pas des héros, nous sommes des enfants terribles et cruels. Les limites du bien et du mal sont beaucoup plus floues... Et si on regarde ce qui est socialement admis, si on regarde nos mécanismes de racisme, de sexisme, d'homophobie intégrés... À la fin, ne serions nous pas toutes et tous à abattre ?

Comment fait-on preuve d'un peu de discernement ?

Même si nous le critiquons, nous avons aussi été façonnéEs par ce monde hostile. À nous de changer nos réflexes et de mettre en place des solidarités concrètes, créer des espaces beaux et vivants.



COMMENT FAIRE FACE AU MANQUE, À L'ABSENCE D'UN ÊTRE CHER ?

Le moment de la mort d'un proche est horrible et délicat. Nous ne savons jamais comment faire, bouleverséEs par nos émotions. Nous ne pouvons accepter l'inacceptable. L'absence et le manque sont cruels, on ne s'y habitue pas. Les flics souvent s'en mêlent pour des raisons administratives. C'est extrêmement dur de dealer tout cela en même temps. La police amène le côté froid de la réalité, sommaire, déshumanisante, formaliste, la gestion, la paperasse. Dans la société, il peut y avoir un *a priori* positif sur les flics, ils aident à résoudre des enquêtes, interviennent lors de nuisances... Dans nos réseaux anarchistes pourtant, nous savons que la police n'aide pas, les flics surveillent, mènent des enquêtes aussi contre nous, anarchistes et/ou kurdes, n'interviennent quasi jamais lors d'agressions racistes, sexistes et homophobes.

Alors dans ce cas précis, pourquoi participer à une enquête pour assassinat ?

Nous ne parlons pas ici à sa famille ou à son père qui ont besoin de comprendre son geste. Nous interrogeons les militantEs. Cette enquête ne leur servira probablement pas à compléter leurs infos sur les fascistes lyonnais mais c'est une aubaine pour amasser toujours plus d'infos sur nous. Alors, pour-



quoi laisser planer ce doute ? Peut-être est-ce le sentiment de culpabilité trop dure à supporter qui donne envie de croire à un assassinat ?

Les flics nous ont appris la mort de Barış avant que nous ne le sachions, ce sont des amis au Kurdistan qui nous ont prévenus alors que c'est à Lyon qu'il s'était suicidé. Nous n'allons quand même pas remercier le consulat turc et la police française ! N'est-ce pas déjà assez dur comme cela ? Pourquoi leur demander encore de jouer un rôle et de continuer l'enquête sur l'hypothèse fallacieuse d'un assassinat ? Ces flics, seraient-ils plus intelligents que nous pour connaître et chercher nos ennemis ? Ne seraient-ils pas aussi nos ennemis ?

COMBATTRE OUI ! MAIS COMMENT ? AVEC QUELLES ARMES ?

« J'ai grandi dans la guérilla au Kurdistan, j'ai déjà enterré des amiEs combattantEs.

– J'ai grandi sous une chape de plomb démocratique, il y est interdit d'avoir des armes sauf pour les flics. »

Nous sommes parcouruEs d'élans de révolte. Nos passés pourtant ne sont pas les mêmes bien que nous nous retrouvions ici et maintenant animéEs par des désirs communs de combats. Nos singularités doivent être prises en compte pour révéler notre force. Nos passés ne sont pas entourés des mêmes difficultés. Alors, les mots communs dans nos bouches maintenant n'ont pas la même texture, ne portent pas les mêmes expériences et n'ont pas forcément le même sens.

C'est là notre richesse. Mais si nous ne la cultivons pas, si nous uniformisons nos discours sur

l'essentiel, nous perdons aussi un peu ce commun protéiforme. Nous pouvons nous apprendre plus les unEs les autres, tendre l'oreille, avoir un peu d'humilité, être curieuses, faire preuve de modestie partagée. Et ce n'est pas s'affaiblir que de prendre le temps de poser les mots, et de trouver les plus justes.

Nous écrivons ce texte pour que mûrissent nos luttes. Nous voulons gagner en force plutôt que de nous tirer des balles dans les pieds entre militantEs. Nous espérons que ces mots amèneront des discussions, des réflexions afin que dans nos réseaux la solidarité grandisse et que jamais plus nous ne devions enterrer un camarade qui n'a su trouver sa place pour résister, lutter et exister. ■

MED, S, J,
... DES AMIÈS PROCHES DE BARIŞ

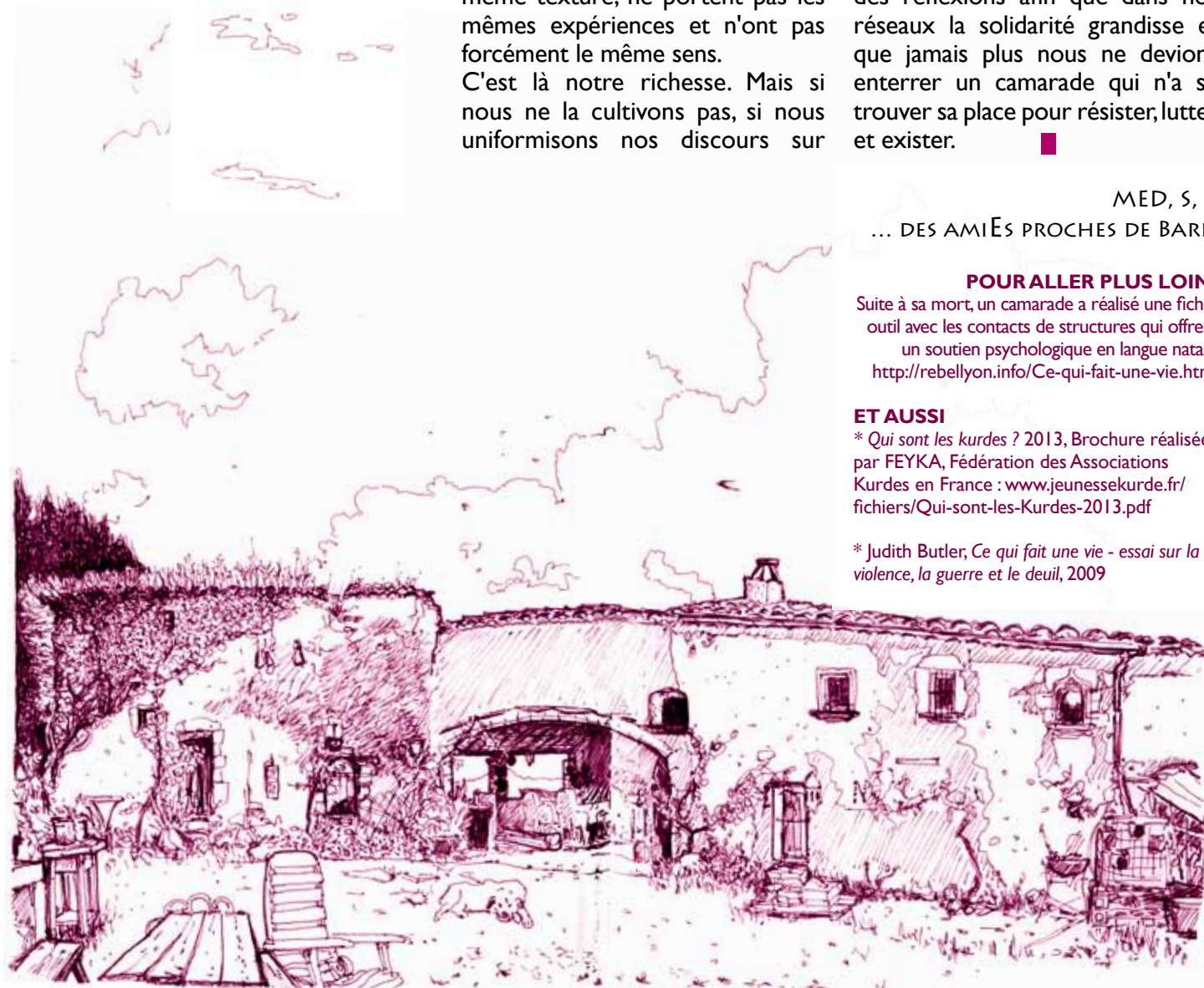
POUR ALLER PLUS LOIN :

Suite à sa mort, un camarade a réalisé une fiche-outil avec les contacts de structures qui offrent un soutien psychologique en langue natale.
<http://rebellyon.info/Ce-qui-fait-une-vie.html>

ET AUSSI

* *Qui sont les kurdes ? 2013*, Brochure réalisée par FEYKA, Fédération des Associations Kurdes en France : www.jeunessekurde.fr/fichiers/Qui-sont-les-Kurdes-2013.pdf

* Judith Butler, *Ce qui fait une vie - essai sur la violence, la guerre et le deuil*, 2009





UN PANSEMENT SUR UNE JAMBE DE BOIS

PREMIER JOUR

Me voilà donc au boulot pour mon premier jour à la Ressourcerie Cœur d'Hérault.

Après une brève présentation des « encadrants », deux hommes, l'un d'eux nous dit : « bon, les filles suivez-moi au stock. Alors là, il vous faut tout ranger, prendre vos repères, distinguer à quoi correspond quoi. Bref faire connaissance avec votre espace de travail... ».

Le stock c'est un genre de cave sans fenêtre (environ dix mètres sur trois mètres et demi), en vieilles pierres qui s'effritent, éclairée au néon, sans chauffage. Et dans cette cave, il y a, le long des murs, plein d'étagères de tous gabarits sur lesquelles sont disposées des tas de caisses les unes à côté des autres. Ces caisses contiennent de la vaisselle en vrac.

De l'autre côté, il y a des penderies surchargées de montagnes de vêtements dans tous les états.

Entre les deux, les étagères « enfant-puériculture » et un tas de meubles à

tiroirs, fauteuils, chaises... dont on ne sait pas trop s'ils sont destinés à équiper l'espace ou s'ils sont simplement entreposés.

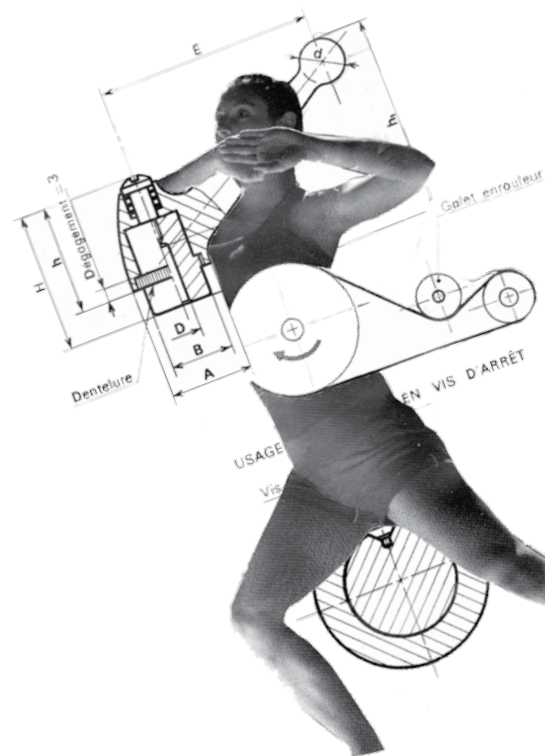
Comme huit femmes sur dix^[1], me voilà confrontée au sexisme au travail. Youpi !

On se regarde avec les deux collègues, on commence à tenter une réorganisation qui permettrait d'y voir plus clair. Je tente de les sonder en lançant doucement que c'est pas normal qu'on nous ait demandé à nous, en tant que « filles », de gérer cet espace. Elles sont d'accord, ouf !

On se dit aussi qu'on a été embauchées en tant que « valoriste » au même titre que d'autres collègues masculins à qui on est en train de présenter l'atelier et sa façon de fonctionner. Il est assez clair que la formation sur l'atelier ne nous concernera pas. De même, on constate qu'il y a peu de chance pour qu'un homme soit amené à travailler au stock et donc à y prendre ses marques... Cela

nous met, dès le départ, dans une position de « référentes vêtements-vaisselle-enfants » et cela ne nous convient pas.

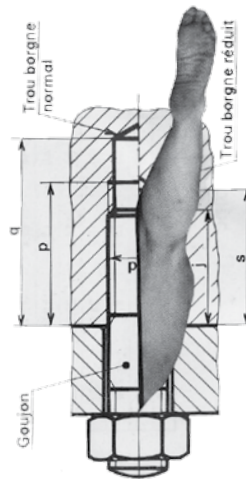
Plus que l'analyse féministe de la situation, ce qui motive mes deux collègues, c'est une volonté de



" CE QUI NOUS RÉVOLTE LE PLUS, C'EST L'HYPOCRISIE DU RECRUTEMENT "

[1] www.franceinter.fr/depeche-sexisme-au-travail-8-femmes-sur-10-concernees

[2] Irène Zellinger « non c'est non »



STRATÉGIES

rotation du travail. Ce qui aboutit à la même revendication, à savoir une alternance des présences à l'atelier ou au stock pour qu'on puisse toutes faire de tout. Ce qui motive (réparer, valoriser) comme ce qui est pénible (ranger, nettoyer).

Ce qui nous révolte le plus, c'est l'hypocrisie du recrutement. On se raconte nos entretiens et on constate qu'on a toutes été retenues parce qu'on aimait manier des outils, qu'on en avait l'expérience et qu'on avait déjà la base de savoir nécessaire par le travail en atelier.

Assez rapidement, on interpelle l'encadrant pour lui faire remarquer qu'on ne trouve pas cette répartition du travail acceptable. Il louvoie, esquive le fond du problème, nous promet qu'on sera aussi amenées à travailler à l'atelier plus tard, pour enfin, quand la tension monte, nous signaler qu'on a été embauchées pour ça et que c'est comme ça. On lui fait donc remarquer qu'on devrait avoir les mêmes tâches que nos collègues masculins, valoristes eux aussi. À poste semblable, rôle semblable... Il semble gêné aux entournures et pas très à l'aise.

J'en profite pour lui demander si cette situation n'est pas illégale (en sachant bien sûr qu'elle l'est). Il me répond :

« Illégale ? Nooon ! Pourquoi illégale ? – Cantonner les femmes dans les tâches qui leur échoient soi-disant traditionnellement alors que des hommes font autre chose ? Sur un recrutement pour un même poste, interdire certaines tâches aux femmes parce qu'elles sont des femmes, c'est pas illégal ? »

Il s'en va, vexé.

Les jours suivants et durant toute la durée du contrat, des stratégies^[2] se mettent progressivement en place. On en élabore certaines ensemble, d'autres surviennent sur le tas, en réflexe.

On se met d'abord d'accord pour ne pas laisser s'installer la situation, partant du principe que si on attend, les rôles et les espaces seront figés dans les esprits de nos collègues et de nos encadrants.

On décide donc de saisir – ou créer – toutes les occasions d'exprimer notre volonté de travailler à l'atelier.

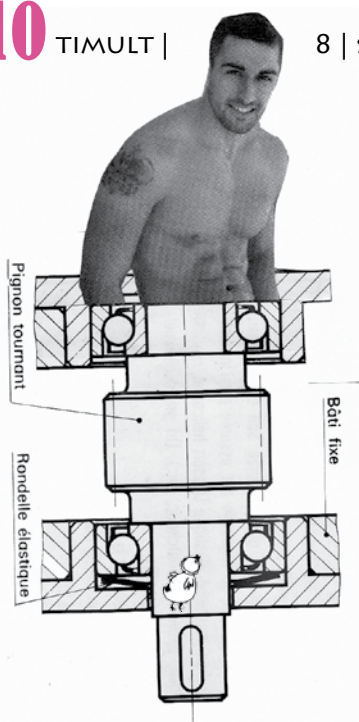
On opte alors pour une stratégie d'usure et c'est ainsi qu'à chaque passage à l'atelier (où se trouvent la machine à laver et le lave-vaisselle auxquels bien sûr nous avons accès) on lance des : « bon les gars va falloir qu'on échange bientôt ! » ou « on va pas toutes rester coincées dans un espace, on va tourner », « on veut pas passer six mois au stock à trier de la vaisselle ! ». Bref, tout ce qu'on peut pour implanter l'idée de rotation des espaces.

On s'accorde aussi pour ne jamais désigner le stock comme « chez nous ». Mais c'est ce que font les collègues de l'atelier quand il s'agit de répartir les arrivages selon les espaces : « ah ça, on va le mettre chez les filles... ». On tente donc au maximum de les reprendre : « tu veux dire au stock ? ».

On essaye aussi de ne pas se laisser enfermer dans le rôle de celles-qui-savent-comment-est-rangé-le-stock.

Ayant conscience que cette tâche – bien qu'inégalitaire – nous incombe si l'on veut rassembler un maximum de chance de notre côté, on se donne pour but de classer et d'organiser l'espace le plus logiquement et le plus clairement possible. De sorte que chaque personne y cherchant quelque chose puisse la trouver de façon autonome. Mais c'est sans compter sur la mauvaise volonté de certains qui s'escriment à nous demander avant même de chercher : « et ça les filles ça va où ? ».

Parallèlement, j'essaye de sonder les collègues individuellement pour identifier d'éventuels alliés. Ils se découpent alors en trois groupes. Il y a ceux qui sont d'accord, qui veulent bien trier vêtements, vaisselle et jouets au même titre que réparer et tester les objets parce qu'ils croient que ça implique moins de mouvements de force (une caisse de vaisselle ou une encyclopédie en dix volumes, c'est lourd...). Ils l'assument plus ou moins mais ils offrent une



première possibilité de rotation. Il y a ceux qui sont d'accord sur le principe mais qui n'ont pas envie de faire le boulot du stock. Ils nous chuchotent un soutien discret mais ne prennent pas parti et encore moins l'initiative de passer au stock quand il y a des temps morts à l'atelier. Enfin, il y a ceux qui trouvent que c'est normal de diviser le travail de la sorte et qu'un homme ça bricole et une femme ça nettoie. Au sortir de ce sondage, on prend l'habitude d'appeler les collègues qui se disaient favorables à la rotation lorsqu'on est submergées de choses à trier. Ce qui atténue un peu les limites des espaces déjà et implique d'autres personnes dans l'organisation du stock.

Après quelques jours, on décide de passer à l'action. Ayant terminé de réorganiser le stock, on profite d'un temps mort pour se mettre à l'atelier. Certains collègues sont

en collecte, les encadrants sont au bureau, il n'y a pas foule, on décide donc de réparer un petit quelque chose. On teste lampe et chaîne hifi puis je m'attaque à un petit meuble à tiroir en plastique et métal. Ce sera la grande aventure de refixer une barre latérale sur laquelle glisse un tiroir. Les encadrants reviennent, les collègues aussi. Ils nous trouvent là en train de bricoler mais comment faire ? On a fini le job au stock. Il n'y a rien à nous faire faire pour nous éloigner des outils.

À force de lutter, je finis par faire comprendre à l'encadrant que je sais me servir d'une perceuse et que je vais arriver à refixer cette barrette. L'autre encadrant nous tourne autour, persuadé que je n'ai rien à faire là, que je vais me blesser, qu'ils vont avoir des problèmes... Si j'étais seule, que l'enjeu était minime et que personne ne regardait par dessus mon épaule en me disant dans l'oreille : « attention tu vas te faire mal », j'appuierais assez fermement sur la perceuse pour ne pas qu'elle ripe mais j'ai peur de casser ou vriller la mèche et c'est donc ce qui arrive. Ils me mettent la pression, je me rate, j'ai les boules. On me prend l'outil des mains, on me montre comment il faut faire (merci !!) et on finit par me laisser faire. J'y arrive donc finalement, après avoir demandé qu'on arrête de regarder par dessus mon épaule s'il te plaît, merci. C'est humiliant, je me sens comme si c'était ma première mèche à métal, je suis é-ner-vée.

Pendant ce temps, une collègue retape une boîte en bois et rencontre les mêmes problèmes. Pas facile peut-être mais nous sommes à l'atelier ! Reste à y rester.

S'en suit donc une usure argumentaire quotidienne avec les encadrants. J'opte pour la stratégie du « ah bon pourquoi ? ». C'est à dire que je feins de ne pas comprendre les sous-entendus dans tout ce qu'on me dit afin de pousser les gentes à la contradiction ou à aller au bout de leur raisonnement et à formuler clairement leur cliché.

On m'oppose alors tous les arguments classiques et la joute verbale dure pas loin d'un mois au total. « Toi tu es débrouillarde mais que c'est pas le cas de toutes les meufs.

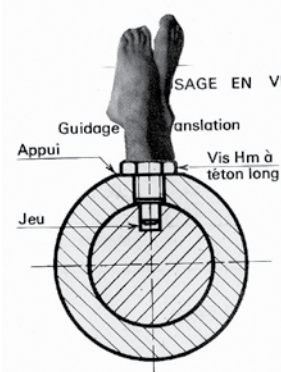
– C'est une question d'apprentissage et si on ne laisse pas l'accès aux outils c'est sûr que ça va pas s'arranger.

– Toi tu n'as peur pas de porter, ni de te faire mal.

– C'est une question d'entraînement et de musculation plus que de genre et si on ne laisse pas l'espace aux meufs de décider elles-mêmes si elles veulent porter ou pas on ne peut pas se rendre compte qu'elles en sont capables.

– Il faut quand même une organisation du travail et ça va pas être tout le monde partout selon les humeurs comme c'est devenu le cas.

– Je ne vois pas en quoi le genre a quelque chose à voir là-dedans et on peut très bien faire un planning tournant avec des espaces et des



" APRÈS QUELQUES JOURS, ON DÉCIDE DE PASSER À L'ACTION "

moments clairement définis pour chacune.

– Pour la qualité du travail, il vaut mieux que ce soit les femmes qui s'occupent des vêtements-vaisselle-enfants parce qu'elles savent voir une tâche sur un pull, ouvrir une poussette et quelle vaisselle est utile.

– C'est faux, je n'ai jamais ouvert une poussette de ma vie, je ne connais pas tous les ustensiles de cuisine et de toutes façons il serait temps que les gars s'y mettent. S'ils apprennent jamais, ça risque pas de changer.

– Il faut, pour pouvoir tester et réparer les appareils électriques une habilitation. C'est à dire une journée de formation en conclusion de laquelle vous seriez habilité·es à manier les objets électriques. »

Nous menons l'enquête pour découvrir que, hormis les encadrants, personne n'a cette habilitation sauf un collègue qui est électricien.

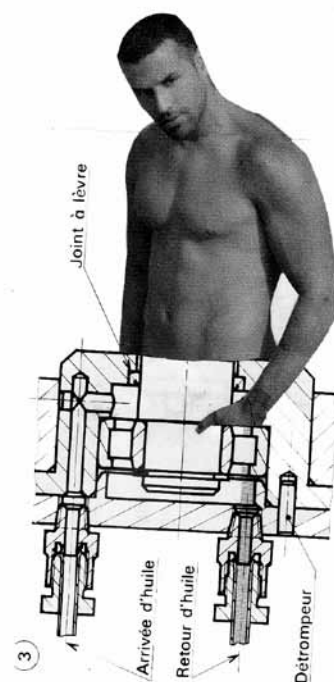
Je pousse alors à la contradiction par des questions innocentes et naïves. « Qu'est ce qu'une habilitation ? À quoi ça sert ? Dans quel contexte ? En quoi un appareil électrique débranché est-il un danger ? Quoi qu'il en soit nous n'intervenons jamais sur des appareils en

tension, non ? Donc nous n'avons pas besoin d'habilitation, non ? »

Nous gagnons la bataille comme ça et serons d'ailleurs quasiment les seules à n'avoir jamais oublié de débrancher un appareil avant d'en couper le fil...

Par ailleurs, je prends la peine parfois de signifier à l'encadrant que tout cela n'est pas dirigé contre lui personnellement mais qu'une telle situation n'est pas acceptable pour moi et n'est profitable à personne.

Bref, notre lutte aboutit tout de même à une victoire à savoir la mise en place d'un planning. Tous·tes les valoristes tourneront sur les deux espaces selon les semaines. Mais ce planning ne concerne pas les agents de collecte (qui sont tous des hommes puisqu'une femme ne peut pas porter des choses lourdes...). Rien ne les empêcherait de passer le temps qu'ils passent sur place au stock, une semaine sur deux aussi. Je suis trop fatiguée pour batailler là-dessus mais ça ne manque pas de me révolter.



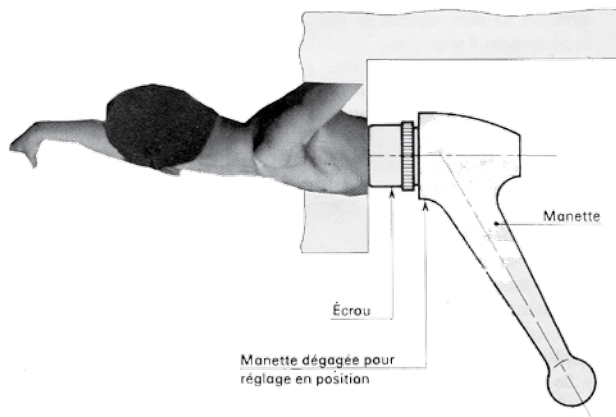
" DURANT TROIS MOIS, NOUS ESSAYONS TOUTES SORTES DE TECHNIQUES D'AUTODÉFENSE "

UNE RESSOURCERIE c'est une structure qui se donne pour objectif de minimiser les déchets produits par les humains. Pour cela, elle met en place un système de collecte auprès des déchetteries et des particuliers puis de revente dans son local. Tout ce qui peut encore être utilisé est récupéré, que cela nécessite une réparation ou non : vêtements, vaisselle, puériculture, mobilier, linge de maison, livres, électroménager, loisir, etc.

Celle où j'ai travaillé répond à un double objectif de réduction des coûts liés au traitement des déchets et d'insertion professionnelle par l'emploi de personnes chômeuses de longue durée, en situation précaire. Pour cela, elle est gérée par une coordinatrice en action sociale qui a pour objectifs de réinsérer un maximum des personnes employées. Cela signifie assurer un suivi de leur projet et les faire déboucher sur des formations ou des emplois en CDI à la sortie du CDD d'insertion.

TIMULT | NUMÉRO 8 | SEPTEMBRE 2014

**" BEN LES FILLES, QUI
C'EST QUI A DÉPLACÉ LE
CANAPÉ ? VOUS ? NAN...
QUI VOUS A AIDÉ ? "**



RETOUR DE BÂTON

Nous voilà donc en rotation stock-atelier et c'est l'occasion d'observer une fois de plus la formidable capacité d'adaptation de toute forme d'oppression. C'est l'heure du retour de bâton car travailler à l'atelier signifie travailler en mixité ! Les formes d'oppression se déplacent donc au sein même de l'atelier. Nous sommes celles qui rangent le plus, on nous laisse informellement les robots ménagers et le nettoyage des objets en général. Il survient des crises mémorables, lorsqu'on soulève cette idée.

Et surtout, le plus problématique : nous voilà exposées au harcèlement sexuel et moral d'un des agents de collecte. Quotidiennement, il nous chuchote des « *chaaaaatte* » à l'oreille quand on se croise, fait des remarques sur notre physique, nous demande si on s'épile les parties génitales, ramène chaque échange sur des remarques sexuelles, profite de chaque situation pour engendrer un contact physique. L'atelier étant un espace surchargé, il est souvent nécessaire de se faufiler pour se déplacer et il est facile pour lui de profiter des petits espaces pour barrer le chemin. Aussi à longueur de journée, il me chante la chanson de Johnny Hallyday : « *oh Marine si tu savais, tout le mal que tu me fais...* »

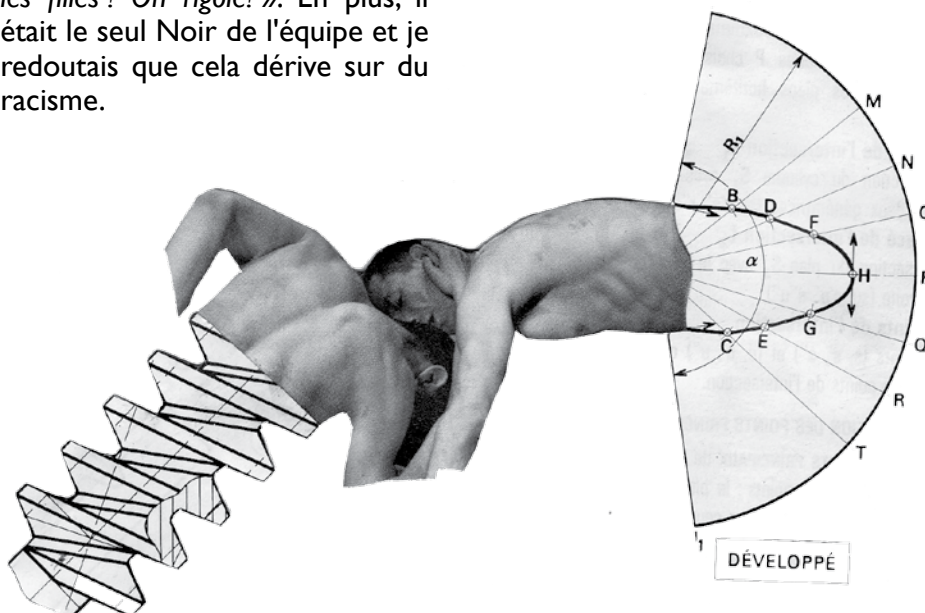
Durant trois mois, nous essayons toutes sortes de techniques d'autodéfense : nommer la situation clairement, nommer ce qui nous dérange, exiger qu'il arrête mais il tourne toujours en dérision

nos tentatives, j'essaye de faire le parallèle avec le racisme qu'il subit (il est antillais), il me dit que ce n'est pas la même chose. Ensuite nous nous énervons à plusieurs reprises, ça le fait rire. J'en viens même à le menacer avec un marteau pour ne pas qu'il s'approche. Lorsque les encadrants perçoivent les tensions, on nous envoie fumer des clopes dans l'entrepôt pour « *nous calmer* ». Je finis par éviter toute proximité avec lui en faisant des détours pour ne pas passer près de lui, je ne lui réponds plus mais il continue. Pour finir, alors qu'il est en congé, on en parle pendant une pause en présence d'un encadrant. On fait la liste de tout ce qu'on ne subit pas aujourd'hui.

On ne s'était pas concertées et j'hésitais à faire remonter le problème depuis longtemps déjà. J'avais peur de ne pas être prise en compte, qu'on nous dise que c'était pour rire, « *détendez vous les filles ! On rigole !* ». En plus, il était le seul Noir de l'équipe et je redoutais que cela dérive sur du racisme.

À ma grande surprise, la réaction de l'encadrant a été sans appel. Il s'est empressé de faire remonter l'info à la coordinatrice et le harceleur a été convoqué. Nous avons entendu des bribes de cet entretien, cela n'a pas apaisé nos craintes. Ils ont ri tous les deux et nous avons entendu la coordinatrice lui dire : *« oui bon, tu peux faire des blagues mais pas trop insistantes et pas trop souvent »*. J'aurais aimé qu'elle lui dise que ce n'était pas des blagues mais du harcèlement, que ce n'était pas acceptable sur un lieu de travail et qu'on avait pas à être sexualisées en permanence.

Le lendemain il me chantait : « *oh Marine, je sais que tu t'es plainte, mais je m'en fous, j'ai ri avec Agnès* ». À ma collègue, il chantait : « *les chiennasses, elles se sont plaintes, elles se croient en maternelle* ». L'encadrant ayant entendu, il l'a pris en



quatre yeux pour lui dire je-ne-sais-quoi. En tout cas, sans faire cesser complètement la situation, ça l'a au moins atténuée. Il ne nous touchait plus et se contentait des blagues sexuelles de temps à autre.

Par contre, ma crainte du racisme s'est avérée justifiée. Il ne pensait jamais aux conséquences de ses actes et ça retombait sur les collègues donc personne ne le portait dans son cœur. Et pendant une semaine ou deux, il s'est produit un acharnement général de blagues de mauvais goût et racistes. Encore une fois, je ressentais une forme d'impossible solidarité entre opprimées, la réponse des femmes au sexisme qu'elles subissaient reposait sur du racisme. ■

BLUBEL

LA MISE EN PLACE D'UNE ÉCONOMIE DE PAUVRES :

Les ressourceries sont fondées sur une démarche de développement durable. C'est, à mon sens, la nouvelle idéologie de la croissance. Cela signifie qu'il ne remet en aucun cas en question un modèle économique basé sur la consommation de masse et sa croissance, l'exploitation des ressources, d'inhérentes inégalités... C'est une façon de ne pas critiquer notre manière de consommer. Tu peux consommer toujours autant – voire plus – à condition de choisir des produits « éco-responsables ». Le développement durable ne fragilise pas les circuits de productions de masse et l'économie capitaliste, il les renforce même en leur ouvrant de nouveaux marchés. À mon sens, une écologie moins hypocrite commencerait déjà par vouloir consommer moins, revoir l'équilibre entre confort et nécessité.

Qu'on ne se méprenne pas, je trouve très bien que 49 tonnes de « déchets » aient été remis en circulation sur l'année d'existence de la *Ressourcerie Cœur d'Hérault*. Mais je crois simplement que cela sert une nouvelle fois de monnaie de conscience pour ne pas remettre en question les fondements du problème écologique actuel. De plus, il s'agit d'une façon d'acheter une bonne image pour les élu·es qui y allouent des fonds. En définitive, une telle structure leur permet d'économiser sur le retraitement des déchets et l'investissement constitué par les salaires

des employé·es de faire baisser les chiffres du chômage et de la pauvreté dans une région saturée de demandeurs d'emploi tout en y augmentant la consommation. Ce qui crée un retour sur investissement en terme d'économie locale.

Aussi, cela pousse employé·es et encadrants à devenir « gestionnaire du déchet ». C'est-à-dire que l'infrastructure étant trop exigüe par rapport au tonnage de déchet entrant chaque mois, il·les sont contraintes à des choix basés sur la rentabilité de l'objet. Un coffre en bois nécessitant ponçage et fixation des charnières ne sera pas réparé. Cet état de fait est bien sûr totalement en contradiction avec le marketing de la ressourcerie. Très ponctuellement, on prend le temps de réellement retaper un objet et c'est celui-là qui sera mis en avant sur le site internet...

Enfin ce genre de structure verrouille la récup DIY (*do it yourself*, fais le toi-même). En effet, un système de benne fermée est mis en place dans les déchetteries, ce qui signifie que les éventuels récupérateurs n'ont plus accès aux objets jetés.

Cela a pour conséquence d'annihiler le petit espace de gratuité que constituaient encore les déchetteries. Encore une fois, les espaces de gratuité et les initiatives de solidarité non-marchandes sont récupérés au nom du développement durable ou d'une consommation alternative^[3].

[3] « Posséder ou partager ? », *Le monde diplomatique*, octobre 2013

AVEC LES DROITS SOCIAUX D'UN PAILLASSON



Ceci ne sera ni un texte sur la « folie » ni une réflexion sur les techniques de soins non médicamenteuses (l'art thérapie, les groupes d'entraides...), parce qu'il existe déjà d'autres textes très intéressants sur la question.

Ce texte ne concerne rien d'autre que la question de cette obsession moderne qu'est « l'adhésion au traitement chez les malades mentaux » et ce que les psys appellent « la politique de continuité des soins ».

Je sais que certaines se sentent aidées par ces traitements et ne les arrêteraient pour rien au monde, et c'est très bien. Je n'ai aucune légitimité pour dire, ou non, de prendre un traitement ; mais en tant que personne ayant reçu un diagnostic psychiatrique, j'en ai pour témoigner en mon nom propre sur mon expérience et celles que d'autres m'ont racontées.

QUAND J'AVAIS VINGT-ET-UN ANS J'AI SOUFFERT D'UNE AGRESSION SEXUELLE

Mais ce n'est pas ce dont je veux parler. Non, ce qui est venu après a eu un impact plus profond et plus étendu sur l'ensemble de ma vie. Encore plus négatif aussi. C'est quelque chose qui affecte beaucoup de monde, mais dont on parle peu même dans la presse dite *contestataire*.

Après cette agression, je cherchais de l'aide et je suis tombée dans une secte de pseudo-science.

Les responsables de cette secte ont volontairement détérioré mon état déjà fragilisé.

Puis, petit à petit, j'ai remis en cause ce modèle et je suis partie.

Je ne vais toujours pas bien mais je vais mieux que quand j'étais là-dedans.

Je n'avais aucun moyen de savoir que c'était une secte, car voyez-vous, il s'agissait d'un centre d'écoute pour jeunes où les psychologues séparaient le bon grain de l'ivraie.

Quand j'avais vingt-et-un ans, je suis tombée dans une secte qui ne vend pas des remèdes miracles, mais des inadapté-es sociaux et mal dans leur peau à des remèdes miracles.

Une secte qui fournit à l'industrie pharmaceutique chargée du *traitement* de ces inadapté-es, un revenu supérieur à celui généré par le cancer ou le sida.

Une secte sans gourou, une pseudo-science totalitaire.

Avec une théorie qui explique, par exemple, que les psychotropes les plus lucratifs pour l'industrie pharmaceutique agiraient sur le cerveau sans provoquer d'accoutumance, contrairement à tous les autres.

Eux et eux seuls échapperaient mystérieusement à cette loi fondamentale de la biologie : le corps cherche toujours à compenser un déséquilibre chimique.

Une secte qui, comme toutes les autres (scientologie, raeliens, coaching solaire...) repose sur la peur, la manipulation, le dogmatisme et l'argument d'autorité.

La seule différence étant qu'une secte *illégale* n'a ni pouvoir légal, ni légitimité sociale.

Si je tombe gravement malade, on ne me soignera pas, car les médecins ont comme consigne de ne pas trop en faire pour les psychotiques, surtout s'ils ne se *soignent* pas. Pareil si j'ai un jour besoin d'une greffe d'organe.



Un prêt, une assurance ? Niet. Je ne me risquerais pas à mentir. La possibilité d'être jugée de façon équitable ? Pop, à la poubelle.

Si, par malheur, un-e médecin, un-e assistant-e de quartier, un-e juge, etc., décide de contacter mon ancien généraliste et se rend compte que j'ai un diagnostic psychiatrique, n'étant plus suivie alors je meurs !

On m'enverra à un-e psychiatre qui me mettra directement en soin sous contrainte *au cas où*. Car c'est la loi, médicale et juridique.

Et personne ne me soutiendra car c'est médical.

Si je commets un délit, même mineur, je serai enfermée plus longtemps.

Si je commets un délit politique, il est probable qu'aucun collectif anti-répresseion ne me soutienne sans mettre en doute ma parole de *personne psychiatisée*.

(Notez que je ne reconnais pas les tribunaux et les prisons de ce pays comme légitimes, mais quand-même !)

"LA PSYCHIATRIE BIOLOGIQUE S'EST LANCÉE DANS UNE GRANDE BATAILLE POUR ÉDUCER LE GRAND PUBLIC"

De plus en plus de gens se font choper dans des centres d'aide aux toxics, aux jeunes, aux précaires ou même par des généralistes ou des travailleur·euses sociaux, de plus en plus formés à *dépister les personnes à la maladie silencieuse*.

Le meilleur exemple est celui des patient·es « bipolaires type 2 » : quand un·e patient·e cumule plus de trois dépressions dans sa vie, les généralistes sont censés soupçonner qu'elle a en réalité un trouble bipolaire dont les accès d'euphorie sont *hypomaniaques*. C'est à dire des accès d'euphorie non perçus comme problématiques par l'entourage, des *crises* assez invisibles pour passer inaperçues aux yeux de

toutes, mais qui malgré tout nécessiteraient une prise en charge psychiatrique obligatoire.

Ce qui m'a sauvée c'est que les pys partisan·nes de la psychiatrie biologique n'ont pas assez de thune pour nous (pour)suivre toutes.

La psychiatrie biologique – discipline aujourd'hui hégémonique en santé mentale – dit que les états de souffrance résultent de problèmes de neurotransmetteurs, dus à des facteurs génétiques mélangés à *pas de chance*, et qu'il ne sert à rien de vouloir aider les personnes souffrantes, sauf à leur imposer des traitements.

Selon cette discipline, si tant de gens trouvent que ces *traitements* ne les aident pas, c'est parce qu'elles sont trop *débiles* pour s'en rendre compte. La psychiatrie biologique diminue l'acceptation sociale des personnes en état de souffrance : elle vise à convaincre que de toute façon elles ne guériront jamais et que seuls les médicaments sont efficaces.

En réalité, l'histoire regorge de gens célèbres et riches qui se sont remis d'épisodes psychotiques très importants à l'aide de traitements moraux, avant l'arrivée des neuroleptiques. Certes, elles étaient super-riches et pouvaient aller dans des HPs pour super-riches, et pas dans les HP-camps de concentration réservés aux ouvrière·es et paysan·nes. On pourrait évoquer Jane Campion, une poétesse néo-zélandaise passée à deux doigts de se faire lobotomiser (lobotomie annulée juste après qu'elle ait reçu le prix national de poésie néo-zélandaise) avant de devenir prof de fac et poétesse.

La psychiatrie biologique s'est lancée dans une grande bataille pour éduquer le grand public qui aurait trop souvent des opinions erronées, disons contraires aux intérêts de l'industrie pharmaceutique.

Aux personnes de bonne volonté, qui exigent plus d'argent pour suivre plus de *psychotiques* : concrètement, les Centres Médicaux Psychologiques et centres d'écoute psychiatrique pour jeunes ont représenté, pour moi, quelque chose de pire qu'un viol, aux conséquences plus profondes sur le reste de ma vie.

Rendez-vous compte que la seule base de cette science est l'argument d'autorité !





**" CES PERSONNES
ARRÊTENT PARCE
QU'ELLES SE SENTENT
ENTRAVÉES PAR CE
TRAITEMENT QUI AIDE "**

Certes, il existe des patient·es aidé·es par les neuroleptiques.

D'ailleurs, ceux-ci les acceptent dès le début, les autres passent leur vie à tenter d'y échapper.

Les patient·es qui affirment que ces *tranquillisants majeurs* les aident, expliquent qu'ils ralentissent le cours de leur pensée, leur permettant de mieux la gérer.

Pour les autres, ce ralentissement de la pensée handicapée encore plus, en diminuant les capacités nécessaires à la gestion de leurs problèmes.

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi, malgré tout le patatouille médiatique ambiant, tant de *psychotiques* continuent de refuser un *traitement qui les aide* ?

Et bien c'est simple, très simple, mais alors extrêmement simple : ces traitements ne nous aident pas, ils aident peut-être d'autres gens mais pas nous.

Et ils ne favorisent pas notre *intégration sociale*.

Pour nous, si ces traitements ne provoquent pas d'addiction – car pas de plaisirs –, ils créent une forme d'accoutumance.

Voyez-vous, l'action des neuroleptiques est de diminuer le flux de dopamine en bloquant partiellement certains récepteurs de ce neurotransmetteur.

Un cerveau *normal* sous neuroleptiques tentera de compenser ce déséquilibre soudain en créant et en envoyant plus de dopamine à ces récepteurs. Ce qui pourrait expliquer pourquoi même les gens *aidés* doivent changer et/ou augmenter régulièrement les molécules pour conserver l'effet initial.

Dans un cerveau *normal*, ce surplus de dopamine causera une explosion (chimique mais aussi psychologique) en cas d'arrêt brutal.

Si on part du principe que le cerveau du *psychotique-qui-ne-veut-pas-prendre-son-traitement* est comme celui des autres, alors les médicaments obligatoires viennent juste sur-ajouter un deuxième problème au problème initial et c'est seulement ce deuxième problème qui va être *stabilisé* de force par les neuroleptiques.

Ne croyez pas ceux qui vous expliquent que les personnes diagnostiquées schizophrènes qui tentent

toujours d'arrêter leur traitement le font parce qu'elles se sentent guéries.

Ces personnes arrêtent parce qu'elles se sentent entravées par ce *traitement-qui-aide*.

Un *traitement-qui-aide* pour de vrai n'a pas besoin de techniques d'endoctrinement de type sectaire à destination du *patient·e* ou de ses proches pour qu'elles surveillent le/la *malade* quand celui-ci finira par remettre en cause la parole psychiatrique.

Il n'a pas non plus besoin de pressions, de chantages, de surveillances ni de négations de droits élémentaires.

Enfin, cette analyse ne serait vraie que si les *psychotiques* étaient des êtres humains *normaux* avec une *vraie conscience*. Or, vous savez, parce qu'on vous l'a dit, qu'il n'en est rien.



**" IL Y A QUELQUE CHOSE
DE NON-MEDICAL DANS
LE REFUS SYSTEMA-
TIQUE DU SEVRAGE
PROGRESSIF "**

Rendez-vous compte, tout de même, que les notions de psychose et de schizophrénie ne sont pas de vraies entités comme la tuberculose ou le cancer. Mais des fourres-tout où on met les cas sociaux pour mieux les désigner comme étant *naturellement* comme-ci ou comme-ça. *Psychotiques* ? C'est tout et n'importe quoi ou presque.

Se prendre pour un personnage historique en fait partie. Croire en la réincarnation quand ce n'est pas *normal* dans notre culture. Entendre des voix négatives quand on discute avec les autres. Voir des monstres quand on sort de chez soi, avoir des visions le samedi soir. Passer 3h45 par jour à regarder un mur blanc, quand le reste de la population les passe devant la télé. C'est tout ce qui échappe à la rationalité, à ces 0 et ces 1 qui tendent à constituer le seul réel maintenant autorisé. Que ça soit un problème ou non finalement, car après tout, pour continuer à penser que celui qui entend des voix négatives ne pourra jamais se rétablir, sauf à amputer une partie d'ellui-même, il faut bien faire croire que celui qui entend des voix positives ne la/le gênant pas va nécessairement mal finir. Par exemple, si cette dernier-e fait une dépression à cause d'un licenciement, tout va être mis en œuvre pour associer cette dépression avec une *psychose* et des *phénomènes psychotiques*.

Pour être *psychotique*, lors de la création de cette catégorie en 1800 et quelques, il fallait exploser de façon spectaculaire. Aujourd'hui il suffit d'être en dehors de la rationalité occidentale pour se transformer en facteur potentiel qu'il faut mettre sous contrôle afin de pouvoir l'amputer.

Quelle meilleure façon d'isoler quelqu'un-e qui ne va pas bien que d'envoyer un mec, avec le prestige bac+14, expliquer à ses proches qu'« un très bon moyen d'aider leur épouse/sœur/voisin/ami est de devenir auxiliaire de police, en fliquant la personne pour qu'elle prenne les cachets qui retarderont sa dégradation annoncée » ?

Il y a quelque chose de non-médical dans le refus systématique du sevrage progressif et dans cette obsession d'obliger ceux qui souhaitent arrêter à le faire de façon brutale et isolée. Si vraiment ça ne changeait rien, les psychiatres accepteraient d'accompagner la personne pour qu'elle ait confiance en elleux.

Il y aussi quelque chose de mesquin dans la négation des effets secondaires : nous finissons tou·tes, tôt ou tard, par les subir, puisque plus le temps passe, plus on a de chance de se retrouver avec un des cinquante effets secondaires graves écrits sur la notice. Pourtant les soignant·es nous les présentent toujours comme très peu probables.

Une anecdote historique simple résume ce cynisme. Il y a deux familles de neuroleptiques : ceux de *première génération* (années 50, 60 et 70) et ceux de *deuxième génération* créés dans les années 80 et 90 parce que les labos avaient besoin de vendre de nouveaux produits.

Les effets secondaires des médicaments de première génération étaient systématiquement niés – ou mis sur le compte de la *maladie*, ce qui pouvait conduire certain·es médecins à prescrire des doses plus élevées aux patient·es s'en plaignant publiquement. Jusqu'à ce que la deuxième génération arrive sur le marché dans les années 80, avec des effets secondaires différents, plus dangereux sur le long terme (diabète, obésité, problèmes cardiaques...) mais moins visibles au début du traitement.



C'est à ce moment-là qu'explosa le scandale des effets secondaires des *neuroleptiques de première génération*.

Un autre exemple éclairant : quand une personne normale fait un *burn-out* et tente de se suicider, on l'interne de façon temporaire dans l'optique de l'aider à aller mieux parce qu'elle était sur une pente auto-destructrice. Mais nous (les gens étranges) quand on nous interne c'est pour briser notre *volonté psychotique* dans le but de nous faire accepter le traitement.

Toutes ces pratiques sont basées sur une théorie encore non prouvée : la théorie *vulnérabilité-stress* selon laquelle le mal-être socialement étrange viendrait d'une réponse inadaptée au stress, due à une vulnérabilité génétique.

Selon les partisan·nes de cette théorie, notre état va aller en empirant, avec ou sans médocs finalement, puisque ceux-ci ne servent qu'à ralentir notre processus de décadence.

La suppression de tout risque de stress, même minime, même positif, ralentirait aussi notre processus de dégradation.

Malgré plusieurs décennies de travail, les *chercheuses-qui-recherchent* n'ont encore pas trouvé l'interaction exacte de gènes qui nous rendrait essentiellement différent·es. En revanche, elles ont réussi à découvrir que les canaux transportant la dopamine étaient anormalement larges chez les patient·es considéré·es comme les plus *atteint·es* (ceux à qui on prescrit les plus grosses doses...). Évidemment, la déontologie médicale empêche les *chercheuses-qui-recherchent* d'étudier le cerveau de *psychotiques* resté·es hors traitement sur plusieurs décennies : pour eux, laisser des patient·es *psychotiques* ne pas se soigner équivaut à une non-assistance à personne en danger.

Les *soignant·es* partisan·nes de la *vulnérabilité-stress* savent que nous allons mal finir et mettent tout en œuvre pour que ça soit le cas.

Comme, en tant que *malades*, soit on ne peut pas gérer notre argent, soit on ne pourra plus le faire un jour, les pys voudraient toutes nous foutre sous tutelle ; au lieu, par exemple, de mettre en place des mesures provisoires aidant ceux qui ont du mal, à mieux gérer.



C'est pareil pour les ateliers de thérapies artistiques : ils sont méga règlementés, malgré les effets positifs réels, au motif que les « *malades risqueraient de se prendre pour des artistes* », c'est à dire de prendre confiance en eux.

Comme les *soignant·es* savent que si on tente de travailler, un, on se fera virer, deux, on fera une *crise*, elles mettent en place de plus en plus d'interdictions légales de travailler.

Tout cela permet aussi d'être sûr·e que la satisfaction des besoins de base soit liée à la bonne prise du traitement (prises de sang), ou pire, à la soumission à cette torture moderne qu'on appelle *injection retard*.

En tant que personne étrange, j'ai eu le choix entre une forme de marginalité, le suicide et le *soin* de la psychiatrie biologique.

La *politique de continuité des « soins »*, telle qu'elle existe actuellement, suppose une réduction du confort de la marginalité, de la même façon qu'on emmerde les sans-paps pour rendre moins attractive l'immigration dans l'espace Schengen.

Dans les deux cas, ces pratiques sont le reflet d'une vision du monde où certain·es seraient des pions. Des pions avec les mêmes droits qu'un paillason, sacrificiables sur l'autel de la nation, de l'évidence scientifique, de l'ordre naturel ou que sais-je encore.

Le militantisme des pro-psychiatrie biologique vise à ne laisser de choix qu'entre le suicide et le *soin*. J'ai pu passer à travers les dernières mailles du filet.

" ON SUR-MARGINALISE LA PERSONNE QUI REFUSE LES SOINS "

Certes, je m'exprime bien et mon cas n'est pas généralisable à toutes les personnes ayant reçu un diagnostic de schizophrène. Mais celui des portes-drapeaux-associatifs de la psychiatrie biologique qui témoignent à la télé « *que la contrainte c'est trop top* » ne le sont pas non plus.

Ils ne sont même pas représentatifs de toutes les personnes qui acceptent et/ou sont aidées par les neuroleptiques.

Je comprends que des gens soient aidé·es, comme cela se passe chez ceux qui prennent des anxiolytiques ou des anti-dépresseurs et autres médicaments donnés aux *normaux* quand illes vont pas bien de façon *normale*. Mais dans ce cas, on prend en compte le ressenti des patient·es et la dimension d'accoutumance, y compris en permettant un sevrage progressif quand la personne le souhaite.

Et surtout, on ne sur-marginalise pas la personne qui refuse les soins.

Le nouveau truc ce sont les *injections retards*. Avant, on ne donnait cela qu'à ceux qui arrêtaient leurs traitements, mais comme on s'est rendu compte que tout le monde finissait par arrêter, alors les gens sont mis sous injections dès que possible.

Les *injections retards* ce sont des injections hebdomadaires, bi-hebdomadaires ou mensuelles contenant des doses de neuroleptiques x7, x 15 ou x 30.

Évidemment, là encore l'aspect accoutumance est nié, même si un sevrage brutal rend l'individu beaucoup plus dangereux qu'un sevrage progressif. La contrainte crée les conditions de sa justification.

Pour la majorité de ceux qui sont *piqué·es*, ces injections représentent une forme de torture chimique qui s'autojustifie de façon croissante au fil du temps.

Croyez-moi, quand je vous dis que la majorité des personnes affectées voient ces choses comme un enfer, comme un viol de leur intimité physique et psychique, un viol non pas sexuel mais bio-psycho-social.

Aujourd'hui ces injections sont dictées conjointement par des juges et des psychiatres. Les personnes affectées ne peuvent donc même pas y échapper, sous peine d'être recherchées par la police : elles sont encore internées, mais au-dehors des murs en béton de l'asile.

Les *soignant·es* se concertent beaucoup entre elleux, grâce à des journaux ou des rencontres (financé·es par des subventions de labos) pour tenter de comprendre pourquoi tant de patient·es – sans concertation – les voient comme des *persécuteurices*.

Pour elleux, la réponse est simple.

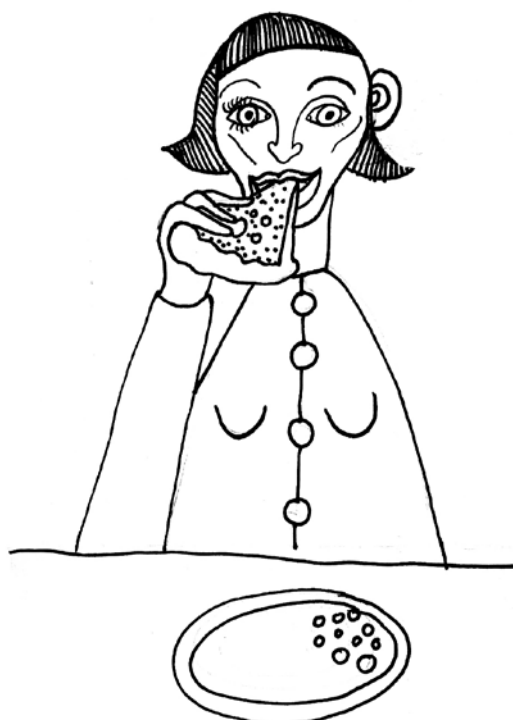
Ce serait en partie dû au *trop grand nombre d'informations erronées* qui circulent.

À cause de gens comme moi, qui écrivent des textes alliant témoignages et réflexions.

Et puis ça serait à cause de la maladie. Logique.

Imaginez une personne qui a passé cinq, dix, quinze ans à injecter, à endoctriner l'entourage, à isoler, humilier, rabaisser, mépriser, enfermer, et détruire des *patient·es psychotiques*. Une personne qui a consacré sa carrière à éduquer les autres travailleuses du medico-social au dépistage de *psychotiques*, à traquer ceux qui ne prennent pas leurs fichus cachets pour mieux leur refuser toute forme d'aide sociale ou médicale. Cette personne ne peut remettre en cause ses pratiques professionnelles ni l'idéologie qui les soutient.

Ainsi, même *marxistes*, les *soignant·es* trouveront toujours une bonne tournure de bois expliquant qu'on ne peut décidément pas héberger des *psychotiques-hors-du-soin*,





"VENDRE A LA POPULATION DES REMÈDES RÉGULANT LA PEUR DE LA SCHIZOPHRÉNIE"

même par grand froid, même non agressives, au risque de les laisser se conforter dans la maladie.

Pour éviter toute dissension, l'industrie pharmaceutique a un volet communication basée sur la sécurité, l'ordre, etc., pour les gens de droite. Un autre volet insiste sur l'accueil, la citoyenneté, la gentillesse... Cela permet d'assimiler toute dissidence à des dérives sectaires (certaines sectes illégales tentent d'ailleurs de leur piquer des parts) ou à des *délires psychotiques*.

La grande théorie gauchisante répétée par tous les labos et reprise en cœur par les soignant·es gauchistes est celle-ci : « les *neuroleptiques* ont sonné la fin des asiles ».

Pourtant, c'est une analyse historique sujette à caution : les neuroleptiques créés en 53, se répandirent comme une traînée de poudre dès les deux ans qui suivirent leur apparition.

L'ouverture des portes des grands asiles, elle, commença à partir de la fin des années 70. La seule chose sûre c'est qu'à partir de 1954, les voisin·es des HPs entendaient moins de cris. Est-ce à cela qu'on mesure un progrès ?

Une autre analyse plausible avance que la fin des asiles concentrationnaires a été obtenue par différents mouvements sociaux des années 60 et 70.

Mais cette *ouverture* a été pervertie, parce qu'on a laissé seul·es, sans soutien, des gens qui avaient passé cinq à quarante ans enferm·es hors de la société. Cela pour permettre aux *expert·es* de neutraliser les critiques de l'asile, en expliquant que s'il·les se trouvaient à la rue c'était parce qu'il aurait fallu les garder enferm·es. CQFD !

Il faut aussi savoir que le nombre de personnes *diagnostiquées* il y a cinquante ans était largement inférieur et que bien des personnes qui doivent aujourd'hui subir ou frauder les asiles moléculaires, n'auraient jamais été enfermées à l'époque...

Une contrainte de l'agenda médico-économique vient rendre cette réflexion sur les soins neuroleptiques sans consentement encore plus nécessaire qu'elle ne l'était déjà.

Les brevets des médicaments durent vingt ans. En 2015, il ne restera aucun neuroleptique en pilule protégé par des brevets, tandis que presque toutes les injections retardes le seront encore pendant plusieurs années.

La meilleure démarche commerciale pour écouler ces injections ne serait pas de vendre des traitements régulant la *schizophrénie* à des *patient·es*, mais de vendre à la population des remèdes régulant la peur de la schizophrénie.

Pour cela il convient d'abord d'augmenter l'acceptabilité sociale des obligations de soins.

Par ailleurs, de nombreuses associations de *malades*, de parent·es ou de professionnel·les sont ouvertement subventionnées par des labos y compris certaines se réclamant des luttes anti-asilaires. Et même si elles revendiquent une réelle indépendance dans leur positionnement, la vision qu'elles défendent reste celle de l'évidence psychiatrique dominante. Celle qui fait consensus entre gens *bien sérieux*, entre *chercheurs-qui-recherchent*. Celle du modèle *vulnérabilité-stress*. ■

SANS TITRE

Rendez ce texte viral, diffusez, scannez, photocopiez, mettez en lien... sans modification et dans son intégralité. Faites-en un son de cloche dissonant au sein de ce morne paysage idéologique.



C'EST COMPLÈTEMENT

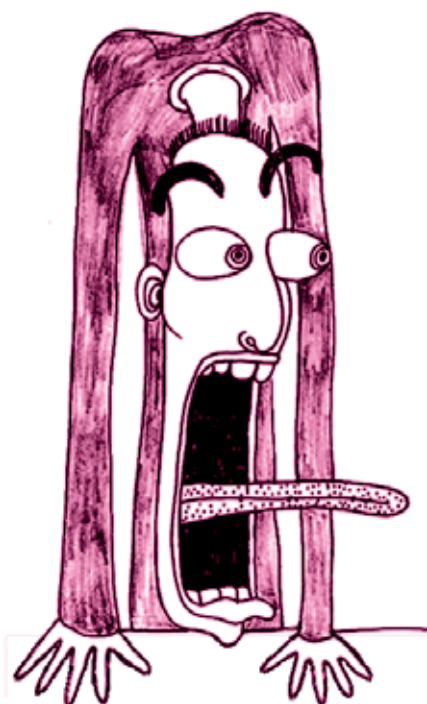
L'ENFER DONT TU ES L'HEROÏNE

ÇA COMMENCE COMME ÇA :

t'es quelqu'un de très sensible, et il t'arrive un truc, un « traumatisme » comme ça s'appelle. Ton système arrive pas à gérer, alors tu bidouilles quelque chose pour que la vie reste supportable, quelque chose que tu faisais peut-être déjà des fois. Ça commence pas direct, ça prend même assez de temps pour que tu fasses pas forcément le lien. Mais un jour, tu vas dans un festival avec des gens qui sont pas sympa avec toi, et en rentrant tu passes un coup d'éponge sur ton sac à dos. Puis t'invites un type chez toi qui te drague et t'engueule quand tu refuses ses avances, et quand il se barre, tu te douches et changes de fringue. Pas grand chose quoi. Mais peu à peu, tout rentre dans cette logique, tu gères tout comme ça, faut que tu te douches avant d'aller dans ton lit et que tu touches *rien* entre les deux (t'as des chaussons spéciaux pour faire le trajet), tu laves l'étendage et le tour de la machine avant d'étendre tes vêtements, quand tu rentres chez toi de *dehors* tu laves tout : ton sac, ce qu'il y a dans ton sac, tes habits, y compris ton manteau et tes chausures (autant dire que l'hiver tu sors

pas beaucoup, et que t'as souvent froid parce que pour avoir chaud faudrait faire une machine par jour et que ça te prend jusqu'à 3h pour l'étendre)... Bref il faut absolument éviter le contact, la contamination, entre toi et tout ce qui te dérange dans le monde. Tes proches commencent à s'inquiéter, les potes te demandent si tu deviendrais pas folle pour de bon, ta mère te hurle d'aller te faire soigner. M'enfin ça va pas plus loin que ça. En plus comme t'arrives toujours à aller au travail (tu te laves quand tu rentres mais sur place rien n'y paraît), ça passe. Peu à peu tu renonces. Aux jeux de société, au tricot, au dessin, aux livres, au cinéma, au café, aux ami·es. Tu regardes de plus en plus la télé, parce que c'est encore l'activité qui demande le moins de toucher des trucs. À un moment, la souffrance que ça te provoque devient plus forte que le sentiment de protection que ça t'amène, et t'arrives à aller voir un psychiatre. Il te colle des médicaments et te conseille d'aller voir un·e psychothérapeute comportementaliste (els commencent depuis peu à traiter les tocs^[1], ce qui est déjà mieux que

quand c'était même pas reconnu). T'as pas vraiment les moyens, déjà que tu frises le découvert tous les mois parce que tu dois racheter des pulls, vu que tu trouves les tiens trop contaminés. Et puis en plus, vu le temps que tu mets à te laver en rentrant du psy, tu pourrais pas en voir toutes les semaines. Les médicaments améliorent les choses pour un temps. T'arrives à boire dans des verres que t'as pas lavés toi-même et à t'asseoir sur les WC



TOQUE D'EN ARRIVER LÀ

en mettant juste du papier dessus, sans les laver d'abord. Pendant un temps, t'es en meilleure santé (plus hydraté.e...). Mais bon ça change rien fondamentalement, et puis les effets passent. Tu finis par arrêter de travailler, faut dire que la Poste c'est pas très adapté. Ta famille en peut vraiment plus, surtout maintenant que t'es là h 24, alors els te laissent l'appart et se barrent, déménager étant impossible pour toi, vu qu'il te faudrait laver toutes tes affaires avant de les déménager, en même temps que laver entièrement le nouvel appart, y compris sol et plafond, avant d'y entrer. Tu te retrouves seul.e sans boulot, avec un loyer à payer. Ton médecin t'as pas parlé de l'AAH^[2], heureusement une amie de ta sœur en a parlé à cette dernière, parce que depuis récemment, les handicaps psychiques sont reconnus. Tu passes le plus clair de ton temps à laver, quand t'arrives à t'échapper c'est pour regarder la télé. Tu sors une fois par semaine faire des courses, et c'est l'horreur, tu dois tout laver en rentrant, tes affaires bien sûr mais aussi tout ce que tu as acheté, y compris fruits et légumes. Tu te mets à acheter de

plus en plus du congelé, c'est plus simple à laver, et cuisiner te prend trop de temps de toute façon. C'est impossible pour toi que ta famille te rende visite, vous communiquez principalement par téléphone, mais tu arrives de moins en moins à le toucher, le téléphone. Un jour où tu y es parvenu.e, els te parlent d'une clinique spécialisée dans les TOC, la seule en France. C'est ton meilleur espoir, et toute la question est « vas-tu arriver à y aller ? ». La clinique ne te prévient que la veille pour le lendemain qu'une place se libère, et c'est vraiment pas beaucoup de temps pour laver tout ce que tu dois amener avec toi. Admettons que t'y arrives. À ce stade, après 20 ans de tocs, de médocs et d'aucune autre stimulation que la télévision, t'es proche du légume, et t'as pas vraiment la capacité de faire autre chose que ce que le personnel te dit. Pour les tocs, c'est médocs et TCC^[3], et c'est tout. Depuis 2 mois, ton « exercice d'exposition »^[4] est de réussir à répondre au téléphone. Cette semaine tu y es arrivé.e. Tout le groupe de Toc te félicite, c'est ta plus grande victoire depuis 10 ans.

[1] TOC : trouble obsessionnel compulsif.

[2] AAH : Allocation Adulte Handicapé, max 790 euros par mois.

[3] Thérapie comportementale et cognitive.

[4] Jargon des TCC, ça veut dire faire un truc que le toc t'empêche de faire normalement, malgré l'angoisse que ça provoque. On procède par pallier, en commençant par un exercice pas trop angoissant qu'on fait pendant plusieurs semaines voire mois jusqu'à ce que ça ne provoque plus d'angoisse, puis on passe à quelque chose de plus difficile. C'est la base du côté « comportementaliste » des TCC.

Cette aventure est basée sur la vraie vie de moi-même (qui vit avec des TOC depuis 4 ans) et de deux personnes que j'ai rencontrées en clinique, qui vivaient avec depuis 10 et 26 ans. J'ai aussi rencontré un proche d'une personne qui en avait depuis 40 ans et pour qui c'était impossible ne serait-ce que d'aller en clinique, m'enfin je voulais pas trop vous déprimer pour aujourd'hui...

CETTE HISTOIRE TE FAIT BADER ?

Ça te fait bader qu'une clinique comportementaliste soit le meilleur espoir de quelqu'un ? Alors je te propose maintenant ...



PETIT APARTE SUR LES TERMES EMPLOYÉS

MALADIE signifie « altération de la santé, des fonctions d'un organisme ». En soi, je trouve ce terme assez juste pour désigner ce que je vis. Le problème que j'y vois, c'est que comme nous vivons dans une culture où le corps est l'ennemi, on va considérer la MALADIE, que ce soit un cancer ou un toc comme un ennemi, qu'il faut tuer, détruire (les médecins affectionnent particulièrement le langage guerrier). On ne considère jamais que l'organisme essaye toujours de se régénérer, que les petites maladies ou troubles sont des tentatives de régénération, et qu'il ne développe des déséquilibres extrêmes qu'après avoir été empêché de le faire ou avoir subi une attaque trop forte. On ne considère pas que ces déséquilibres puissent être des appels à la transformation, qui s'ils sont écoutés (et peuvent l'être, voir « créer les conditions de la guérison »), mènent l'organisme à une meilleure santé.

DONS DANGEREUX

vient du Projet Icarus et a le talent de dire trois choses très importantes :

- à la base/derrière/quelque part dans cette altération, il y a des capacités, une hypersensibilité, une perception particulière, qui peuvent être positives (informative, constructive) ;
- le terme don dit aussi quelque chose que l'on n'a pas choisi, pas recherché, qui nous est tombé dessus, avec lequel on est en quelque sorte coincé-e, pour le meilleur (des fois) et pour le pire (souvent) ce qui nous mène à...
- dangereux, adjectif indispensable pour ne pas romatiser, pour ne pas oublier qu'on parle de vie et de mort, littéralement. Les personnes avec des dons dangereux sont les plus susceptibles de se suicider, d'avoir des accidents mortels, de se perdre dans des addictions... et il y a dans les petits pas lents et le regard vide de quelqu'un brisé par 20 ans de tocs, de médicaments et d'isolement, un sale goût de presque mort.

COMMENT ON POURRAIT FAIRE POUR NE PAS EN ARRIVER LÀ

ou Un programme politique pour la libération des personnes avec des maladies mentales/ dons dangereux/ détresses psychiques^[5]...

N.B : Là je parle de ce qu'on doit créer, pas de ce qu'on devrait détruire. Ce qu'on devrait détruire, pour le moment, c'est tout ce qu'on a.

1. SORTIR DE LA HONTE ET DE L'ISOLEMENT.

Nous (personnes « folles ») avons le droit de raconter notre réalité. Vous (personnes « pas folles ») avez le devoir de l'écouter. Nous pouvons aussi choisir de nous retrouver en non-mixité pour créer des solidarités entre nous. Vous pouvez nous aider à le faire.

On pourrait imaginer par exemple, si on était plusieurs et motivé-es, organiser des soirées publiques où les personnes concernées seraient invitées à raconter leur histoire (open mike), créer des groupes de soutien entre personnes folles et d'autres entre personnes proches de personnes folles où on se retrouverait pour partager nos expériences, ce qui est difficile, ce qui nous aide (voir « Les amis font le meilleur des remèdes », du Projet Icarus^[6]).



1. ARRÊTER DE PRENDRE ÇA À LA LÉGÈRE.

Tu pourrais là maintenant tout de suite

si tu es folle/fou

- appeler une personne de confiance, et faire ton *coming-out* ;
- écrire ton histoire et me l'envoyer (ça m'intéresse !) ;
- trouver une assoc de malade (AFTOC pour les tocs par exemple) et leur écrire ou programmer d'aller à leur prochaine réu (je le jure pour l'avoir fait, ça fait du bien de parler avec des gens qui comprennent ce bout-là de ta vie, même s'ils comprennent pas forcément le reste).

si tu ne l'es pas

- penser à une personne autour de toi qui a une maladie mentale (si tu ne penses à personne, statistiquement, c'est que tu regardes pas assez bien) et l'appeler pour lui demander si elle veut bien te raconter en vrai c'est quoi sa vie ;
- t'informer par tous les moyens : lire des blogs, des forums, des livres, des trucs de médecins (en gardant une bonne dose de distance critique), de personnes concernées, sans oublier la revue *Sans remède* et les brochures d'*Icarus*, bref refuser de passer encore une autre journée en étant complètement ignorant·e de la réalité d'un bon paquet de gens ;
- essayer de tout ton cœur de comprendre. Mais ne jamais croire que tu as compris.

Encore une histoire récemment dans mon entourage de quelqu'un qui est rentré dans un délire paranoïaque, et deux semaines plus tard se tuait. On peut aussi se demander comment aurait fini l'histoire si les personnes avaient eu de l'aide dès le premier - ou disons le deuxième - sac à dos passé à l'éponge... Les dons dangereux/ maladies mentales/ détresses psychiques, C'EST PAS DE LA RIGOLADE. AGIS VITE.

On pourrait imaginer par exemple, si on était plusieurs et motivé·es organiser des Family Conference. La personne concernée (ou une proche) réunit les personnes qu'elle considère comme « proches », importantes dans sa vie pour discuter ensemble de la problématique et établir un plan d'action. Tout le monde est ensuite co-responsable avec la personne concernée de la réalisation du plan.



Tu pourrais là maintenant tout de suite

si tu es folle

- commencer une *Mad Map* (« Cartes folles » encore une super idée d'*Icarus*^[7]), un document sur lequel tu écris où tu en es, où tu voudrais aller, et qu'est-ce qui pourrait t'aider à y aller. Note aussi les personnes avec qui tu te sentiras en confiance pour partager ce document, s'il y'en a. Tu peux déjà me l'envoyer.

si tu ne l'es pas

- demander à cette personne que tu as appelée pour qu'elle te raconte sa vie ce que tu peux faire pour l'aider. Et le faire.

[5] appelle ça comme tu veux si tu en as, sinon demande à quelqu'un qui en a comment el appelle ça.

[6] Le projet Icarus est un réseau américain de santé mentale radicale « par et pour des personnes qui se débattent avec des dons dangereux communément appelés maladies mentales ». Pour en savoir plus, voir à la fin de cet article.

[7] Els sont d'ailleurs en train de travailler sur une nouvelle brochure sur comment faire une *Mad Map* : voir leur site.

PETIT APARTE SUR LES TERMES EMPLOYES

MALADE, FOLLE / FOU, PSYCHIATRISÉ-E

sont différents termes utilisés pour nous désigner. Le terme psychiatrisé-e, qui il me semble a été créé par les personnes concernées, permet de se distancier du diagnostic (nous sommes les personnes que les psychiatres ont considérées comme ayant un problème). Ce n'est pas le terme que j'utilise, parce que je ne considère pas que c'est les psychiatres qui ont créé mon problème, comme je le disais dans « l'enfer dont tu es l'héroïne » : très longtemps les psychiatres ne reconnaissaient pas les TOC, et on ne peut pas dire que les personnes qui en avaient s'en portaient mieux. Le diagnostic a au moins le mérite de déculpabiliser, surtout quand tu as une sorte de maladie où tout le monde passe son temps à penser que si tu faisais un effort, y aurait pas de problème. Pour moi, utiliser le terme psychiatrisé-e mènerait à croire que c'est uniquement la psychiatrie, alors que je considère que c'est la société au complet, qui participe à l'oppression des personnes malades/folles.

« **MALADE** », comme j'expliquais dans « maladie », peut me sembler un bon terme, notamment parce qu'il désigne aussi les personnes avec des maladies « physiques », et je pense que nous avons des expériences d'oppressions communes. Malheureusement, il a tendance à m'évoquer cette psychiatre me déclarant malade d'une façon telle qu'on aurait dit qu'il fallait que je remette mon destin entre ses mains sinon j'étais perdue. Alors je lui préfère encore folle/fou, qui a un petit côté sympathique, ou des fois « personne avec des dons dangereux » mais ça commence à faire long et on a vite fait de raccourcir à « personne avec des dons » ce qui fait tomber dans la romantisation, paf, direct. Bref, aucun terme n'étant pur, entre me salir et me taire, je préfère encore me salir ;) !

3. CRÉER LES CONDITIONS DE LA GUÉRISON / TRANSFORMATION / RETABLISSEMENT

Dans l'histoire vraie que je racontais, les personnes n'avaient accès à RIEN de ce qui aurait pu véritablement les aider (à commencer par du temps et du soutien concret). Voir un psy 1h par mois, ou même 1h par semaine c'est insuffisant. En clinique, si on supporte que d'autres décident de ce qui est bien pour nous à notre place, c'est déjà mieux^[8]. C'est toujours insuffisant.

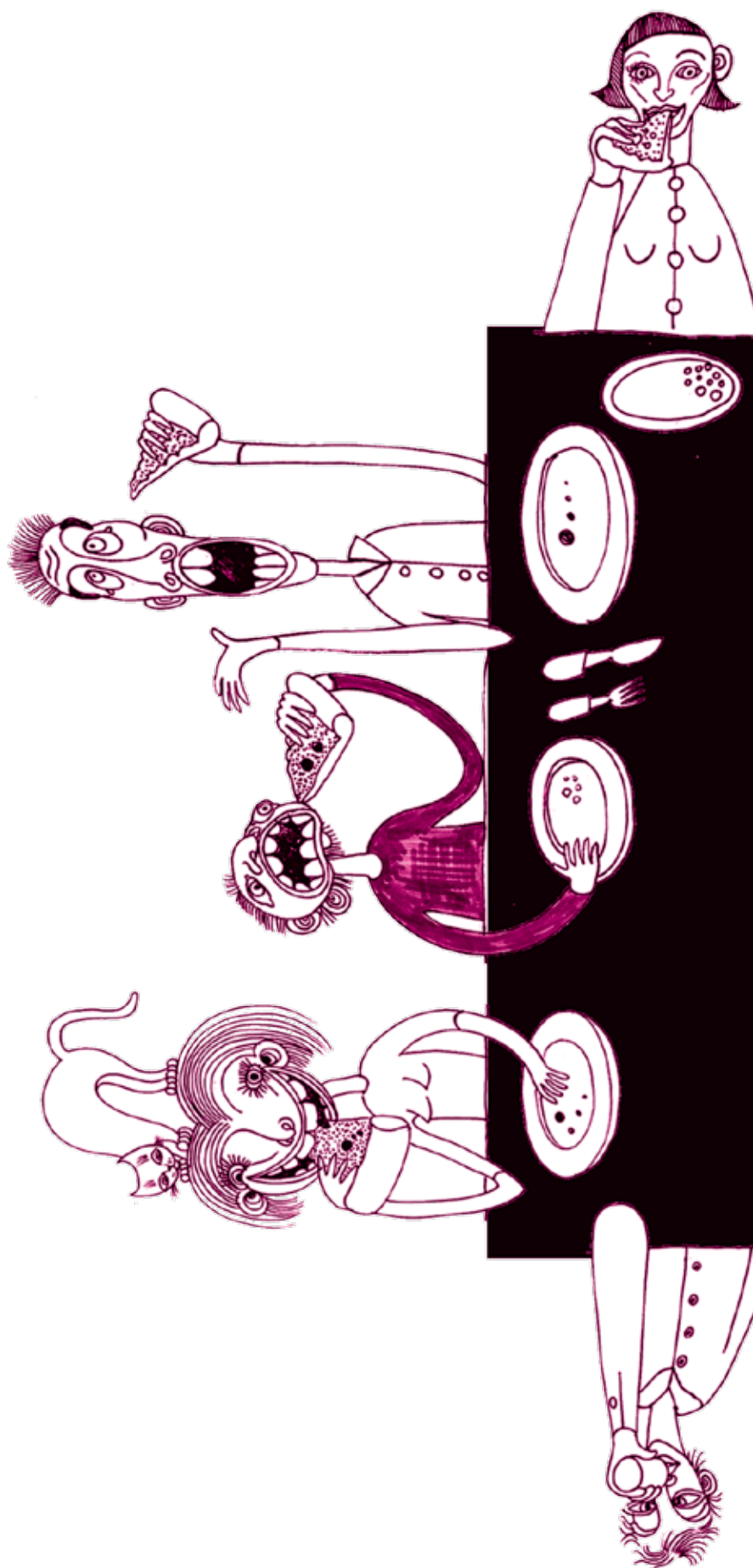
On pourrait imaginer par exemple si on était plusieurs et motivé-es créer des lieux et réseaux comme le Recovery Learning Center (RLC), au Massachussets. Ce sont quatre lieux dans l'État, ouverts seulement la journée, où se réunissent des groupes de soutien entre paires, d'entendeur·euses de voix, d'alternatives au suicide et où se tiennent des ateliers d'acupuncture (connaissez-vous les Acupunk^[9] ?) et de yoga gratuits. Le RLC tient aussi une ligne d'écoute et une maison de repos où l'on peut venir en cas de crise jusqu'à une semaine, et les gens qui répondent au téléphone, ou sont là pour toi dans la maison, ne sont pas des médecins, mais des paires et alliés-es.

[8] On est pris·e en charge matériellement, ce qui fait gagner du temps et de la disponibilité mentale pour la guérison, on a accès à des activités thérapeutiques, un·e psychologue une fois par semaine. Mais on a très peu de choix de ce qu'on fait, quand on se lève, qu'est-ce qu'on mange, on peut rien faire soi-même ce qui rend hyper dépendant·e et on se fait mal traiter par les soignant·es.

[9] Voir *The people's organization of community acupuncture* : www.pocacoop.com/

On pourrait commencer par organiser des sortes de « colos » : on se retrouverait à une dizaine (5 folles/fous, 5 alliés-es) dans un lieu pour donner aux premières l'occasion de se reposer et de s'occuper intensément de leur santé, avec le soutien matériel et émotionnel des deuxièmes.

Si on rêvait vraiment il y aurait un grand lieu où on pourrait venir une semaine, un mois, un an, qui serait tenu par des survivant-es et des alliés-es, où on pourrait bien bien manger, participer à des groupes de paroles, faire de la coécoute, du yoga, de la méditation, du yuki, de la magie, de l'autodéfense féministe et tous les autres trucs qui nous aident. Si on se sent pas capable, on aurait rien à gérer, mais si on a envie on pourrait aider à faire à manger, et participer aux réunions, ou travailler dans le jardin où poussent les pois chiches, les amandes, la valériane, le millepertuis et tous les autres végétaux qui peuvent faire du bien.



PETIT APARTE SUR LES TERMES EMPLOYÉS

ALLIÉE : une personne qui – bien que ne subissant pas directement l'oppression – choisit de soutenir la ou les personnes qui la subissent et de porter leurs revendications à leurs côtés.

VALIDISME : désigne l'oppression vécue par les personnes handicapées, c'est-à-dire dont les capacités ne correspondent pas à la norme. Les malades étant souvent handicapés par leur maladie, nous subissons le validisme.

JE FAIS LA DISTINCTION ENTRE LES PERSONNES QUI SONT FOLLES / MALADES / ETC. ET CELLES QUI NE LE SONT PAS

parce que même si cette distinction est dans une certaine dimension arbitraire (tout le monde a des problèmes psychiques et des côtés considérés comme anormaux), comme peut l'être toute distinction - par exemple homme/femme -, ces catégories correspondent à des ensembles d'expériences communes bien réelles. Le toc définit ma réalité, mon expérience de tous les jours, comme le fait d'être une femme, et je sens bien quand je parle avec quelqu'un qui partage une expérience similaire et quand c'est pas le cas. Et c'est à partir de cette expérience partagée que l'on peut analyser notre condition et lutter. Pour autant, parler avec des personnes qui vivent l'oppression des femmes ou l'oppression des folles/fous mais ne veulent pas s'identifier comme tel.les m'intéresse. Par contre, discuter avec des personnes qui bénéficient des privilèges masculins mais ne veulent pas se situer comme homme au nom des théories du genre, ou avec des personnes qui bénéficient des privilèges valide/sain mais ne veulent pas se situer comme valide/sain, m'intéresse nettement moins, c'est à dire, pas beaucoup, peut-être, un jour si je suis de bonne humeur et que j'ai vraiment rien de mieux à faire.

Tu pourrais là maintenant tout de suite.

si tu es folle

- Bon si je suis honnête, y a pas grand chose que l'on puisse faire à l'instant pour changer les conditions de vie qui nous obligent à gérer des histoires de logement, de facture, de courses, de vaisselle, de thunes, en plus de gérer nos troubles, ni le coût exorbitant de beaucoup de thérapeutes, aliments et plantes (rarement remboursées par la sécu malheureusement).

Mais quand même tu pourrais :

- Rajouter sur ta *mad map* ce que tu penses que tes personnes de confiance peuvent faire pour t'aider, et puis leur envoyer le tout, en leur demandant de te répondre clairement sur leurs engagements.

- Faire une liste de ce à quoi tu passes ton temps et ton argent, et réfléchir à supprimer les trucs qui t'empêchent d'avancer.

- Chercher un endroit où tu pourras te concentrer là-dessus. Par exemple, il y avait beaucoup de choses horribles dans la clinique psychiatrique où je suis allée, mais cet endroit m'a permis d'une part de me reposer et d'autre part d'avancer énormément, ne serait-ce que dans comprendre ce qui pouvait m'aider (mais faut trouver une bonne mutuelle^[10] et de la thune à avancer parce que ça banque les cliniques !)

si tu ne l'es pas

- Appeler une personne proche de toi qui n'a pas de troubles psychiques, lui raconter tout ce que tu as lu, compris, et commencé à faire. Et lui demander si elle pourrait te soutenir. Avoir du soutien fera de toi un·e meilleur·e allié·e sur le long terme, et c'est sur le long terme que nous avons besoin de toi.

- Voir s'il y a quelque chose qui aide les gens avec des maladies que tu aimerais faire et apprendre à le faire (étudier la psycho, s'initier à l'acupuncture, apprendre à faire des teintures médicinales ou des essences de fleurs, pratiquer l'hypnose ou des massages, etc.) Et puis le proposer aux personnes concernées.

- Sans aller jusqu'à proposer des soins, rien qu'offrir de faire les courses ou de s'occuper des papiers administratifs, ça peut faire une sacrée différence.

RAGE ET COURAGE^[11] ! ■

SISU

[10] Pour des plans de mutuelle, c'est possible de me contacter.

[11] C'est ce que m'a dit un camarade fou alors que j'allais entrer en clinique et c'est bien ce qu'il va nous falloir !
En un million d'exemplaires !

POUR ME CONTACTER :

<https://recueillir.poirvion.org>, dans
l'encart de droite : « pour m'écrire ».

À LIRE / VOIR :

Sur <http://www.theicarusproject.net>
On y trouve entre autres merveilles :

- *Guide pour décrocher des psychotropes en réduisant les effets nocifs* (plein d'informations hyper-utiles, même pour les personnes qui ne sont pas sous médicaments ou hésitent à en prendre)
- *Les amis font le meilleur des remèdes : guide pour créer des réseaux de soutien de santé mentale radicale*. Qu'on peut aussi trouver sur mon blog.
- *Maps to the other side : the adventures of a bipolar cartographer* par Sasha Altman Debrul (co-fondateur d'Icarus) Microcosm publishing
- *Crooked beauty*, un documentaire (avec des sous-titres en Français) de Ken Rosenthal sur une des fondatrices d'Icarus, Jacks MacNamara

Et aussi :

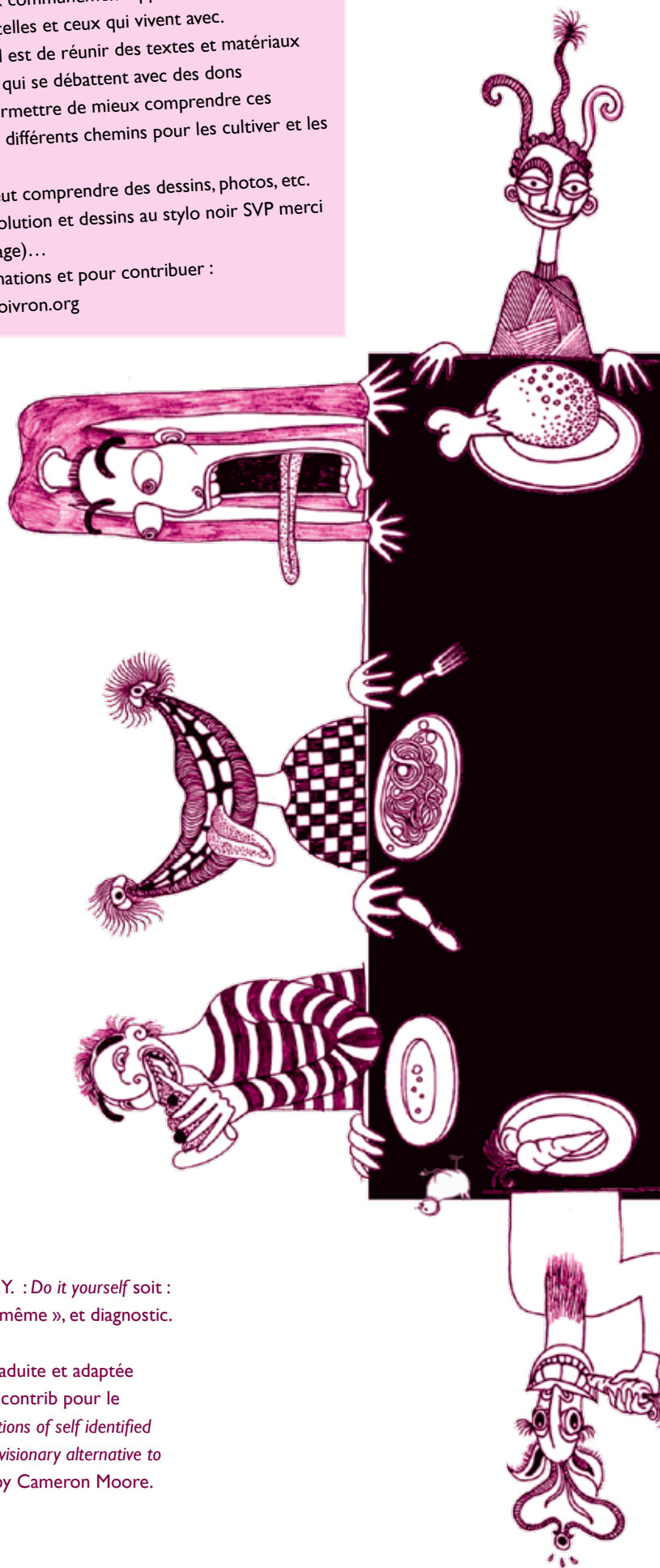
- Jolijn Santegoeds, *Respecting persons and dealing with diversity in psychosocial crisis situations* (sur les Family Conference)
- *Femmes, magie et politique* de Starhawk, Les empêcheurs de penser en rond (et tous les autres livres de Starhawk pour les anglophones, surtout *Truth or Dare*, *encounter with power, authority and mystery*, *The spiral Dance* et *Circle round*)
- *La théorie des petites cuillères*
- *Butyoudontlooksick.com* (petit texte très pédagogique pour comprendre le quotidien d'une personne avec des maladies et/ou handicaps)
- *Sick, a magazine on physical illness* Microcosm publishing
- Assoc. officielles : AFTOC (pour les toquées et leurs proches), UNAFAM (pour les proches de personnes avec des troubles psychiques sévères)
- http://www.msss.gouv.qc.ca/sujets/prob_sante/sante_mentale (le site du gouvernement québécois sur la santé mentale qui donne de bonnes pistes de compréhension pas trop stigmatisantes)

APPEL À CONTRIBUTION :

Pour une alternative au DSM [*Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux*] : Un manuel d.i.yagnostica^[12] des dons dangereux communément appelés maladies mentales - fait par celles et ceux qui vivent avec. L'idée de ce manuel est de réunir des textes et matériaux écrits par des gens qui se débattent avec des dons dangereux pour permettre de mieux comprendre ces derniers et de voir différents chemins pour les cultiver et les transformer^[13].

Ta contribution peut comprendre des dessins, photos, etc. (photos haute résolution et dessins au stylo noir SVP merci pour la mise en page)...

Pour plus d'informations et pour contribuer :
<https://recueillir.poirvion.org>



[12] De D.I.Y. : *Do it yourself* soit :
« fais le toi-même », et diagnostic.

[13] Idée traduite et adaptée
de l'appel à contrib pour le
zine « *depictions of self identified
madness : a visionary alternative to
the DSM* » by Cameron Moore.

DES JUPES ET D'AUTRES CHOSSES

Je porte des jupes, j'en ai toujours porté, à des moments je ne porte pas de pantalons. Selon les périodes, les jupes ont des formes, des longueurs et des couleurs différentes. Ce que je vis à travers cet accessoire ce n'est pas seulement une histoire d'apparence sans conséquences.

Des jupes, comme des chaussettes à rebords en dentelle, comme des cache-cœurs, comme des débardeurs à fines bretelles, comme des chemises cintrées et à pinces, comme plein de vêtements et accessoires pour les « filles », c'est-à-dire censés renvoyer et mettre en valeur de la « féminité », selon les représentations qui en sont faites. Et, quelque part, la féminité se définit en négatif comme ce que vise la misogynie, ce qui est méprisé dans un système sexiste.

Les jupes que je porte renvoient des présupposés même si j'aime croire que les façons dont je les porte me permettent de m'en protéger et parfois les retournent et en détournent le sens.

Il y a quelques années, je me baladaï en ville par une journée de printemps, une des premières journées où l'on peut sortir sans pull sans risquer d'avoir froid.

J'avais sorti une robe de printemps qui arrivait à mi-cuisse.

J'ai croisé deux hommes d'une trentaine d'années, style un peu

BCBG cool. Y'en a un qui a dit à l'autre que ça faisait plaisir le printemps avec les jambes qui se découvrent.

Il m'a regardée.

Je l'ai fixé une seconde et, dans cette seconde, j'ai pris la décision de cesser de porter des jupes courtes dans la rue. Je ne voulais pas avoir à faire avec ces regards et ces remarques, je ne voulais pas me sentir objet dans une vitrine, je ne voulais pas de leur avis sur moi, le plaisir de porter cette jupe était gâché, ça ne valait pas le coup. J'imagine que ce n'était pas la première fois que ce genre d'incident arrivait mais, cette fois-là, j'y ai prêté attention.

Par la suite, de fil en aiguille en coups de ciseaux, j'ai cessé de m'empêcher de porter des vêtements que j'appréciais et dans lesquels je me sentais bien, simplement pour me protéger de ce sexisme affiché. Et puis après tout je n'avais pas envie de me laisser atteindre.

Ça m'a quand même pris un an suite à cette remarque, pour débloquer. Un an avec quelques rencontres, leurs inspirations et une prise de confiance.

Maintenant je ne porte que des jupes courtes ou très courtes. Il est rare que je reçoive des remarques dans la rue sur ma tenue. Je suppose que j'ai appris à les tenir à distance et à ne pas me plier aux regards qui me déplaissent.



Et puis, dans les poches de mes jupes, il y a parfois des vis ou des clous, entre le bas de mon leggings et mes chaussettes à dentelle, il arrive qu'on voie de longs poils qui sortent, il y a des trous dans mes collants à dentelle préférés et une capuche est fréquemment vissée sur ma tête.

Je me protège aussi par mon attitude, parce que porter une mini jupe ne m'empêche pas d'escalader une clôture et d'en passer les barbelés ou de monter seule un fauteuil sur deux étages en cas de besoin.

Autour de cette histoire de jupe, l'enjeu n'est pas qu'un habit, l'enjeu c'est comment je me vis, quand est-ce que j'accepte de m'exposer, dans quelles conditions ? C'est aussi ce que je mets en place pour me défendre, pour que cette jupe aussi courte soit-elle fasse partie d'une armure.

Quand je suis née, on a dit « c'est une fille ». J'ai grandi en m'attachant à ce modèle et aujourd'hui je suis une femme, j'ai l'air d'une femme, d'une jeune blanche gentille et sensible, et ça ne veut pas dire que je souris, ça ne veut pas dire que mon but est

« Dans les poches de mes jupes, il y a parfois des vis ou des clous »





« Je sais que je peux prendre de l'espace »

avant tout d'incarner un fantasme, ça ne veut pas dire que je ne suis pas vraiment à prendre au sérieux, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas à me laisser de place ni non plus qu'il faut me traiter avec des pincettes.

Aménager ma place, j'y travaille. Et même si j'ai du mal à me sentir une place, je sais que je peux prendre de l'espace. Et je constate que souvent quand je ne vais pas bien, je range les jupes.

Le corps et la tête sont un ensemble qu'on ne peut pas séparer.

Si j'ai des merdes de santé, des abcès, mycoses, infections, etc., je le vois plus comme une injonction de mon corps à m'occuper de moi, à prendre une pause pour faire attention à moi,



m'examiner, localiser les douleurs, les boutons, les coupures, blessures, brûlures, et avoir l'envie d'y remédier. Faire attention à soi, et pas surtout aux autres, se prodiguer des soins et pas seulement aux autres, se faire du bien et pas que aux autres.

Prendre soin c'est une compétence du féminin, mais pas trop prendre soin de soi. Il faut prendre soin des enfants, des galérien-ne-s, des liens de famille, de la paix du ménage, etc. Sinon dans le fond, même si c'est pas vraiment nommé, c'est la dérive de la profiteuse, de la pute, de celle qui se sert, qui est égoïste.

Et l'égoïsme c'est un pire défaut s'il est au féminin, parce que le féminin c'est aussi le sacrificiel et le maternel, et le sacrifice pour materner.

Alors faire attention à soi n'est pas un acte égoïste, mais qui veut critiquer trouve des accroches et celle-là a l'air récurrente.

C'est encore une fois ce cocktail sexisme-misogynie qui dit que si t'es une femme il faudrait rester à cette place abstraite et changeante de « femme ».

Le pouvoir :

ado, il est dans l'étincelle dans les yeux des pré-pubères du collège, de l'entraîneur de sport, du prof de maths, du beau-père, de l'oncle-cousin-germain, du moniteur d'escalade...

Étincelle éveillée par la vue d'un décolleté d'adolescente tout juste pubère, le mien ou celui d'une autre. Le pouvoir d'affoler le type moyen en mal de fantasme, le pouvoir donné par son envie de faire valoir une prétendue virilité naturelle, en baisant moi ou une autre.

Être dressée au féminin, c'est être dressée à avoir ce pouvoir-là mais à ne pas trop s'en servir, parce qu'alors

ce n'est pas moralement acceptable et si on ne sait pas assez se protéger, c'est une voie dans laquelle on s'en prend plein la gueule.

Et cette sphère du féminin est une sphère très contrôlée, dans laquelle souvent la concurrence est de mise. D'après certain-e-s et dans mes anciennes projections, en jouant de « féminité » j'orienterais ma personnalité et mon apparence pour plaire, et en particulier pour plaire aux hommes et si je choisis d'affirmer du féminin, ce serait que je me résigne à vivre le sexisme et m'exposer aux dénigrements de la misogynie.

Je me souviens d'une fois dans les rues d'une petite ville, j'étais avec deux copines, elles étaient en pull pantalon large et moi en mini-jupe, on attendait à un coin de rue. Une voiture avec trois gars est passée, ils ont klaxonné et ont gueulé des trucs inaudibles par la fenêtre. J'étais gênée notamment face à ces deux copines. Je me suis demandé pourquoi je m'infligeais ça. Depuis j'ai souvent constaté ma misogynie face à moi-même ; mais pourquoi me faire vivre ça ? J'ai aussi appris à ne pas en prendre la responsabilité, ouf, enfin, soulagement.

En fait je choisis la voie de la féminité alors je provoque de la misogynie, notamment quand je porte des jupes courtes, mais m'en protéger me donne plus de force et de confiance que de nier ce plaisir pour ne plus avoir à faire face.

Je réussis à ne pas me sentir atteinte et puise de la force dans mon indifférence.

Lorsque je sors mes appareils féminins, je sors avec un de ces masques avec lesquels je me sens digne. Un masque dont je maîtrise les détails, et qui me fait du bien. ■ ...

32



ME

NOUS SOMMES TRÈS INQUIÈT-ES du glissement de PMO^[1] vers des positions homophobes, anti-féministes et réactionnaires.

« Nous », c'est-à-dire une multitude de personnes attachées à la critique du capitalisme industriel et du système technicien, autant dans notre quotidien que dans nos pratiques de luttes.

C'est pourquoi nous apprécions depuis des années le travail effectué par PMO. C'est pourquoi nous nous sommes longtemps senti·es porté·es, à leur côtés, par les mêmes luttes et préoccupations.

Et c'est pourquoi nous pensons important de critiquer la technologisation de nos vies et du monde techno-industriel qui va avec.

Développer ce point de vue sous un angle féministe et émancipateur pour toutes et tous reste largement à faire.

Néanmoins, il est inacceptable d'amalgamer, par la promotion de textes et dans des prises

de parole publiques, la critique anti-industrielle et un fatras d'idées homophobes, complotistes, essentialisantes, sexistes, méprisantes et blessantes, d'autant plus dans un contexte où les positions conservatrices, chauvines et fascistes se renforcent, notamment autour des débats sur la « famille ».



[1] PMO : Pièce et Main d'Œuvre, siteweb diffusant depuis une quinzaine d'années de très nombreuses enquêtes critiques sur le développement des technologies de pointe et du monde qui va avec.

FRIGIDE BARJOT

MIBRE DE PMO ?

Pièces et Main d'Œuvre, atelier de bricolage pour la construction d'un esprit critique à Grenoble, publie sur son site un article extrait de la revue *L'écologiste*^[2]. Cet article reprend les valeurs de Frigide Barjot et ses ami·es, en défendant « *la nature de la filiation* ». Est-ce qu'avoir un discours critique sur la technologie permet de devenir pro-vie (comme les cathos intégristes) en restant politiquement correct ? Il semblerait que oui. Mais ne comptez pas sur notre silence.

Le principe de base de cet article est que la technologie est l'ennemie de la Nature. Par nature, l'auteur entend couple hétérosexuel, femme faite pour être mère, figure du père essentielle à la construction de l'enfant. Les technologies critiquées sont la Procréation Médicalement Assistée (PMA) et la Gestation Pour Autrui

(GPA), comparées aux Organismes Génétiquement Modifiés (OGM). Le fait de les autoriser *aux couples homosexuels* créerait un précédent gênant qui ferait de l'exception une règle. Vu qu'il serait possible de se passer de l'Autre pour enfanter, le monde sombrerait dans l'individualisme. Cet individualisme, selon l'auteur, s'appuierait sur la transformation du fait d'enfanter en un « *droit* » et en un « *produit de consommation* ».

La peur que la PMA et la GPA ne deviennent un marché est justifiée dans une société où les actes médicaux sont de moins en moins remboursés, les médecins payés à l'acte... bref dans un monde où de plus en plus de choses s'achètent. Enfanter comme ne pas enfanter est un droit, oui. Le droit des femmes à disposer de leur corps, droit pour lequel beaucoup se sont battues. Je ne pense pas que l'obtention de « *droits* » signifie que tout est acquis sur le terrain de la lutte. Et

je crois même que l'absorption par la Loi d'un certain nombre d'avancées arrachées dans la rue a été un moyen de les canaliser et de les vider de leur substance, de déposer à nouveau les personnes des libertés qu'elles avaient gagnées de vives luttes. Cependant, les moments de reconnaissance par la Loi de besoins spécifiques, de libertés à disposer de soi-même, et donc de droits, ont été, dans l'histoire des luttes, des paliers importants. Pour cela, des techniques comme la contraception ou l'avortement sont des avancées et non des « *hérésies contre-nature* ». Pour cela, il s'agit de se battre encore, pour que ces acquis au sein de l'institution médicale soient au service des personnes, de la réappropriation de leur propre corps et non l'occasion d'exercer un nouveau contrôle sur elles. Ce n'est pas parce que la « *nature* » permet aux femmes d'avoir quatorze enfants d'affilée et de passer seize années dans les couches et le vomi, qu'elles sont obligées de l'accepter comme un

[2] « Faut-il changer la nature de la filiation ? », H. Le Meur, relayé par PMO en 2013.



cadeau de la « nature ». Ce n'est pas une « haine de la nature » qui motive la légalisation de la PMA et de la GPA, mais une colère contre l'injustice sociale. L'argument naturel sert à justifier un ordre des choses répugnant, où les femmes seraient inférieures aux hommes, les hétérosexuels supérieurs aux autres. Il fut un temps où la nature voulait que l'homme blanc instruisse les *ignorants sauvages bronzés*. Il est encore de dangereux personnages prêts à affirmer que l'homme a « des besoins sexuels naturels » qui lui donnent le droit de violer. Ce que vous appelez nature, on l'appelle la norme, et celle-ci est heureusement changeante.

Quand la technologie est au service de l'humain, elle peut être acceptable, voire bénéfique. Le grand drame de la diffusion de cet article par *Pièces et Main d'Œuvre* est qu'ils sont traditionnellement une référence dans la construction d'argumentaires anti-technologiques politiquement acceptables.

Ce n'est pas mon point fort. Mais je vais brièvement m'essayer à l'exercice. Lorsque les luddites ont pris leurs marteaux pour détruire les métiers à tisser dans l'Angleterre industrielle, ils détruisaient une technologie qui ne servait pas l'humain. En tous cas, pas la majorité des humains. L'industrialisation a détruit l'organisation sociale des ouvriers et les a déshumanisés en les privant de savoir-faire et de « métiers », pour les transformer en simple rouage de la chaîne de production, au profit des patrons. Le développement des techniques et technologies devrait être mené dans un but d'utilité sociale et non de profit capitaliste et/ou politicien. Qui est aliéné par la PMA et la GPA ? Le couple hétérosexuel reproductible qui, ainsi, perd son privilège d'être le seul à pouvoir enfanter « naturellement » ? Pauvres chats. On vous plaindra quand on aura le temps, parce que vous n'avez à perdre qu'un privilège dérisoire, et que ça

ne changera rien à votre vie. Vos enfants iront peut-être à l'école avec des enfants de déviant-es, et peut-être même deviendront eux et elles-mêmes déviant-es. Grande nouvelle, vos enfants peuvent déjà devenir homosexuel·les ou célibataires sans la PMA, sans la GPA. La différence est qu'une goutte d'avancée sociale leur permettra de moins culpabiliser.

La technologie se doit de servir les humains. Nous pourrions être d'accord si vous n'aviez pas une vision aussi réductrice de l'humain, de l'enfant et de la parentalité. Pour vous, l'humain finit en famille autour d'un couple hétérosexuel heureux et épanoui. C'est peut-être votre réalité, mais ce n'est pas celle de tout le monde. La nature voudrait qu'un enfant connaisse son père ? Parfois la nature fait mourir ce père bien trop tôt pour que l'enfant ne le connaisse. Vous vous insurgez contre l'anonymat des donneurs de sperme



EST-CE QU'AVOIR UN DISCOURS CRITIQUE SUR LA TECHNOLOGIE PERMET DE DEVENIR PRO-VIE ?

ou l'accouchement sous X ? Mais savez-vous qu'il arrive que des pères fuient une femme enceinte et décident d'eux-mêmes (naturellement ?) de devenir anonymes ? Vous vous révoltez contre la polygamie et la co-parentalité ? Le mariage est une institution qui permet aux parties d'être équitablement responsables d'un enfant. Le parrainage ou marrainage ne permet que d'être responsable secondaire. Le mariage et l'adoption ont cette limite que seulement deux personnes sont responsables d'un enfant. Ce n'est pas toujours le cas. Le rôle d'autres personnes, membres de la famille ou pas, est parfois essentiel dans l'éducation d'un enfant. Ce n'est pas à la loi de décider de cette importance mais bien aux individus concernés. Être parent n'est pas seulement un acte biologique, un simple croisement de gènes. Combien d'enfants ont été envoyés en foyer parce que leurs parents biologiques ne pouvaient pas s'en occuper

alors qu'ils avaient une grand-mère, un tonton de sang ou de cœur, prêtes à les accueillir ? Vous qui défendez l'humain, comment pouvez-vous tirer à boulets rouges sur ses limites ? Avec votre exemple d'un homme élevé par deux femmes, dont une « avait un problème à régler avec les hommes », que voulez-vous dire ? Qu'aucune mère issue d'un couple hétérosexuel n'a de « problèmes avec les hommes » ou avec sa propre mère ? Chaque parent a à gérer son histoire, son passé, ses problèmes, et fait ce qu'il peut avec. Il y a peu d'enfants à qui il ne manque pas de « brique dans sa construction ». Pour l'un ce sera un père, pour l'autre la confiance en soi. Je peux aller dans le glauque commun en vous demandant quel père incestueux envers sa fille n'a pas de problème avec les femmes ? Mais tant que l'on reste dans le cadre hétérosexuel, pour vous, tout va bien. Seules sont punies les célibataires et les couples homosexuels. Vous délimitez l'acceptable par rapport à une conception de la nature subjective et idéalisée. Un père et une mère ayant un rapport sexuel pour enfanter ne font pas une famille parfaite, parce qu'il n'y a pas de famille parfaite, pas de parent parfait, pas d'humain parfait ou normal. Le désir d'enfanter ou de ne pas enfanter est aussi respectable, d'où qu'il vienne. Et si la technologie peut aider à le rendre possible, soit, elle est au service de quelque chose d'humain. Qui sommes-nous pour juger et présupposer de quelle brique manquera l'enfant ? Vous le faites, au nom de « l'écologie », de la science et de la nature, ce qui fait de vous une sorte de dieu moralisateur, scientifique et réactionnaire, fermé aux réalités sociales que vous ne pouvez pas voir de votre bureau^[3]. ■



[3] Pendant l'été 2014, PMO a fait la promotion d'un ouvrage plus conséquent sur le sujet et un peu moins « à hurler » que le précédent : *La Reproduction artificielle de l'humain à l'ère technologique* d'Alexis Escudero, aux éditions du Monde à l'Envers. Cependant la critique nous semble toujours valable : il est regrettable de thématiser ce sujet dans le contexte actuel, sans prendre plus au sérieux la convergence entre des courants anti-industriels, écologistes, anti-capitalistes et la poussée réactionnaire.

Pour compléter cette critique, lire aussi : « PMA, homoparentalité, filiation : À propos de la pensée réactionnaire de quelques écologistes » publié le 21 août 2013 sur <http://grenoble.indymedia.org> et « Qui défend l'enfant queer ? » de Beatriz PRECIADO publié dans *Libération* le 14 janvier 2013.

PMA ET PMO SONT

*Dehors, il faisait très beau.
Par contraste, la grange
transformée en salle de
conférence semblait noire
comme un four.*

SUR UN BATEAU...

Reconstitution :

Le duo « PMO » est déjà prêt, deux chaises serrées l'une contre l'autre, une petite table face au public, une quarantaine de personnes attendant l'exposé sur « l'évolution du travail au regard des développements technologiques et industriels ». Le récit commence (une fois de plus) en Angleterre au XVI^{ème} siècle. Intéressant balayage historique sur la dégradation des « métiers » : paysannerie, terres communes et savoir-faire artisanaux ; mouvement des enclosures, ateliers, manufactures, fabriques, grandes usines et *start-up* ; métiers à tisser, machine à vapeur, zeppelin, énergie nucléaire, ordinateurs et photocopieuses ; exode rural, exploitation, automatisation ; fordisme, taylorisme, capitalisation matérielle et financière, armée, contrôle sécuritaire et sanitaire ; masses ouvrières, isolement intérimaire, télétravail en prison comme à la maison, machines automatiques à la SNCF et drones livreurs de bouquins pour Amazon... Le récit est long et plutôt captivant mais il glisse sur nous qui sommes venues avec nos propres buts. Scruter, se concentrer et reformuler intérieurement : nous cherchons dans leurs paroles la bonne « accroche » pour le moment où le micro sera proposé au public. Ironie de la situation, plusieurs d'entre nous ont déjà vécu cette



scène, aux côtés de PMO, dans des conférences déprimantes de la « Fête de la Science » ou autres « Nanotechnologies : Maxi-défis ». Cette fois encore, les tracts se tiennent serrés dans nos sacs. Cette fois encore, nous attendons le bon moment pour les sortir et poser des questions qui ne sont pas celles attendues. Sauf que nous n'allons pas dégainer le tract avec PMO, mais pour les interpellier eux. Nous pouffons de la consonance entre PMO et PMA, petite échappée rebelle avant de

nous concentrer à nouveau sur le débat : ça commence.

En préambule, une « mise au point » qui donne le ton : PMO se défend d'investir le terrain de la critique anti-industrielle en spécialistes, car illes sont « *plus généralistes que ça et tout est imbriqué* ». À première vue, nous pourrions applaudir, mais attention : il s'agit de reconnaître que les technologies sont LE trait caractéristique de l'époque. Elles traversent tous les aspects de nos vies, structurent

notre « *post-modernité capitaliste* ». Alors PMO nous propose non pas de prioriser ce terrain de lutte, non non, mais simplement de prendre conscience que tout y ramène... Autrement dit, hého ! faut être grave naze pour s'intéresser à autre chose, alors que c'est la seule manière de parler correctement de tout... Arff, et voilà que cette grosse mélancolie navrée nous attrape à nouveau, de reconnaître le ton méprisant qui caractérise trop souvent les textes de PMO.

Quelques rangs derrière nous, un courageux se lance :

– Et si on réfléchissait à des « *doubles stratégies* » ? Je veux dire, je trouve vraiment important de lutter contre toutes ces technologies qui nous sont imposées, mais il faut se rendre à l'évidence : elles sont effectivement tout autour de nous, déjà. Alors on pourrait en même temps essayer de s'en passer, de lutter contre et, en même

temps, chercher à les comprendre, trouver leurs failles, en faire l'usage le moins pénible et le plus autonomisant possible...

– Non.

Leur réponse est sans appel. Impossible. Inacceptable. Vos doubles stratégies de minables petits hackers-squatters d'opérette ? Faut être con pour dire ça, mon gars ! La ligne de fracture est nette, PMO l'a dessinée pour toi : tu es soit d'un côté soit de l'autre, aussi simple que ça.

Rester cool. Se re-focaliser. Tenter le coup :

– Vous dites plein de choses intéressantes, hem, on se connaît depuis longtemps et j'apprécie votre travail... mais je voulais justement revenir sur cette notion de « *stratégie* »... Quand vous choisissez de lutter contre telle ou telle chose c'est toujours dans un contexte précis, non ? Nous sommes plusieurs à nous demander si vous

avez bien réfléchi au contexte pour élaborer vos critiques, par exemple concernant la PMA/GPA...

Ça y est, c'est parti : nous distribuons nos tracts tout en citant ce fameux texte d'Hervé Lemeur dont PMO a fait l'éloge l'été dernier. Nous expliquons qu'il est affreusement homophobe et demandons pourquoi, dans cette période de montée des discours fachos-trad sur la Famille, PMO, au lieu de pointer l'emprise technomédicale sur nos corps, a décidé de poser la question de « *la bonne manière de faire famille* ».

– Ce texte n'est pas homophobe. Point barre. Et de poursuivre : *illes ont bien réfléchi au contexte et ont publié cet article justement parce qu'il était d'une actualité brûlante.* En écrivant sur « la nature de la filiation », Hervé Lemeur aurait eu le grand mérite de pointer une question de fond à l'œuvre dans le projet techno-industriel : la haine de la Nature et de l'Humain.

Alors nous revenons à la charge :

– « *L'Humain* » ? La « *Nature* » ? Nous aussi nous pensons qu'il faut vraiment en parler. Tout comme il est important d'analyser et de combattre l'emprise technologique et médicale, ces logiques de dépossessions... mais enfin, qu'est-ce qui vous empêche de reconnaître que le texte est gravement homophobe et de vous excuser ?

– Vous pensez qu'il est homophobe, nous non. Le seul point sur lequel nous sommes vraiment désolés, c'est de réagir si tardivement : nous aurions dû parler de tout ça, il y a des années, au tout début de la PMA. Pour le reste rien à redire sur ce texte.

– Mais vous rendez-vous compte à quel point c'est blessant ! Blessant de lire que les enfants élevés par des couples homosexuels ont « *une brique qui manque à leur construction* » ou que les « *lesbiennes ont un problème à liquider avec les hommes* ». Encore



**IMAGINER DES MANIÈRES
D'ÊTRE ENSEMBLE QUI NOUS
ÉLOIGNENT DES TECHNO-
MACHINES ET DE LA MORALE
RÉACTIONNAIRE...**

" CONTRÔLER "
DES PETITS
MORCEAUX DE
NOS VIES, POUR
COMPOSER AVEC
CE MONDE BIEN
PLUS GRAND
QUE NOUS



plus blessant que vous adhérez à ça alors qu'on se connaît ! Qu'on a lutté ensemble plusieurs années et que vous ne vous soyez jamais intéressé-es à nous sur ces aspects-là. La seule chose que j'arrive à me dire c'est que vous ne réalisez pas vos privilèges, vous êtes blancs, intellos, hétéros et vous n'imaginez même pas ce que vivent des personnes qui ne le sont pas ! Vous n'imaginez même pas de quoi elles ont besoin et quelles injustices elles traversent. Et il ne s'agit pas seulement des couples homosexuels. Il y a plein de raisons de ne pas pouvoir ou ne pas vouloir faire d'enfant dans le cadre d'une « petite famille parfaitement naturelle » ! J'ai été éduquée par deux femmes. Que dois-je comprendre alors ? Que je suis une pauvre fille, très mal partie dans la vie ? Que ce dans quoi j'ai grandi, c'est de la merde ?

Sa voix est devenue forte et vibrante, elle parle de confiance déçue, de manque de respect, d'absence d'empathie. En face, ça répond en « -iste », ça renvoie à des généralités, ça lance un :

– « Typique ».

Lâché négligemment. Merci PMO. Ce qu'on dit serait typique de ce monde néo-libéral individualiste et consumériste. Et ils continuent : « vous avez mal aux genoux ? La super-chirurgie vous fera grimper les sommets. Vous déprimez dans la vie ? Pourquoi ne pas changer de sexe et vous payer un écran plat pour retrouver le moral ? Vous voulez procréer ? Achetez donc votre PMA au supermarché. Vous êtes futilles et égoïstes, narcissiques, vous transpirez le transhumanisme en vous racontant que vous faites la révolution. »

Je hurle intérieurement.

Nous ne parlons pas de ça ! Ce qu'on voudrait, c'est dissocier la critique de la techno-industrie (qui touche les corps et les esprits de tout le monde) des enjeux propres aux luttes contre les discriminations. Et là, on pourrait discuter de la pertinence de faire rentrer des pratiques dans des cadres légaux et commerciaux, de déterminer si cela se fera dans l'intérêt des femmes et de tous les humains impliqués. Nous voulons dissocier d'un côté notre opposition au « système » (qu'on le définisse comme « capitaliste », « industriel », « patriarcal » ou plus sûrement les trois à la fois) et de l'autre côté l'importance, au sein de ce système, d'être solidaires de ceux qui luttent pour « l'égalité des droits ». Nous voulons dire à la fois que nous comprenons (et vivons en partie) les souffrances



et les injustices que ce monde produit, qu'il nous semble légitime de vouloir les réduire mais aussi que nous ne voulons pas de ce monde du tout. Alors, pour lutter contre l'emprise des machines et de la médecine qui va avec, nous voulons travailler à d'autres manières d'élever des enfants, d'être parents, parents à plusieurs, parents et enfants d'adoption et de cœur. Nous voulons casser ce mythe de la famille naturelle, cette fiction de la famille biologique qui pousse tant de monde à reconnaître comme « ses » enfants uniquement ceux sortant de leur corps ou de leur sperme, qui motive la majorité des candidat·es à l'adoption à souhaiter un enfant le plus jeune possible et de leur propre couleur de peau. Nous voulons imaginer des manières d'être ensemble qui nous éloignent de la dépendance à toute cette merde des techno-machines, en même temps que de la morale réactionnaire... et pour autant, rester solidaires de ceux (et parfois nous) qui composent aujourd'hui avec les moyens du bord, et gagnent la possibilité, au nom d'une certaine égalité, de pratiquer une PMA avec des motivations qui leur appartiennent. Mais PMO

n'en a rien à foutre de l'égalité et de toute cette complexité. Et une personne du public s'impatiente :

— Vous nous fatiguez avec vos histoires d'homophobie ! Moi je suis venue écouter PMO parler du « travail ». Vous, vous venez semer la merde !

Une petite voix intervient :

— Mais non, elles sont complètement dans le sujet : développer une critique des techno-sciences, c'est forcément en revenir à la définition de nos limites éthiques. Et c'est bien logique que le sujet devienne brûlant quand on touche à la reproduction humaine. Toutes ces questions sont primordiales.

On en revient à la question de la « Nature ». Nous bafouillons, on nous coupe, c'est bientôt la fin du débat. Nous chuchotons entre nous les phrases que nous espérons encore leur lancer : les thèses anti-industrielles dénoncent le plus souvent la techno-science comme le projet insensé de tout contrôler, jusqu'à recouvrir la planète de métal et de béton et créer une « race » supérieure d'hommes bioniques supersoniques posthumanistiques. Nous sommes contre ça, vous et nous, tout le monde ici. Quand PMO, Lemeur et compagnie entendent le mot « contrôle », illes voient se profiler ce fantasme de toute puissance, l'aspiration de quelques humains à devenir des Dieux dans les tours de Google. Ils choisissent alors de faire de la « Nature » le rempart contre ce délire, espérant que les contraintes de l'immensité naturelle nous ramènent à un peu d'humilité, nous rappellent que nous sommes si petit·es dans l'univers... En tant que féministes matérialistes, anti-capitalistes, anti-autoritaires et contre la techno-industrie et son monde, notre raisonnement sur la notion de « contrôle » prend un autre chemin. Nous ne croyons

pas avoir grande prise sur l'univers. Nous analysons nos existences humaines comme perpétuellement sous contraintes, contraintes des corps, contraintes de la vie et de la survie, contraintes des mille et un pouvoirs humains qui s'exercent sur la majorité d'entre nous. Alors lorsque nous entendons « Nature », nous voyons surtout ceux qui justifient par des « faits de nature » des évidences sociales comme la place subalterne des femmes par rapports aux hommes ou des esclaves noirs par rapport aux colons blancs. Et notre idée du « contrôle » se situe bien à ce niveau d'humilité et de débrouille : il s'agit de grappiller des petites marges de manœuvre, de trouver des espaces d'autonomie relative, de s'exercer et se soutenir pour « contrôler » des petits morceaux de nos vies, pour composer avec ce monde définitivement bien plus grand que nous. Il faudrait encore parler « d'émancipation ». Et puis revenir sur cette histoire « d'humilité » et de mépris, de l'importance de pas définir ce qui est bon pour les autres à leur place. Parler d'alliance, de solidarité de lutte avec d'autres. Mais le débat est bel et bien clos pour ce soir. Plusieurs personnes du public se rapprochent de nous pour lire le texte incriminé. On bavarde informellement. Nous sommes tristes, déçues de ce dialogue de sourds, heureuses pourtant que la position de PMO se soit ainsi clarifiée et nous rappelle la nécessité d'aiguiser la critique.

Dehors, la lumière encore vive me fait cligner des yeux. Du moins, c'est ainsi que je m'en souviens. ■

CAMILLE CRABE

AVEC L'AIDE DE MÉLAMPYRE, ET NAJ

TOU-TES EN CUISINE !



Fête de Noël 2013.

ME RETROUVER DANS MA FAMILLE EST À CHAQUE FOIS UNE ÉPREUVE.

Pourtant, j'y retourne une ou deux fois par an, avec plus ou moins d'entrain et de combativité. Moitié pour éviter le drame, ma culpabilité, leur chagrin ; moitié parce que j'espère toujours de mes parents et de mes frères qu'elles acceptent mes choix, à défaut de les comprendre. Mais cette fois, ça commence fort de fort : c'est l'aîné qui débarque en arborant fièrement un sweater « *un enfant = un papa + une maman* ». Eh oui, la manif pour tous, pour laquelle elles sont montées plusieurs fois exprès à Paris des quatre coins de France. Elles sont tous là au salon – les quatre frères, leurs conjointes, leurs enfants, les parents. Je ne me sens pas kamikaze, j'encaisse. Plus tard, dans la cuisine, mon père a les mains dans la vaisselle, ma mère les bras occupés par un plateau, les autres sont au salon pour le café. Profitons de la faille dans les lignes adverses :

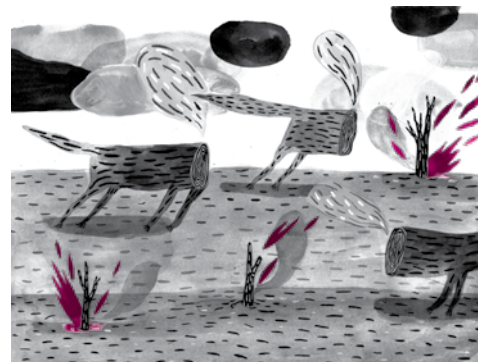
- Je ne comprends pas ce que ça peut vous faire que des gays et des lesbiennes veuillent se marier.
- Mais ma chérie, c'est pas les homos le problème, c'est la PMA et la GPA qui se cachent derrière le projet de loi et qu'ils vont nous faire avaler en douce.

Ah, tant que c'était pour les hétéros, on ne passait pas ses week-ends à battre le pavé, mais maintenant que les homos y auraient droit aussi, on se découvre opposé à la technologisation et à la marchandisation du vivant. Presque on deviendrait anti-libéral et décroissant. Je respire pour contenir mon énervement et je cherche la bonne riposte qui pointerait cette contradiction. Mais je suis gênée aux entournures : ça ne me fait pas hyper-plaisir ce monde qui ressemble de plus en plus à *Bienvenue à Gattaca*, où les élites conçoivent uniquement par FIV, en sélectionnant les gènes pour obtenir des êtres sur-intelligents et ultra-valides. Alors quand, à la question « *comment on fait et élève des gosses hors du cadre hétéros* », les sociaux répondent par des parcours technologisés et encadrés par l'institution médicale, quand pour répondre à la marée homophobe qui s'y oppose, on se retrouve à défendre corps et âme la PMA et le mariage, je me dis qu'il y a un hic, **JE ME SENS EMBARQUÉE DANS UNE HISTOIRE QUI N'EST PAS LA MIENNE.** Difficile de rentrer dans ces subtilités, je riposte :

- Pour fabriquer les enfants, il y a quand même d'autres moyens que les technologies médicales dernier cri.
- Ah ! Mais tu te rends compte de ce que tu dis ? « *Fabriquer* » des

enfants ! Comme on fabriquerait une voiture ou un tabouret !

Que répondre encore ? Que j'ai utilisé le terme « *fabriquer* » à dessein, parce que pour moi les individus sont façonnés par ce qui les entoure et les accompagne, « *fabriqués* » socialement ? Avec une amie, nous projetons de « *faire* » un enfant ensemble (comment je vais l'annoncer à ma famille est une autre histoire...) Pour autant, je n'ai pas envie d'en confier la conception à des labos et des blouses blanches. Je ne l'ai même jamais envisagé. Nous avons discuté avec des personnes qui avaient eu recours à une procréation « *en cuisine* » et pour lesquelles ça a marché. **PAS BESOIN D'HÔPITAL, DE MICROSCOPE NI DE JE-NE-SAIS-QUOI** : un copain qui accepte le *deal* et qui met son sperme dans une boîte de pellicule photo (c'est le côté *old school*), une pipette et zou ! Si ça ne marche pas, comme n'importe quel couple hétéro, peut-être nous poserons-nous la question de faire autrement, mais pas aujourd'hui. Si la PMA m'apparaît comme un horizon peu désirable, ce n'est pas parce qu'elle remettrait en cause la filiation traditionnelle, la définition de la parentalité et la procréation « *naturelle* » : plutôt de bonnes nouvelles !!! Mais c'est pour tout le système sur lequel elle repose : des industries



capitalistes, des institutions liées à l'État, des technologies, de l'argent, un contrôle social accru. À cette logique *hétéronome*, je préfère les solutions *autonomes*, qui nécessitent et « fabriquent » du lien, de la confiance, de la transmission d'informations entre pair-es, un réseau de personnes qui remettent en cause l'hétéro-normativité : **DES SOLUTIONS QUI PRIVILÉGIENT LA DÉPENDANCE AU COLLECTIF PLUTÔT QU'À L'ÉTAT ET AUX CAPITALISTES.**

– Papa, si tu réfléchis à la GPA, ça a toujours existé, des enfants accouchés par une femme et élevés par d'autres ! Ce qui est important, ce n'est pas la génétique, c'est que l'enfant soit aimé, qu'on s'occupe de lui.

– Mais ces gens-là ne réfléchissent pas un instant au bien-être de l'enfant, ils ne pensent qu'à leur désir égoïste d'en avoir un alors que c'est naturellement impossible.

– Parce que tu crois que les hétéros, eux, font des enfants par altruisme ? Il faudra leur expliquer 2-3 trucs sur l'état de la planète, à ces parents qui se croient bienfaiteurs de l'humanité... Et puis ça suffit de brandir la famille en étendard de la protection de l'enfance, tu sais très bien que c'est là que les gamins subissent les pires atrocités, que les violences sexuelles, ce sont les « vrais » pères qui les commettent, tout biologiques qu'ils soient !

– Ah mais alors dans ta logique, un couple d'hommes c'est encore pire, un enfant y court deux fois plus de risques...

Merde, là j'ai tout faux, non seulement je m'enlise dans une fausse ambiance de *coming out* à la Festen, mais en plus j'apporte de l'eau à leur moulin... Ma mère, ragaillardie d'avoir marqué un point, poursuit :

– Et comment veux-tu qu'un enfant soit équilibré en partant dans la vie avec un tel mensonge sur ses origines ?

– Qui te parle de mensonge, qu'est-ce qui interdit de raconter ce qui s'est passé pour lui, vraiment ? À part la norme sociale qui érige le couple de géniteurs comme le seul cadre éducatif acceptable et qui stigmatise les autres types de familles ?

Mais en le disant, je me fais toute seule la réponse : **LA LOI OBLIGE AU MENSONGE.** En ne reconnaissant pas les conceptions DIY et la place de chacun-e, en protégeant la filiation biologique, elle force à bâtir une vitrine légale fictionnelle. Alors, si j'ai une chose à revendiquer vis-à-vis de l'État, c'est que la législation reconnaisse l'accord sur lequel se base la conception ; et si jamais, après coup, le copain se réveille et demande des droits liés à sa paternité, qu'il ne puisse pas faire prévaloir son ADN sur la réalité du cadre affectif dans lequel

le-la gamin-e aurait jusqu'alors grandi. Que cet enfant aussi ait des droits, le droit de demander des explications, le droit d'être pleinement fils ou fille des adultes avec lesquelles ille grandit. Qu'en plus des multiples possibilités qui entourent la reproduction – depuis les contraceptifs, l'avortement, l'abandon, jusqu'à l'adoption, l'insémination et la gestation pour autrui – soient connues et accompagnées toutes les pratiques simples et autonomisantes « de cuisine ». Qu'on puisse trouver soutien, conseil et consolation. Que l'anonymat de celles et ceux qui le veulent soit respecté, sans que cela n'exempte de raconter simplement et honnêtement d'où l'on vient, comment cela s'est « fait » et « fabrique » nos filiations.

– Alors, comment ça se passe chez toi, femme de bois ? Toujours bio-bio ?

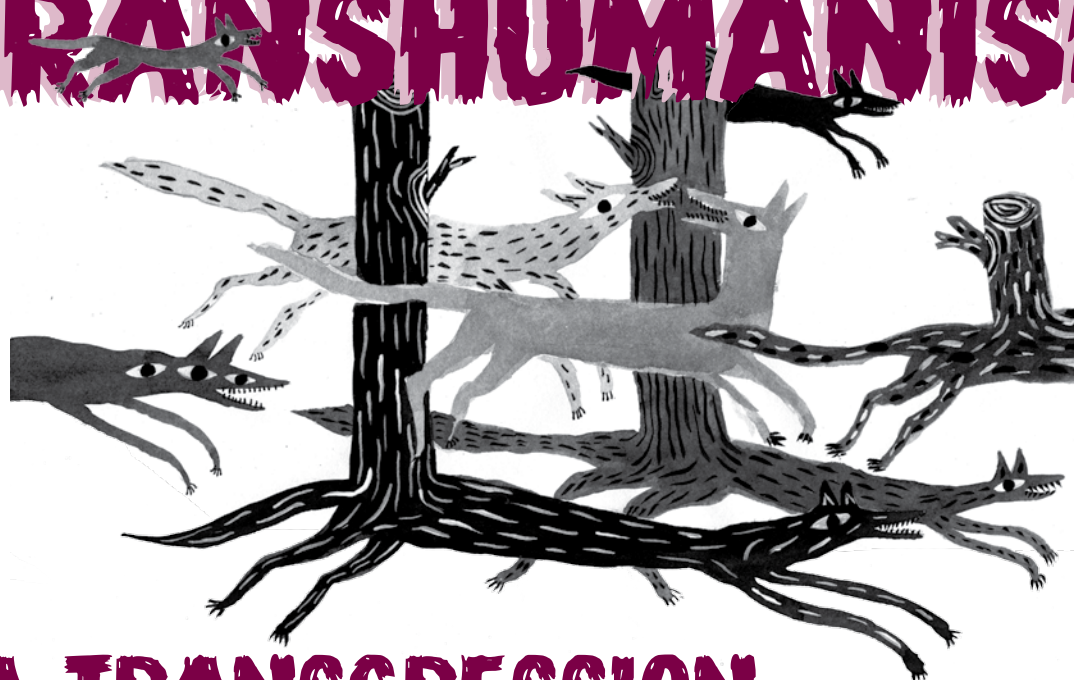
C'est mon frère qui vient de nous rejoindre. Je me préparais pour une grande tirade, mais pas ce soir, la bataille est par trop inégale. Quelle porte de sortie trouver ? Celle qui me conduit à la salle à manger pour débarrasser me semble bien amère.

– Et toi collabo de l'ingénierie nucléaire ? Toujours radieux ? ■

MÉLAMPYRE,

AVEC L'AIDE DE CAMILLE CRABE ET NAJ

TRANSHUMANISME



LA TRANSGRESSION AU SERVICE DU POUVOIR

Le transhumanisme se définit volontiers comme une philosophie, dont l'objectif déclaré est de penser la maladie et la mort comme indésirables et non-nécessaires.

Pour se débarrasser de tels désagréments, la technologie – rempart aux tracas de la condition humaine – va nous permettre d'augmenter, d'améliorer et de dépasser les limites de notre biologie, et donc notre humanité. En d'autres termes, il faut augmenter la vie : augmenter l'humain, augmenter la réalité et tout ce que l'on peut. Au-delà de l'absurdité d'une démarche fondée sur le « plus égal mieux », cette lecture du monde et ses applications conduisent à de nombreux problèmes, dont la réduction de l'humanité à la biologie n'est pas le moindre. Les transhumanistes pensent qu'en fusionnant l'homme et la machine via la biotechnologie, les nanotechnologies moléculaires

et l'intelligence artificielle, un jour la science donnera forme à des humains qui ont des capacités cognitives augmentées, qui sont physiquement renforcés, émotionnellement plus stables et avec une durée de vie indéfinie. Cette voie conduira à des êtres post-humains qui seront bien supérieurs à l'humain. Le design de ces corps et esprits tout augmentés est déjà bien avancé. Natasha Vita-More^[1] a prototypé le cerveau et le corps du transhumain à venir : capacité à déconnecter les émotions pour améliorer la rationalité et l'évalua-

[1] Vita-More pour Vie-Plus. Une oreille francophone ne peut s'empêcher pourtant d'y entendre un lugubre *Vis ta mort...* Natasha Vita-More est l'auteure du *Manifeste Transhumaniste* (1983), actuellement présidente du comité de direction d'*Humanity +*, l'association mondiale transhumaniste. Chargée de cours à l'*University of Advancing Technology* (une structure privée à but lucratif) en Arizona, son propos principal est que l'efficacité améliorera les conditions et la survie humaines.

tion des coûts et des bénéfices, libération des instincts, capacité à éteindre certaines parties du cerveau pour neutraliser les effets du manque de sommeil, augmentation du spectre visuel, implémentation de nanopuces pour diagnostique en temps réel, régulation de l'obésité, dents auto-nettoyantes, peau incoupable, etc. À terme, le prototype du corps transhumain est pensé pour être sans âge, pour le remplacement des gènes, le changement de genre et le recyclage de ses déchets. Les surhommes ne sont pas très loin, et les surfemmes ne tarderont pas à suivre. « Par comparaison, les humains résiduels ne sont que des sous-hommes »^[2]. Il s'agit d'une volonté de toute-puissance et de contrôle total, une lecture totalisante de l'humain et de son environnement. Évidemment, parmi les applications mentionnées, au-delà des grands éloges de la fin du handi-

[2] Rastier, François. « Sciences de la culture et post-humanité » *Texto !* septembre 2004. Disponible sur : www.revue-texto.net

LE PROJET CALICO

En septembre 2013, Google annonce en fanfare son nouveau projet : *CALICO*. Le *Time Magazine* titre : « Le nouveau projet de Google pour résoudre la mort^[3] », ce fameux problème. Pendant les semaines qui suivent, il est impossible de trouver quelque information que ce soit sur le projet qui ne soit pas issue du communiqué de presse. Plus tard, viendront les déclarations de modestie : il ne s'agit pas tout de suite d'être immortel. En attendant de jouer les alchimistes à plein régime, la première pierre philosophale permettra d'augmenter la durée de la vie d'une vingtaine d'années, jusqu'à 100 ans. Même le *Times* s'interroge : « Pourquoi une entreprise qui s'est bâtie en trouvant des informations et en affichant des publicités à côté est sur le point de dépenser une somme inconnue sur un projet qui va à l'encontre du fait le plus basique de la condition humaine, la certitude existentielle du vieillissement et de la mort ? » (sept. 2013). Aujourd'hui, on trouve un peu plus d'éléments sur le projet *CALICO*, issu du Google Lab, le département Recherche & Développement de Google, présenté sur Wikipédia comme un complexe semi-secret. Les vapeurs sulfureuses du secret, savamment publiées dans la presse, masquent sans peine les manifestations quotidiennes des habitant·es de la Silicon Valley contre la gentrification et les Google Bus emmenant les employé·es sur le lieu de travail dans des conditions optimum leur permettant de travailler... À la tête du projet *CALICO*, Art Levinson, ancien président d'Apple, ancienne tête de Genentech, un leader de la biotechnologie (les hormones de croissance pour les enfants en 1985). À ses côtés, Cynthia Kenyon qui travaille sur le rallongement de la vie des vers par le contrôle génétique et hormonal. Il est rassurant de lire que ces grandes biologistes ont leur petite lubie. Ses recherches ont amené Kenyon à changer son régime alimentaire : elle a cessé de manger des « carbohydrates à haut index glycémique » quand elle a découvert que mettre du sucre sur les vers réduisait leur durée de vie... CQFD.

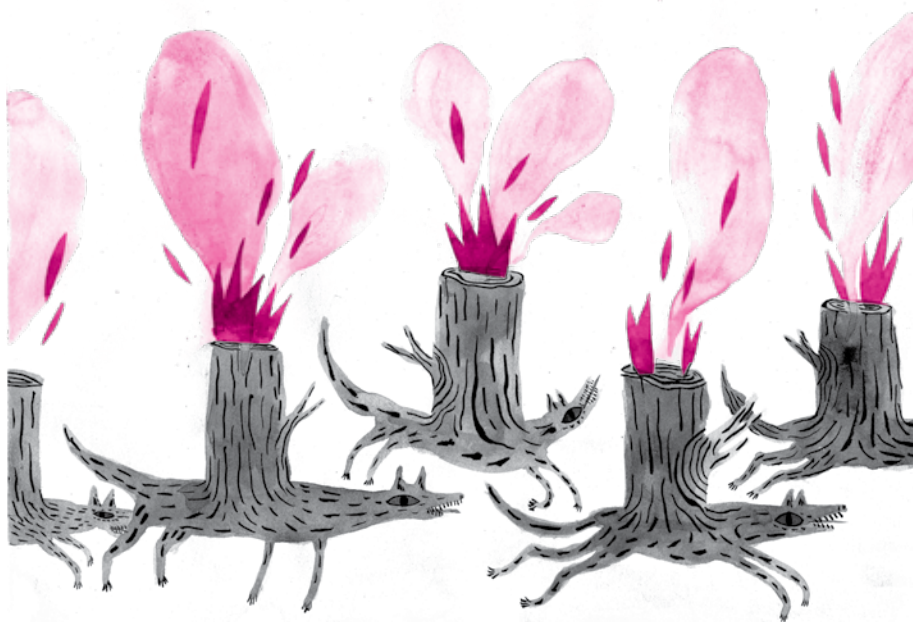
[3] <http://time.com/574/google-vs-death/>

cap et du vieillissement – arguments-phares du transhumanisme –, on trouve le domaine militaire et celui du travail.

Pour diffuser toutes ces idées, une armada de blogs, de sites, de conférences, de projets et le magazine *H+* (pour humain augmenté), qui se préoccupe des tendances technologiques, scientifiques et culturelles qui changent fondamentalement l'humain. Bon, tout ça pourrait être les délires d'une poignée d'allumé·es. En fait c'est le cas, sauf que les allumé·es en question ne sont autres que Google et consorts ; « les programmes transhumanistes sont des succès de librairie (cf. Ray Kurzweill, *Age of Spiritual Machine*, 1999) et l'un des principaux animateurs de la World Transhumanist Association [Association transhumaniste mondiale, aujourd'hui rebaptisée *Humanity+*], William Bainbridge, est aussi le Directeur de la Division of Information and Intelligent Systems de la National Science Foundation, co-auteur du rapport *Converging Technologies* et co-directeur du programme NBIC : à ce titre, il dispose d'un budget fédéral de 850 millions de dollars par an » (Rastier 2004).

LES ARGUMENTS DU TRANSHUMANISME

Le discours transhumaniste se donne volontiers en creux. Avec une communication principalement vidéo et sous forme de blogs, on voit sans cesse ressurgir les mêmes mots-clés laissant dans l'ombre de la scientificité le détail des projets décrits. Les technologies sont exponentielles, les capacités augmentent, on inspire de nouvelles générations de leaders pour s'occuper des grands défis de l'humanité. Et bien sûr, il s'agit toujours de *changer le monde*, mais surtout l'humanité. Au-delà de la rhétorique creuse, des délires et des usages ultra-technologiques, tous ces projets ont en partage des lectures du monde qui reposent sur la maîtrise totale, sur la puissance de contrôle ainsi que sur une compréhension bien particulière de ce qu'est l'humanité. Dans un double discours, le transhumanisme vise un « stade de l'évolution qui n'intéresse pas l'espèce, mais des individus d'élite » (Rastier 2004), tout en annonçant un programme total pour l'humanité. La peste ou le choléra. En effet, il est bien clair d'une part



que ces « avancées » technologiques ont un coût qui les rend impartageables à l'ensemble de l'humanité. Si c'est plutôt une bonne nouvelle que de savoir que nous ne serons pas obligées d'être augmentées, c'en est une mauvaise que l'on soit repositionnées dans une échelle où certains le seront quand d'autres non. D'autre part, la perspective d'un programme total pour l'humanité n'est guère plus réjouissante.

Pour regarder plus en détail le discours transhumaniste, le *biohacking* offre un bon point de vue qui indexe de nombreux traits caractéristiques de cette pensée. Pratique qui se dit volontiers subversive, le *biohacking* consiste à hacker le corps comme on hacke un ordinateur. Il s'agit de modifier technologiquement le corps afin de contrôler et *in fine* maîtriser des opportunités. De quelles opportunités s'agit-il, ce n'est jamais bien clair, mais ça doit sûrement valoir le coup, puisque Bill Gates a déclaré dans le magazine *Wired* que s'il était jeune aujourd'hui, il ne ferait plus d'informatique, mais du *biohacking* : rien de moins que « hacker le *software de la vie* (l'ADN) ».

La présentation de Halim Madi à la TEDx de Bordeaux, en 2012^[4], concentre ces différentes caractéristiques : le but de notre évolution, dit-il, c'est juste de se reproduire. Pour s'échapper de cet ordre naturel qui ne correspond plus à nos vies d'aujourd'hui, il faut augmenter la réalité, trouver de nouvelles routes, « remettre en question les conventions ». C'est simple : l'évolution veut quelque chose (*sic*), on veut autre chose. Il faut résoudre le problème. On retrouve là un certain nombre d'arguments transhumanistes : le *fonctionnement* au centre de tout, la rupture avec les origines, l'opposition biologie vs. technologie, une volonté de puissance, le tout emballé dans un avant-gardisme triomphant teinté de transgression.



BIOLOGIE CONTRE TECHNOLOGIE, OU COMMENT ÉVACUER LA SOCIÉTÉ

Dans cet univers transhumaniste, la question est en effet toujours de résoudre le problème. Pour cela, comme avec un ordinateur, on découpe le problème en paramètres sur lesquels on peut agir. Lorsque les transhumanistes affirment que l'humanité est modifiable, ils ancrent en fait une lecture de l'humanité comme un programme.

La question de la genèse est aussi omniprésente. Il y a une origine de l'humanité qu'il faut dépasser. Il faut faire rupture avec les origines. Posture rhétorique éculée que celle des grandes annonces de changement de modèles de société. Éculée, certes, mais qui permet de faire passer une drôle de lecture du monde : si la finalité de l'humanité est à négocier, c'est bien qu'elle existe. Comme le dit Madi : « l'évolution veut quelque chose ». L'humanité répondrait ainsi à l'ordre naturel duquel on doit s'enfuir. C'est avec le féminisme qu'il faut répondre ici que l'ordre naturel n'existe pas plus

que l'ordre divin. Cette consécration paradoxale des origines implique que comme une machine programmée pour faire quelque chose, les humains seraient programmés pour un certain but (la reproduction, etc.). Ne reste plus qu'à modifier le programme. Faire descendre dieu sur la terre, programmer la Providence.

Le transhumanisme joue ici sur un amalgame séduisant pour forger ses arguments, celui entre nature et nature humaine : si la nature ne nous convient pas (et comment nous conviendrait-elle ?), c'est que la nature humaine est à changer. C'est ainsi que les transhumanistes en viennent à une lecture purement biologique de l'humanité qui peut prendre les formes de la toute puissance, puisque comme dans un programme informatique, tout est modifiable. Il s'agit donc de modifier la nature humaine, en lui donnant un fondement scientifique. C'est bien des frontières de l'humanité (ou, dans les termes de Kurzweill, de la civilisation)

[4] En ligne sur youtube.

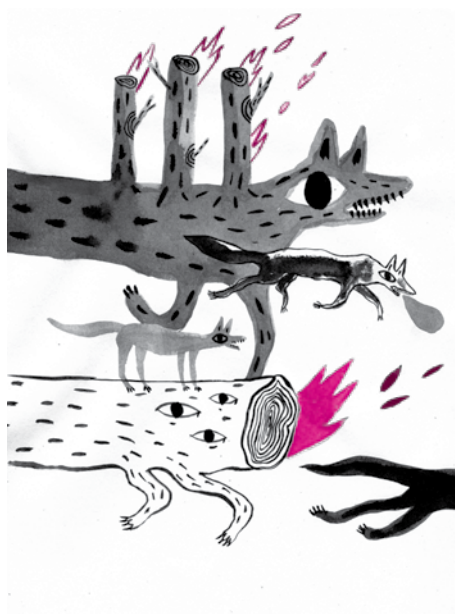
dont il est question. Or, à chaque fois que certains se sont essayés à définir les limites de la condition humaine, ça s'est plutôt mal passé : darwinisme social qui se décale de l'espèce à l'individu, la division entre sur-hommes et sous-hommes, mais aussi plus largement les frontières sans cesse réinventées entre civilisation et barbarie. S'il ne s'agit pas de purification ethnique pour les transhumanistes, il s'agit bien de purification de l'espèce. En d'autres termes, les transhumanistes prolongent le mythe de l'opposition entre une biologie « naturelle » et une technologie « artificielle ». Pour s'échapper de notre condition biologique, la technologie est le salut. Or, quelle est cette condition biologique dont on parle, sinon une construction idéologique qui permet de hiérarchiser les sociétés



[6] Je reste convaincue que les incursions « libertaires » des TED ne sont que les conséquences périphériques et accidentelles d'un appel à communication volontairement très large et quasiment an-idéologique, dans lequel peuvent se reconnaître des gens d'horizons variés qui trouvent là un espace de parole. Les fondements du projet général des TED ne me semblent en effet pas reposer sur la création d'un tel espace de parole. Plutôt, cette affirmation d'une « liberté de parole » permet de vanter une posture novatrice, libre-penseuse, voir frondeuse qui donne un vernis séduisant

et le monde ? Une telle lecture qui repose sur l'idée d'une finalité (de l'évolution, de l'humanité ou de « l'ordre naturel ») sacre la biologie comme le terrain ultime de l'humanité. On réduit la société à l'espèce. « Tout progrès social se résume alors à une amélioration de l'espèce » (Rastier 2004). Il s'agit en fait ici d'un programme de naturalisation des cultures, qui invite volontiers à l'eugénisme^[5] : « quand l'individu se définit par son patrimoine génétique, ce prétendu patrimoine devient un objet

[5] Francis Crick, découvreur de l'ADN et pris Nobel, écrit : « aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique (...) S'il ne les réussit pas, il perd son droit à la vie. » (Rastier 2004).



à l'ensemble. Ce qui n'invalide pas, bien sûr, les arguments émancipateurs de certaines présentations. Ceci serait à discuter plus en profondeur.

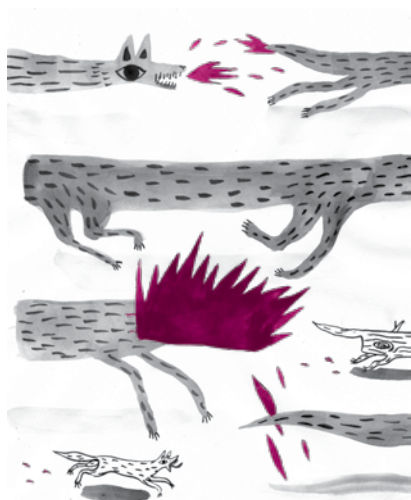
[7] Marinetti, auteur du Manifeste Futuriste (1909) est l'initiateur italien du mouvement futuriste qui prône l'amour de la vitesse, de la machine et de la violence pour se débarrasser du culte du passé. Faisant l'éloge de la guerre et de la performance, Marinetti sera parmi les fondateurs des Faisceaux italiens de combats en 1919, premier parti fasciste italien.

LES CONFÉRENCES T.E.D. : TECHNOLOGY, ENTERTAINMENT & DESIGN

Le slogan de ces conférences internationales est simple : « diffuser des idées qui valent la peine d'être diffusées ». D'ailleurs, on n'en apprend guère plus en fouillant sur le site. On y parle d'une « communauté mondiale accueillant tous les gens de toutes les disciplines et de toutes les cultures pour atteindre une compréhension du monde plus profonde ». Un focus sur les idées, car ils « croient passionnément au pouvoir des idées pour changer les attitudes, la vie, et enfin le monde. » Oui, c'est bien ce qui est en jeu : une croyance passionnée dans le pouvoir. En regardant certaines des innombrables vidéos des événements TED, le bilan est mitigé : si l'on y trouve des présentations à la tonalité plutôt émancipatrice (par exemple *The danger of a single story*, où l'auteure nigérienne Chimamanda Ngozi Achidie parle « du danger de la narration unique », celle des blanches ou celle des riches), on tombe également sur un grand nombre de présentations plus délirantes les unes que les autres, que ce soit pour diffuser des idées sur le *soft-power* au moyen de la métaphore du chef d'orchestre ou sur le *biohacking*, et bien évidemment, tous les grands noms du transhumanisme y ont participé^[6]. L'essentiel est bien de défendre une vision technologiste, tout en amusant le public et en designant le tout d'une manière managériale. À TED, on se préoccupe du futur, quitte à être futuristes. En France, les Marinetti^[7] en puissance y parlent de drones open source pour nettoyer la mer, de l'humanoïde de demain au service de tous ou encore du télétravail d'avenir. La notion de changement est omniprésente dans le discours TED. Le changement est bon et vertueux, il est bienfaiteur et il sauvera l'humanité. C'est évidemment un discours sans ennemi, ou plutôt un discours qui permet de renvoyer sans effort tout détracteur à un conservatisme poussiéreux et passéiste.

politique, littéralement biopolitique » (Rastier 2004, *ibid.*). Le transhumanisme apparaît alors comme un programme de régénération (générer à nouveau) de l'humanité^[8]. En évacuant la culture au profit de la biologie, modifiée ou non, comme définition de l'humanité, le transhumanisme évacue toute dimension politique possible. Il efface l'existence même de la société. La barbarie devient un au-delà de l'humanité à conquérir pour étendre la civilisation humaine. Mais en travaillant à dépasser les limites organiques de l'humain pour étendre l'empire humain vers les confins de la machine, on imagine de nouvelles périphéries à coloniser, de nouveaux espaces à conquérir, et donc – forcément – de nouveaux barbares s'opposant à la mission civilisatrice du transhumanisme qui ne déclare aucun autre but que celui d'améliorer cette humanité. Alors qu'il vide toute discussion politique de ses fondements, le transhumanisme se réserve un espace où confiner d'éventuels ennemis, forcément réactionnaires puisqu'enrayant la grande marche en avant.

[8] En ce sens, le transhumanisme ne constitue absolument pas un dépassement ou une critique de l'idéologie humaniste. Il en est plutôt un prolongement.



LA VOLONTÉ DE PUISSANCE COMME PROGRAMME POLITIQUE

Le transhumanisme est donc une proposition d'effacement brutal et total de tout ce qui fait société pour ériger la biologie comme seul espace de transformation. A quoi il faut ajouter que ces transformations ne sont pas négociables, puisqu'elles ne peuvent qu'être amélioration, augmentation, dans une lecture positiviste forcenée. Mais quel est ce besoin d'améliorer l'humanité, au-delà de l'angoisse de la mort ? L'humanité est-elle à ce point insuffisante ? Dans cette frénésie insatiable de maîtriser plus, d'avoir plus de capacités, de pouvoir toujours plus, on peut lire le programme politique du transhumanisme : une volonté de toute-puissance qui veut maîtriser le monde. Une vision totalisante de l'homme, où tout est sous contrôle. Une lecture entièrement cartographiée du monde où chaque information est retraçable. Un besoin malsain que tout et chaque chose soit à la place qu'on lui a assigné.

[9] L'ethos, en rhétorique, constitue la posture depuis laquelle on parle, l'image de sa personnalité qu'une personne donne d'elle-même à travers son discours et qui transparaîtra dans celui-ci. En d'autres termes, l'ethos correspond à une certaine posture éthique mobilisant certaines valeurs (révolté, légitime, vertueux, pragmatique, etc.) qui viendra donner un appui moral à un discours particulier.

[10] Patron de Facebook.

[11] Kyle Munkittrick est affilié à l'Institut d'éthique et des technologies émergentes (USA) qui offre à ses donateurs une copie du *Cyborg citoyen*. Munkittrick travaille sur l'augmentation de l'humain, la sexualité et le genre au nom de la bioéthique. Il n'hésite pas à se réclamer de la théorie critique.

QUAND LA TRANSGRESSION SAPE L'ÉMANCIPATION

Mais le transhumanisme n'ignore rien des tactiques managériales les plus crasses. Un revêtement sexy lui est sans cesse appliqué : celui de la transgression. En se parant du frisson de l'interdit transgressé, le transhumanisme joue les génies rebelles. On trouve régulièrement dans les productions transhumanistes un « *ethos*^[9] de *garagistes* », emprunté à l'univers *DIY*. C'est le portrait de l'apprenti sorcier qui démarre dans son garage l'amélioration de l'univers, avant de démarrer sa start-up, tel un Zuckerberg^[10] en puissance, en qui personne n'a cru mais qui révolutionnera bientôt le monde. Pour cela, il est nécessaire que ce soit une nouvelle *génération*. Bien que les ténors du transhumanisme n'en soient pas à leur prime jeunesse, l'apologie de la *prochaine génération* et ses nouvelles idées est permanente. Cet *ethos* du *garagiste* permet aussi la posture prophétique du marginal qui crie à la société une vérité qu'elle refuse encore de voir. On passe de la marge à l'avant-garde. Quoi de plus naturel pour un projet si visionnaire, tels de nouveaux futuristes se réappropriant la transgression ? Peu importe si l'outsider incompris est bien vite épaulé par les barons des « *Labs* » et autres « *Universités* » qui assoient la légitimité de ces travaux. Cette posture emprunte à l'univers punk ou radical. Un livre célèbre du *biohacking* titre *Biopunk*, et les *cyberpunks* reviennent régulièrement dans les textes. Pour la bonne raison que le punk incarne la marge de la société, la bidouille et surtout la *transgression*. On saupoudre un frisson sulfureux sur les biohackers de l'ombre qui travaillent sur le tournant de l'humanité qu'elle n'a pas encore vu venir. Ailleurs, c'est le féminisme et les transgenres qui sont invoqués à la rescousse : en 2009, Kyle Munkittrick^[11] publie dans *H+* un article qui présente le transhumanisme et le cyberféminisme d'Haraway

comme des philosophies complémentaires. Là, c'est la transsexualité qui est ramenée au transhumanisme. Celle-ci, peut-on lire, est d'ailleurs mieux acceptée que le transhumanisme et constitue donc une bonne voie pour amener à un futur post-humain. Si on avait su que la transsexualité permettait de faire du lobbying...

En d'autres termes, le transhumanisme se positionne volontiers du côté de la transgression. Si cette idée de transgression est évidemment plaisante, elle est loin d'être suffisante et ne garantit aucune tendance émancipatrice. Les lignes précédentes, je l'espère, ont montré à quel point le projet transhumaniste de prétendue transgression de l'humanité n'a rien d'émancipateur. Et c'est peut-être là la leçon que l'on peut tirer du transhumanisme : la nécessité de ne pas se laisser embarquer par les sirènes de toute transgression. De rester attentive aux volontés de puissance qui peuvent se nicher jusque dans les discours subversifs. Car remettre en question les rapports de pouvoir ne nous préserve pas de ces volontés de puissance. Le terme-même de transgression cyborg devrait nous mettre la puce à l'oreille : la cybernétique trouve son étymologie dans le gouvernement (cyber-/gouver-).

POUR EN FINIR

Le transhumanisme constitue donc un projet politique pour l'humanité entière. Contre cet ambitieux programme d'asservissement du monde, il est nécessaire de replacer la culture, au sens de ce qui fait société, au centre de nos préoccupations, de travailler sur la manière dont nous faisons société, sur les normes en présence, sur les relations sociales, plutôt que d'accepter le biologique comme terrain de bataille. Car c'est en société seulement que l'on peut créer des marges de manœuvres et négocier ce que l'on veut faire de nos vies. C'est en société que l'on peut s'insoumettre à la fois à la biologie et son ordre naturel, et aux experts de la technologie qui nous enferment dans des oppositions héritées de l'ordre divin. Autrement dit, laisser l'humanité comme un point aveugle et ne pas la définir pour éviter une nouvelle définition programmatique de l'humain, qu'il soit augmenté, hybridé ou subverti. ■

BREUGHEL



La Singularity University est une institution créée en 2009 sur le campus californien de la NASA. Issue d'une collaboration entre Google et la NASA et financée entre autres par Genentech dont on a rencontré le nom plus haut, l'université accueille des « *grands penseurs et des étudiants* » qui – eux aussi – veulent changer le monde ! Décidément, il y a quelque chose de pourri au royaume anté-humain... On y parle de nanotechnologies, d'intelligence artificielle, d'immortalité, d'éradication de la pauvreté, etc. Lors de l'école d'été, chaque étudiant est appelé à concevoir un projet ambitieux dont la caractéristique est de changer significativement la vie d'au moins un milliard de personnes en dix ans. Autant dire que les mémoires de fin d'année ont intérêt à tenir un peu la route, avec un milliard de personnes embarquées dans la galère. Formulé plus simplement par un des fondateurs de cette université, « *dans quelques années, les ordinateurs seront si puissants qu'ils deviendront aussi intelligents que l'ensemble de l'humanité. Il est donc urgent de former une nouvelle génération de dirigeants qui pourront bien gérer la croissance exponentielle de la technologie.* » La Singularity University, oxymore fondée d'après la théorie de la Singularité, est un lieu où s'élabore la pensée transhumaniste. La théorie de la Singularité a été diffusée par Ray Kurzweil, le patron de l'université du même nom, ancien directeur de Google et actuel consultant pour l'Armée américaine sur les initiatives technologiques, le grand nom du transhumanisme. Sa théorie repose sur un concept selon lequel, à partir d'un point hypothétique de son évolution technologique, la civilisation humaine connaîtra une croissance technologique d'un ordre supérieur. Enfin, le mot est lâché, on parle bien de *civilisation*...

CYBORG DÉCODAGE

UNE APPROCHE CRITIQUE DU MANIFESTE CYBORG DE DONNA HARAWAY

En 1985, la féministe états-unienne Donna Haraway publie un manifeste qui critique les politiques marxistes et féministes de l'époque. Elle tente de définir des stratégies utopiques qui prennent en compte le contexte du moment, c'est-à-dire l'entrée du capitalisme dans l'ère de la haute technologie. Elle intitule ce texte le « Manifeste cyborg ». Entretien avec c, i, y et d, membres d'un collectif féministe de performances théâtrales et artistiques qui s'est intéressé à ce texte il y a quelques années.

QU'EST-CE QU'UNE CYBORG ?

C : Une fiction. Quelque chose qui n'est plus contraint d'être homme OU femme, qui n'est plus individuel OU collectif, naturel OU artificiel.

I : Oui, mais en même temps la cyborg existe déjà, elle recycle d'une certaine manière la réalité du moment, pour créer de nouveaux possibles. Selon Haraway, « la cyborg est une sorte de moi personnel et collectif post-moderne, désassemblé et

réassemblé. C'est le moi que les féministes doivent coder »^[1].

Y : Je dirais que l'idée du codage signifie avant tout donner un sens, une direction émancipatrice, puisque la cyborg n'est pas une entité bonne en soi. Cette figure apparaît parce que les humains utilisent des technologies et, à leur contact, se transforment en quelque chose d'autre, de nouveau.

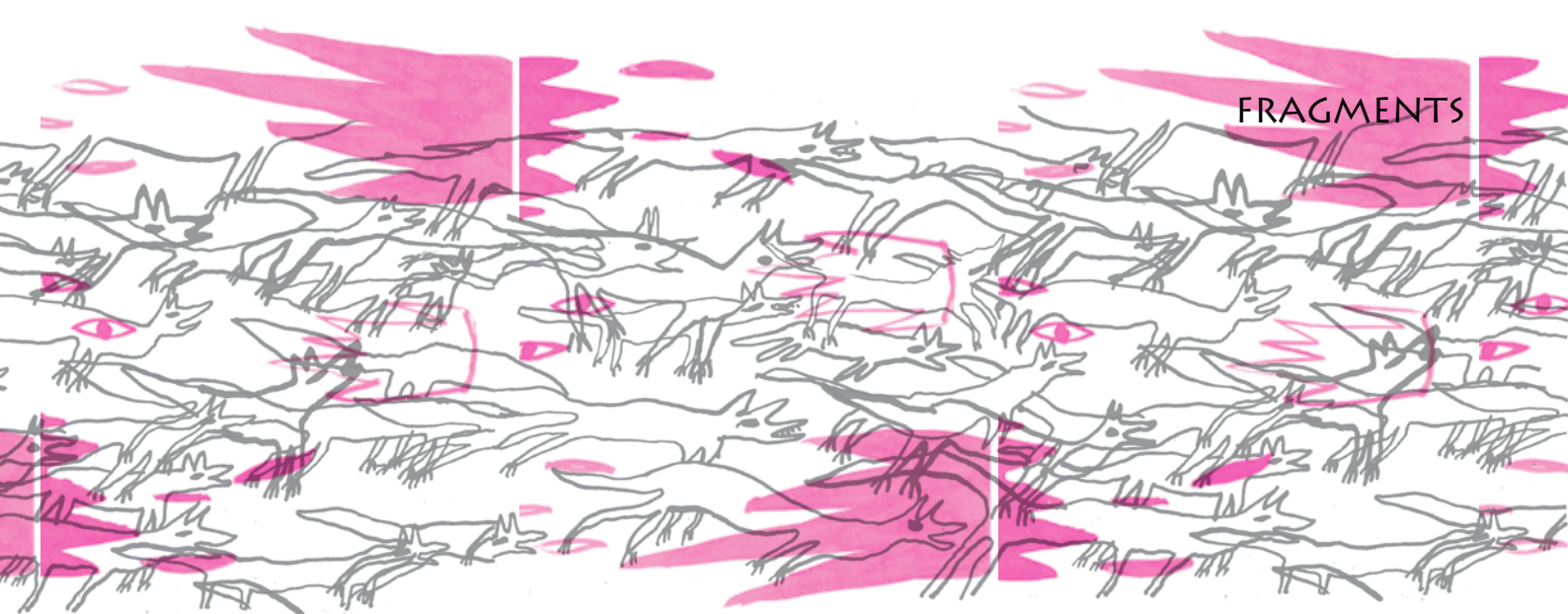
D : Haraway souhaite que la cyborg se détache de toute origine et ne soit donc pas dans la fidélité par rapport au père, au créateur ou encore au génie militaire qui ont développé ces technologies. Elle voit dans cet effacement de l'origine « naturelle » la possibilité de l'auto-détermination, en particulier pour les femmes qui, jusqu'alors, ont été constamment ramenées à différentes conditions corporelles « originelles ». Haraway y voit le moyen de définir ses attachements par affinité et non par filiation, dépassant ainsi ce qui existe déjà. « I

lost my origin and I don't want to find it again » (J'ai perdu mon origine et je ne veux pas la retrouver), comme l'a dit Björk.

COMMENT AVEZ-VOUS ABORDÉ LE MANIFESTE ?

C : Lorsque l'on a commencé à s'intéresser au « Manifeste cyborg » j'étais en train de devenir féministe. J'étais complètement prise par ce processus de politisation : des lectures, des discussions, des actions communes, la solidarité au quotidien, de nouveaux espaces, de nouveaux récits, des analyses de la vie et du monde, de nouvelles relations... ça m'a passionnément enthousiasmée ! Je ne savais rien sur Haraway à l'époque. Le « Manifeste cyborg », qui a été largement discuté dans les années qui ont suivi sa parution, est un écrit difficile d'accès et fait allusion à de nombreuses théories. Je pense aujourd'hui que c'est peut-être justement ce mélange d'élan politique et d'incompréhension partielle qui nous a permis d'aborder le Manifeste avec beaucoup de légèreté et peut-être aussi, comme dirait Haraway, de manière irrévérencieuse : sélectionner les aspects qui nous intéressaient particulièrement, nous approprier le texte et le prendre comme point de départ pour notre propre création. La réponse qu'a donnée Haraway lors d'un entretien résume bien cette démarche : « Les pratiques scientifiques sont enseignées de manière progressive et systématique.

[1] Les traductions des citations tirées du « Manifeste cyborg » sont des traductions libres s'inspirant de la traduction en français d'Anne Djoshkourian, de celle de Marie-Hélène Dumas, Charlotte Gould et Nathalie Magnan ainsi que de la traduction allemande. Il est intéressant de noter que le traducteur vers allemand, Fred Wolf, choisit le féminin (die Cyborg), tandis que les textes français font systématiquement référence à un cyborg masculin (NDLT).



Il s'agit là d'une approche extrêmement mauvaise et fort trompeuse. On se trouve en permanence au cœur des choses. [...] Il convient de s'arroger le droit d'associer des choses dont d'autres affirment qu'elles ne doivent pas être mélangées ».

QUELLES SONT POUR VOUS LES IDÉES PRINCIPALES DU MANIFESTE ?

I : Pour commencer, Haraway remet en question la pensée universaliste, c'est-à-dire une pensée qui prétend résumer la différence en des principes généraux, valables en toutes circonstances. Elle écrit : « la production d'une théorie universelle, totalisante est une erreur majeure qui passe en grande partie à côté de la réalité, probablement toujours, certainement aujourd'hui ». Mais en même temps, elle n'abandonne pas la possibilité de trouver des points communs et pose la question suivante : **comment pouvons-nous mener ensemble une lutte féministe malgré nos différences irréductibles ?** Ensuite, elle remet en question la pensée binaire qui oppose des éléments supposés contraires. Selon elle, il est fondamental de dépasser les oppositions construites, telles que culture/nature ou femme/homme, si l'on veut produire un changement politique. Enfin, elle se demande comment nous pouvons nous approprier les technologies tout

en ayant conscience qu'elles sont porteuses d'une histoire d'oppression. Selon elle, on ne peut échapper à cette question : « Il ne s'agit pas de considérer la science et la technologie uniquement comme des moyens de satisfaire les besoins humains ou comme une matrice de dominations complexes. L'image cyborgienne peut nous montrer comment sortir du labyrinthe des dualismes qui nous ont servi jusqu'à présent à nous expliquer nos corps et nos instruments ».

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS APPROPRIÉ LE « MANIFESTE CYBORG » AU PLAN POLITIQUE ET ARTISTIQUE ET QU'EN AVEZ-VOUS FAIT ?

C : Je pense qu'au fil de notre travail, nous nous sommes concentrées avant tout sur deux aspects du Manifeste. D'un côté, la critique d'Haraway à l'égard des politiques féministes occidentales qui, en tentant de construire une unité féministe, produisent de l'exclusion et de la récupération et ne laissent aucune place aux ruptures, aux contradictions et aux ouvertures. Haraway appelle à prendre les affinités et non les identités comme points de départ pour la création de réseaux politiques. Ce plaidoyer a influencé notre installation-performance interactive « c.i.y. » (cyborg it yourself), notamment dans la mesure où nous n'avons pas livré un produit

artistique fini, ni des réflexions et explications abouties. Au contraire, nous voulions ouvrir un espace dans lequel le public s'intéresse à différents supports. Les supports, ce que l'on pouvait expérimenter et tester, étaient inspirés d'un autre aspect important du Manifeste, à savoir de l'effacement des frontières. Elle constate que certaines frontières sont en train de s'effacer et aperçoit dans cet effacement une portée utopique... Elle divise les frontières en trois domaines : la limite entre l'animal et l'humain, la limite entre l'animal-humain (organisme) et la machine et la limite entre le physique et le non physique. Lors de la phase de répétitions, nous avons cherché à concrétiser cette idée de disparition des frontières et à trouver des équivalents dans nos réalités quotidiennes. Comment peut-on se l'imaginer ? Comment penser





et ressentir nos corps si l'on prend cette idée au sérieux ? On a réalisé, par exemple, des parties du corps en crochet que les personnes présentes pouvaient enfiler ou qu'elles pouvaient confectionner elles-mêmes sur place. On avait aussi un déformateur de voix analogique, le principe étant que plusieurs personnes pouvaient s'allonger les unes sur les autres et à chaque fois qu'une nouvelle personne venait s'ajouter, la personne allongée sur le sol lisait un passage du manifeste à haute voix qui était alors enregistré. La voix est de plus en plus déformée au fur et à mesure que le nombre de personnes empilées augmente. Il y avait également une installation vidéo dans laquelle des parties du corps mutaient et se transformaient en d'autres parties du corps, une table qui permettait de tester des lentilles de contact, etc. Nous avons donc essayé de créer un espace permettant d'expérimenter et de réfléchir individuellement et collectivement à ce qu'être une cyborg ou se définir comme telle peut signifier.

QUELLE EST L'INFLUENCE DU « MANIFESTE CYBORG » SUR VOTRE PENSÉE ET VOTRE ACTION AUJOURD'HUI ?

C : Ce qui me plaît encore aujourd'hui chez Haraway, c'est la radicalité avec laquelle elle défend la quête d'un sujet féministe (collectif) et d'une collectivité féministe sans pour autant laisser de côté les différences et les

rapports de domination entre féministes.

Y : Je pense que si l'on ne s'intéresse pas uniquement à la disparition du genre et à la manière dont on peut « élargir » nos corps, l'idée de collectivité est un moyen efficace de changer la situation actuelle, ici et maintenant. Elle a raison quand elle dit qu'il faut lutter contre l'individualisation. Il faut réfléchir davantage à la manière dont nous pouvons **nous défaire de ce qu'attend de nous cette société, afin de devenir plus collectives**. Arrêter de se poser des questions telles que : Quelle est ma vocation ? Et comment en faire une source de revenus ? Ce sont des questionnements interminables qui rendent tout le monde dingue, non ? Alors comment se débarrasser de ces questions et partager des choses avec d'autres, si possible dans la durée ?

C : Haraway revient à plusieurs reprises sur la capacité d'action et d'autonomie dans une perspective féministe au sein des sociétés technologisées. Pour moi, il s'agit là d'une question décisive. Le domaine de la technologisation / de la virtualisation / de la cybernétisation est immense. Par exemple, les technologies de la communication, Internet, les réseaux sociaux virtuels, le stockage et le contrôle des données, etc. Ou encore les technologies de guerre, les drones, le traçage et le contrôle des frontières. Et puis les techno-

logies du domaine médical : la recherche génétique, les technologies de la reproduction, le diagnostic prénatal, les examens et les vaccins dits préventifs, tout ce qui tourne autour de la notion de « risque » – quand, par exemple, dans le cadre de ce qu'on appelle la « prévention du cancer » un lien est créé entre une prétendue autonomie et un contrôle. La vie d'êtres humains concrets est ici assimilée à des facteurs de risque calculés statistiquement. Tu reçois en permanence une montagne d'informations et de données et tu es censé.e prendre une décision individuelle, mais attention !... en toute responsabilité.

D'APRÈS VOUS, DANS QUELLE MESURE LE CONTEXTE A ÉVOLUÉ DEPUIS LES ANNÉES 80 ?

I : Le développement technologique avance à pas de géant et va clairement de pair avec la multiplication des technologies de domination ; les possibilités de surveillance semblent illimitées, le *worldwide web*, qui nous permet de créer des réseaux et des liens à l'échelle mondiale, est bien loin d'être un espace sûr. Les observations d'Haraway sur l'ambivalence des mouvements féministes est toujours d'actualité : « la "mise en réseau" n'est pas seulement une stratégie adoptée par les multinationales mais également une pratique féministe – les cyborgs dissidentes tissent leur toile ». Si j'applique cette idée aux réseaux sur Internet, je constate que je me sens dépassée et que je ne sais pas grand-chose sur les hashtags, les tweets et Facebook. Je suis également très sceptique à l'idée qu'on pourrait vraiment se réapproprier ces technologies. Alors que j'échoue constamment quand il s'agit d'assurer la sécurité de mon ordinateur, je me demande s'il est envisageable de maîtriser des machines complexes aujourd'hui. Même si Haraway relève que la technologie, loin d'être « innocente », est toujours reliée à

l'histoire de la militarisation, du patriarcat et de l'oppression, elle ajoute que les féministes peuvent se l'approprier et lui donner ainsi un sens nouveau... Je trouve ça trop abstrait. À moins de décider de devenir une *nerd* (mordue de l'informatique) complète, ce n'est pas facile d'y avoir accès, de comprendre. C'est un effort énorme, que l'on doit souvent fournir seule.

Y : Je pense qu'Haraway idéalise la technologisation comme le seul et unique remède à la misère du genre. Si l'on considère la situation actuelle dans une grande partie de la planète, il peut être utile d'avoir recours à des technologies pour augmenter sa capacité d'action. Mais je ne suis pas prête à considérer l'utilisation des technologies comme un moyen qui permet de dépasser la situation actuelle.

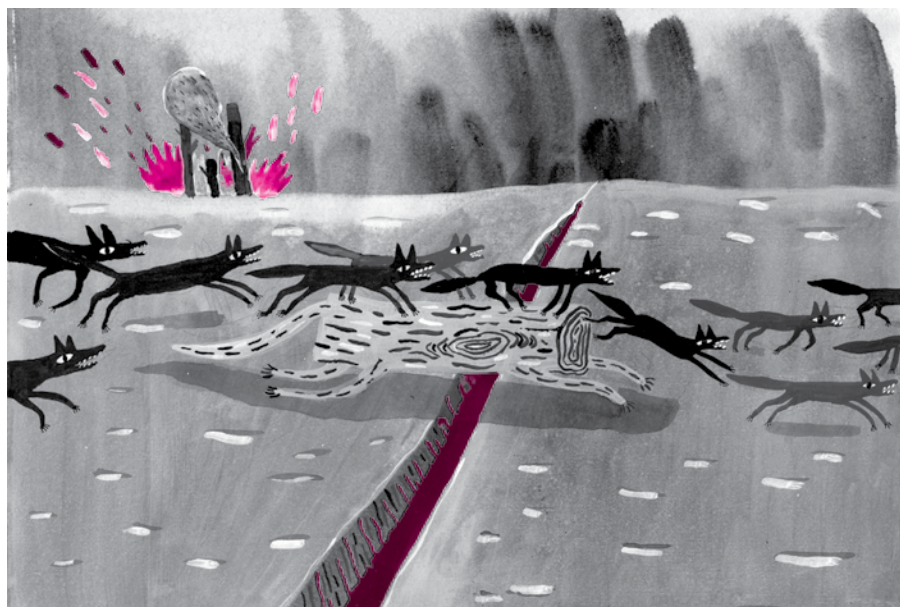
D : La technophilie d'Haraway a d'ailleurs été critiquée par nombre de féministes qui ont souligné que ses idées pouvaient être instrumentalisées à tout-va. Elle a répondu qu'elle n'avait jamais défendu une appropriation naïve et non critique des technologies, mais justement une approche responsable qui tient compte des nouvelles relations que nous produi-

sons et entretenons, avec les machines et, à travers elles, avec le monde. Cette notion d'une « *approche responsable* » fait référence à quelque chose d'utopique, quelque chose qui reste encore à inventer – et peut sembler un peu maladroite et insuffisante.

PENSEZ-VOUS QU'IL EXISTE MALGRÉ TOUT DES PISTES MENANT, POUR REPRENDRE LES TERMES D'HARAWAY, AUX « FRONTIÈRES TRANSGRESSÉES », AUX « PUISSANTES FUSIONS » ET AUX « POSSIBILITÉS DANGEREUSES » ?

I : Selon Haraway, des groupes et des mouvements politiques ont défendu, à partir des années 1990 et en général sans lui faire référence, qu'il est important, d'une part, de se rassembler et de créer des lieux de rencontres particulièrement intenses et, d'autre part, d'interrompre les grandes voies de communication, de les perturber et de se soustraire à l'injonction de communiquer. Elle écrit : « *L'information est précisément l'élément quantifiable (l'unité de base) qui permet un transfert universel et donc un pouvoir instrumental illimité (appelé également la "communication efficace")*. Rien n'est plus dangereux pour un tel pouvoir que l'interruption de la communication ».

C : Je pense que la tentative de penser de manière globale constitue également un aspect important du travail d'Haraway. Et précisément le fait qu'elle ne s'appuie pas, à l'inverse d'autres féministes blanches, sur un sujet homogène, sur une identité « femme » homogène comme élément rassembleur. Elle tente d'imaginer une subjectivité féministe plus ouverte, plus contradictoire, empreinte de pouvoir et qui ne se considère pas comme innocente : la cyborg. A-t-on besoin aujourd'hui d'une telle figure ? Que permet-elle ? Et en tentant de créer une notion censée englober tout le monde, n'ignore-t-elle pas certaines voix ou ne les contraint-elle pas au silence ? Dans le même temps, le Manifeste d'Haraway est une invitation à penser autrement, à appréhender le monde différemment. D'où la cyborg comme réalité vécue et comme fiction, un « et » qui est à comprendre ici comme l'expression d'une simultanéité indissoluble. Chez elle, la fiction est un outil politique puissant. Et la question que je me pose régulièrement et dont je dirais qu'elle constitue mon questionnement féministe majeur, ma problématique féministe fondamentale, c'est celle d'une vie désirable pour tout le monde dans et avec des contradictions incompressibles. Et quand je dis « vie », je pense toujours aussi à la mort, parce que c'est une tendance de la technologisation dominante, de séparer la vie de la mort, voire même de dépasser la mort (pour le moins pour une minorité fortunée étant donné que certaines technologies produisent nombre de morts). Cette ambivalence de la technologisation est donc toujours présente, on ne peut pas s'y soustraire. Nous devons réussir à combiner l'utilisation des technologies avec la question de l'émancipation, d'une émancipation non pas seulement individuelle mais collective, sociale. ■



LETTRE À CE PROFESSEUR

QUI, À DÉFAUT DE ME FAIRE
RIRE, ME MET EN COLÈRE ...

« Les femmes, je suis bien d'accord qu'il faudrait qu'elles restent à la maison », « les immigrés, c'est sale... », « ces péquenauds », « ces femmes, ces femelles, ... ».

Dans la salle, certain·es auditrices/eurs ont entendu « semelle ».

De quoi susciter une petite vague supplémentaire de rires...

Ces « blagues », véhiculées sur le ton de l'ironie, ce sont celles d'un professeur universitaire reconnu en sciences politiques et intervenu dans le cadre d'un séminaire auquel j'ai assisté. Mais elles auraient tout aussi bien pu être tirées de conversations ordinaires, familiales, amicales... Si je choisis d'interpeller ici ce professeur, c'est à toutes les « comiques » improvisées et à tous les publics, consentants ou contraints mais toujours participants, dont je fais partie, que je m'adresse.



Cher professeur, quand vous riez des immigrés, quand vous riez des femmes, c'est sur les histoires de milliers de personnes que vous crachez.

C'est sur cet ami. C'est sur cette voisine. C'est sur ma grand-mère. Qui, éteinte après des années de foyer, s'(auto)-exclue de toutes les conversations qui ne porteraient pas sur ses préoccupations quotidiennes (les courses) ou sur ses souvenirs embrumés et magnifiés au fil des ans et des récits (*quand, petite, elle découvrait les livres ou encore le plaisir qu'elle avait à travailler dans une pâtisserie, ou à croiser le regard d'un inconnu*). C'est sur cette femme qui a été dépossédée de sa vie au fur et à mesure des années. Qui a essayé de s'émanciper un moment : quitter la maison. Mais qui, face aux contraintes économiques et physiques de son mari, a renoncé. S'est accrochée à l'éducation de ses enfants, ensuite partis. Qui s'est alors retrouvée seule avec sa solitude et ses regrets, entre deux calmants, sans aucune ressource pour partir. Qui s'est enfermée pendant plusieurs décennies dans le quotidien de « la maison », rythmé par les trompe-

ries de son mari et les impératifs de « *devoir conjugal* » qui la dégoûta tant. Elle me dira un jour, en parlant de mon grand-père : « *Il pense que parce qu'on est marié, le viol ça n'existe pas. Mais c'est faux !* ». Dans le silence, j'assiste à ce sursaut de dignité de ma grand-mère, à l'aveu de souffrance de cette femme, à la confiance de cette solitaire. Rage.

Toutes les femmes au foyer ne vivent pas ces expériences de la même manière. Mais ces récits de vie existent. Ces douleurs existent et sont transmises d'une génération à une autre. Alors, cher professeur, prenez l'injonction au pied de la lettre, retournez-la contre vous, et allez tranquillement vous enfermer « *à la maison* ». Mais ne nous crachez pas à la gueule. Vous pouvez vous faire plaisir, seul. Vous pouvez vous faire rire devant votre miroir, seul. Mais les blagues que vous nous imposez ne restent pas flottantes dans l'air.

diseurs de blagues, et de laisser à la trappe, encore une fois, celles et ceux, présent·es ou absent·es, directement touchés et concernés par ce type d'humour. Ici, on ne parle pas d'un vieux qui perd la boule. On parle d'un universitaire, très reconnu. Qui voit les auditrices et auditeurs se précipiter pour avoir un siège à ses séminaires et pour pouvoir l'écouter. Qui manie les références théoriques avec, paraît-il, intelligence et humour, de façon sûre, de manière douteuse. Un homme qui, on est tenté·e de le croire, a toute l'assise pour se permettre de déconstruire et de dénoncer le racisme et la misogynie...

Si je vous accorde le bénéfice du doute, disons que le recours à l'humour serait là pour dénoncer les idées formulées ? Hum... J'aimerais alors comprendre en quoi.

Parce qu'il viserait à rendre les préjugés visibles ? À les rendre moins graves ? Ces préjugés sont des violences. Ces préjugés sont déjà bien trop présents. Vos blagues ont un goût avarié qui me donne la nausée.

En fait, je suis plutôt d'avis que ces blagues sont là pour VOUS valoriser, VOUS distinguer et non pas pour « défendre » les personnes qui y sont attaquées.

Vous voulez montrer combien vous êtes au-dessus de tout ça ? De ces idées ? Non, vous n'êtes pas au-dessus de tout ça. Vous êtes seulement au-dessus des blessures qu'elles infligent. Mais sinon vous êtes en plein dedans, vous renforcez et participez pleinement à la violence du sexisme, à la violence du racisme.

Les préjugés, que vous maniez sans habileté, ne font que saturer nos esprits. Dans l'espace imaginaire, vous nous maintenez à la maison. Il est plus difficile de s'émanciper et de croire en nous quand notre imaginaire est saturé de ce type de représentations, ici ou ailleurs. Dans l'espace concret du séminaire, vous nous maintenez à la place d'objets parlés qui se taisent et auxquels on demande de sourire gentiment. À défaut de sourires, ce sont des larmes amères et de colère que j'ai versées aux toilettes, en pensant à ma grand-mère et à d'autres, visées, offensées et insultées une fois de plus, dans un environnement de rires bienveillants et débectants.

Rassurez-vous, je ne vous demande pas de nous aider à nous émanciper. Mais de vous taire. Et à défaut de nous faire rire, d'arrêter de nous faire pleurer. ■

HEIDI

Elles heurtent certain·es de plein fouet et ont pour cœur de cible le plus intime de nous-mêmes. Et dans un rapport d'inégalité qui nous contraint à les subir, en silence. Alors, à votre tour, fermez votre gueule et laissez-nous parler. Franchement, ça sauvera des vies.

Dans l'après de ce séminaire, entre deux regards sceptiques de copains auxquels je confiais ma colère, l'un d'eux m'a dit : « Il ne faut pas se formaliser, moi je mets ça sur le compte de l'âge ». Hum... Ça serait si simple et si soulageant si ce type de blagues était réservé à un groupe de personnes particulier. Mais alors celui-ci ou celle-ci est trop vieux/vieille ? Et celui-là ou celle-là est trop jeune ? On n'arrête pas de trouver des justifications, d'excuser les diseuses et



Des poissons

AUTOUR DE PATATES SAUTÉES



Auto-définitions tic : Il y a des personnes qui se définissent asexuelles parce qu'elles n'ont jamais de sexualité, il y a des personnes qui se définissent asexuelles mais qui pratiquent quand même la masturbation...

auto-sexuel. Si je dis à quelqu'un « je suis asexuel », ça veut dire, « y'a pas moyen ! ». Et si je dis que « je suis auto-sexuel », ça veut dire « j'ai quand même un peu des désirs », donc que peut-être y'a moy...



tac : Effectivement, les deux postures existent, mais ça vaut le coup de se rappeler que, lorsqu'on dit sexualité, ça sous-entend systématiquement sexualité partagée...

boum : Oui, c'est clair : déjà, quand on se dit asexuel-le, il y a une pression à la sexualité. Alors en se disant auto-sexuel-le, il y aurait encore plus cette pression-là, l'idée que tout n'est pas perdu !...

boum : Moi, j'ai de l'auto-sexualité, mais surtout, j'ai des désirs sexuels. Alors je dirais que c'est vraiment un choix de refuser de créer des rapports qui partent sur ça... C'est assez politique comme choix : ça part du constat que quasiment tous les rapports se basent sur le sexe et la séduction, ce qui ne laisse que peu de place à autre chose. Après, il y a aussi le côté plus pratico-pratique : vivre des relations sexuelles les plus chouettes possibles demande énormément d'énergie et pour moi, ça n'en vaut vraiment pas la peine, par rapport à toutes les autres formes de rapports qu'on peut créer.

tac : Dans les discussions avec des personnes sexuelles, elles finissent toujours par me demander si je me masturbe, comme une manière de me raccrocher à leur normalité... Au final, j'ai très souvent expliqué mes choix sans que ça me protège, sans que ça empêche les gens de projeter des trucs sexuels sur moi, voire de tenter d'avoir de la sexualité avec moi...

boum : Hé ouais... moi quand je dis « je suis asexuelle », les gens se mettent sur la défensive et me répondent comme si tout ce que je disais de moi, de mon vécu et de mes choix était une critique d'eux, de leur vécu et de leurs choix. À chaque fois, ça a fait des discussions très compliquées.

Et je déteste entendre :

" - Nan mais ce n'est qu'une amie !

Que ça : y'a rien d'autre, rien d'important..."

tac : Ben ouais... moi je me masturbe mais je ne veux pas partager de sexualité avec d'autres gens. Mais je n'ai pas envie de me dire

sans bicyclette : vive l'asexualité !

*Ce qui fait
système*



tic : Un truc important, c'est que je veux pouvoir dire « moi, une configuration relationnelle et affective hétéro-patriarcale, ça me nuit ». Et pas seulement ça, je veux affirmer que ça me nuit tout court, même quand je ne la reproduit pas dans mon propre cercle affectif. Dans ce monde-là, je ne peux me satisfaire de simplement essayer de trouver ma place et m'aménager des relations tranquilles, je ne veux pas et ne peux pas me satisfaire de ça. Concrètement, ce ne sont pas des personnes qui me nuisent, je veux critiquer la structure parce que nos relations prennent toujours place dans des structures de société, de groupe. Ce n'est donc pas uniquement des questions d'individualités ou d'orientations, le problème est beaucoup plus large.

boum : Oui, c'est important d'avoir une vision d'ensemble. On pourrait vivre dans un monde où il n'y aurait pas plus d'enjeux que ça autour de la sexualité, où ça ne serait pas différent de se gratter le dessous des pieds ou de faire du sexe génital. Mais le fait qu'on vive dans un système où une hiérarchisation existe nous oblige à analyser cette question de la sexualité dans son ensemble... Ce qui est nuisible, ce n'est pas uniquement la sexualité en soi, ou le fait de partager du sexe, c'est aussi tous les paquets qui vont autour et avec.

tic & boum : Ah ouais, les paquets ! Ça c'est du concept ! ...

tic : Alors le paquet, c'est ce truc que la sexualité ne fonctionne pas toute seule. Elle existe dans des paquets. C'est-à-dire tout ce à quoi la sexualité est liée, plus ou moins systématiquement : des modes de

relations, des modes de rencontres, des comportements, des gestes, des manières de penser aussi.

Par exemple : un garçon et une fille passent une soirée à discuter ensemble, dans un bar, elles se prennent dans les bras... ça veut dire : c'est sûr, ça se finit avec une bite dans le vagin dans les heures qui suivent, obligé ! S'il y a ça, il doit y avoir avec ce truc-là, ce bidule et ce machin. C'est le paquet, il n'y a pas de discernement possible de tout ce qui peut se partager.

boum : ... Sauf si c'est avec un·e asexuel·le : dans ce cas, c'est le paquet surprise !

tac : Les personnes qui partagent de la sexualité peuvent aussi se faire enfermer dans le paquet de manière abusive. Ça existe dans les têtes en fait, ça ne sort pas de nulle-part. C'est aussi un des gros facteurs de viol, vous voyez, de viol quotidien.

boum : En fait, j'appellerais ça de la pression sociale, une pression qui s'exprime vraiment largement : depuis qu'on est petit·e, à la télévision, par les pubs, souvent dans notre famille, dans notre entourage, ... tout est sexuel, on vit dans une société prosexuelle.

tac : Pro-couple, pro-famille, pro-production de mômes !

tic : Et pro-amour ! Dès l'adolescence, il faut avoir de la sexualité, c'est le moment ! Et puis ça doit se passer d'une certaine manière : si tu en as un petit peu trop, tu es une salope, si tu n'en as pas, c'est tabou. La pression s'exerce de nombreuses manières, toujours avec ce truc du paquet. Et puis il y a beaucoup de discussions sur la sexualité.

*Les paquets, c'est
du concept !*

Si tu n'as pas de sexualité ou que tu ne la partages avec personne, tu subis ces discussions, tu attends que ça passe ! Et tu es du même coup exclue des groupes ou des discussions où les gens partagent de l'intimité, puisqu'elles ne peuvent pas la dissocier de la sexualité partagée.

tac : Et tu te mets la pression parce pour partager des moments d'affection, il faut partager du sexe. Ça passe par énormément d'auto-contrainte, de honte ou de culpabilité. La pression se joue aussi dans ce côté normalisant : une vie épanouie c'est une vie avec une sexualité épanouie. C'est tellement anormal de ne pas partager de sexe que tu peux rester dans un truc de « faut y arriver, chuis pas normale ! ».

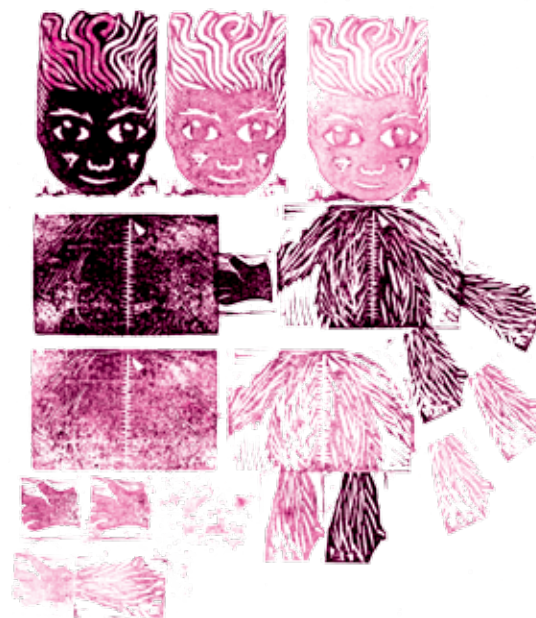
boum : Moi c'est pareil, un jour, je me suis demandée pourquoi je partagerais de la sexualité et c'est ça qui est ressorti : l'envie de partager de l'intimité... et pour ça, je devais passer par de la sexualité ! Une auto-contrainte...

tic : Autre exemple, c'est assez normal de puer le sexe. Dans la société on t'apprend à être dans des rapports de tous les jours, d'amitiés, dans la rue... dans lesquels tu montres que tu partages de la sexualité...

boum : Ça devient important de montrer que tu es une personne attirante, séduisante... de laisser penser que tu as de la sexualité, ou bien que c'est possible d'en avoir avec toi. Et quand tu n'as pas ça ou que tu refuses ces conneries, ça te met un peu de côté.

tac : Cette sexualité réussie, épanouissante, tu la retrouves complètement dans les schémas bien-pensants de la réussite sociale : un bon travail et une bonne famille nucléaire...

tic : Toutes ces réflexions me semblent vraiment centrales pour critiquer ce monde : la sexualité en soi, le concept, l'importance, l'intériorisation de la sexualité, cela fait partie pour moi du système hétéro-patriarcal... ça se complète, ça va ensemble. Vous voyez, ce qui construit un système hétéro-patriarcal, c'est plein de choses qui s'agglomèrent pour faire système, système auquel les individus prennent part. Et la notion de sexualité et l'importance d'en avoir le nourrissent, ou en sont une des pierres.



boum : Depuis quelques temps, j'arrive à me situer par rapport aux expériences de cul que j'ai eues. Ça m'a vraiment aidée à dire, après avoir essayé divers trucs, « en fait non, je veux pas faire de sexe dans ma vie, je n'ai pas besoin de ça. » Je me suis même dit : « je n'ai pas fait de sexe avec des gens, y'a des gens qu'ont fait du sexe avec moi, peut-être ; mais moi je n'en ai pas fait ! »

tic : À plusieurs reprises, j'ai essayé d'en parler et, à chaque fois, au bout d'un moment, je me perdais, je ressentais un malaise, je tombais dans l'auto-justification, en mode c'est mon problème en fait.

boum : En réalité, nous, parce que nous sommes du côté de l'anormal et non pas de l'évidence, nous nous confrontons à cette évidence de la sexualité en permanence. Et les gens qui partagent de la sexualité ne vont pas s'expliquer plus que ça sur ce qu'elles font. C'est normal : elles sont du côté de l'évidence... Donc c'est à toi de parler, parce c'est toi qui es à côté de la plaque. On devrait pouvoir dire « Et toi, tu n'as pas l'impression d'avoir un problème ou d'avoir une petite maladie, avec ta recherche de sexualité un peu tout le temps ? »

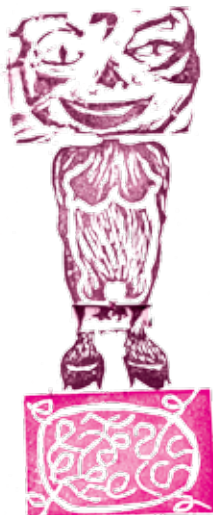
tac : Oui, c'est ça, questionner en vrai le truc ! Tout comme des copines gouines demanderaient « et toi, quand as-tu réalisé que tu étais hétéro et comment as-tu fait pour l'annoncer à tes proches ? »

tic : À des moments aussi j'ai du désir sexuel. Alors j'ai envie de le repenser autrement, de me dire « ah, mais qu'es-tu en train de ressentir-là ? Et pourquoi as-tu envie

*Les invisibles
contre l'évidence !*

« Il ne se
passe
RIEN
entre nous ... »





de ça, là, maintenant ? ». Très souvent, c'est lié à d'autres choses. Ce sont des besoins d'affection, ou des ressentis de solitude... Et la manière la plus simple de les combler, ou de les projeter, c'est de se dire « Ça, c'est du désir sexuel ». Mais en fait c'est juste la solution classique apportée à la solitude. J'ai l'impression que c'est une réaction automatique et simpliste, socialement construite : s'il me manque quelque chose avec des individus, ce sera forcément un manque sexuel, puisque je suis *célibataire*. Quand je re-réfléchis et analyse de quoi j'aurais le plus besoin pour me sentir mieux à ce moment-là, je me rends compte que ça peut être de plein choses différentes... Et absolument pas de sexualité ! Enfin... c'est plus du fantasme qu'une vraie envie concrète. Du coup, j'ai l'impression que ce sont des pseudo-désirs, des désirs simplifiés, un automatisme...

boum : Pour moi c'est pareil, ça peut arriver quand je suis au milieu de gens qui partagent de la sexualité. Et je trouve toujours une réponse : soit un sentiment de solitude, soit une perte de confiance en moi à un moment, soit une impression que mes relations d'amitié me passent entre les doigts et que je peux perdre mes ami·es, que ce ne sont pas des relations assez officielles et qu'elles risquent de s'amenuiser et de disparaître comme ça, un peu facilement...

tac : C'est ça : le sexe est un moyen d'accéder à une relation privilégiée avec quelqu'un·e et, du coup, à une intimité. Comme par exemple ces nuits passées à baiser et à discuter...

Intimités dé-partagées

tic : Et puis la sexualité apporte de la confiance : le sexe c'est censé être le moyen de l'acceptation totale de l'autre personne, qui vient combler plein de trucs affectifs et tout. C'est pour ça qu'il y a tellement d'enjeux dans ces relations-là. Au final, je trouve que ça rend hyper serein de ne pas partager de sexe. Après, même si je ne ressens pas du tout de frustration (vu que je n'ai plutôt pas de désir de ça), j'ai quand même besoin de partager des trucs avec des gens. Et ce n'est pas simple, dans ce monde, de trouver ça, de partager et d'avoir confiance, par exemple, pour développer des amitiés fortes sans flipper que les personnes se barrent... le jour où une personne plus baisable leur passe sous le nez !

" - On n'a RIEN fait !
(On a juste parlé toute la nuit) "

boum : Et aussi, partager de l'intimité, ça risque de générer du désir ou une ambiguïté de l'autre personne qui projette des trucs sexuels sur toi... Cette tension prend beaucoup de place dans ma vie depuis un moment. Quand je partage de l'intimité avec une personne, je vais me confier sur ça aussi, et ma position est assez claire... même si souvent je m'emmêle les pinceaux quand même ! Je ne demande pas aux gens de partager ma position mais pour avoir une intimité, il faut que ces choses-là soient assez claires entre nous et dans nos rapports.



tac : Après, je trouve aussi important d'évoquer ce qui se joue de différent, selon le genre et la sexualité des personnes avec qui je peux avoir des relations. Depuis un moment, beaucoup de monde me pose cette question : « *alors t'es pédé, hétéro, t'es quoi ?* ». Et de plus en plus, j'ai tendance à fuir la question. À laisser le mystère parce que je suis mal à l'aise avec ça et que je n'ai pas envie d'y répondre sérieusement. Parce que ça ferait forcément arriver d'autres questions. En même temps, j'ai l'impression que maintenir ce flou est une manière d'entretenir une imposture. Alors une de mes réponses peut être : « *en tout cas à la base je suis hétéro, et je sais pas si je le reste sans avoir de sexualité* »... Quoi qu'il en soit, ce dont je me rends compte clairement, c'est que, comme par hasard, les relations dans lesquelles je me sens le plus à l'aise, ce sont des relations avec des mecs hétéros. Bon, c'est aussi celles qui sont les plus risquées, sur ce truc de *comment tu peux te faire larguer d'un coup par un vieux pote*...

boum : Tu te sens plus à l'aise dans ces relations-là parce qu'il n'y a pas de risque de drague ?

tac : Ouais, voilà ! c'est ça !

tic : Moi, je me sens avant tout à l'aise avec les asexuel·les ! (rires)

boum : Après, il n'y a pas juste des asexuel·les d'un côté et des prosexuel·les de l'autre. En fait il y a une quantité de personnes avec qui c'est plus ou moins simple, qui projettent plus ou moins de désir, qui puent plus ou moins le sexe on va dire.

tic : Pour moi c'est clair : les gens sur qui je compte le plus dans la vie, ce sont très majoritairement des personnes qui ne partagent pas de sexe. Après, en fonction des contextes dans lesquels je me trouve, je rencontre différents problèmes. Par exemple, dans un monde hétéro, il n'y a pas de risque particulier que des gens projettent sur moi un désir sexuel et, du coup il y a un genre de confort, de tranquillité. Mais c'est un monde où je me sens complètement extraterrestre. Et ça s'inverse dans un monde de gouines, je me sens plus tranquille sur des rapports de genre, mais j'ai plus de chance de me retrouver dans des trucs de drague ou de projection de désir sur ma gueule. Complètement à côté de la plaque ! Tout un tas de mécanismes de protection que je mets en

place en milieu hétérosexuel ont un effet à peu près inverse dans un monde de gouines.

boum : Comme dans les soirées boum il y a quand même un truc de ouf ! Pour plein de gens, la boum c'est le moment où illes vont pouvoir jouer la séduction et rencontrer des nouvelles personnes et potentiellement fabriquer un certain type de relation. C'est *sex, drugs & rock'n'roll*, quoi ! C'est un problème parce que moi, si je suis gouine, alors je suis gouine non-pratiquante !

tac : Pour moi qui aime bien danser par exemple, c'est plus facile dans des bars à l'extérieur, que dans des boums dans des squats, où je serais censé me sentir plus à l'aise... Parce que dans les bars c'est plutôt les gars qui vont draguer les meufs. Du coup si tu ne t'approches pas de meufs, elles vont pas venir te voir.

tic : En parlant de boum... on oublie la bataille de polochon !

boum : Comme exutoire physique. Parce que souvent, on parle du sexe comme un exutoire physique, qui fait du bien, qui dépense... et pourquoi pas la bataille de polochon ?!

tac : Pour revenir sur ce dont on parlait tout à l'heure, sur le fait de se faire lâcher... quand j'ai décidé d'agir en fonction de mes choix, j'ai été très vite déçu par des personnes, en particulier des mecs hétéros, avec lesquels j'avais des complicités naissantes, déjà assez fortes et sur lesquelles je misais beaucoup. J'avais essayé de créer des cadres un peu intimes, de confiance, d'affectif en général. Mais dès qu'il y avait une amoureuse, c'était plus simple pour eux de créer des rapports d'affinité dans le couple, plutôt que dans ce qui avait été construit avant, entre nous. Et à ces moments-là, je n'ai pas su quoi faire... aller les choper et les secouer, leur dire : « *non mais c'est abusé quoi !* ». J'ai eu l'impression de me faire arnaquer.

boum : C'est une des difficultés, mais il y a aussi de la force là-dedans. Par exemple, ne pas être mouillé dans dix mille embrouilles. Parce que c'est quoi la vie des personnes sexuelles ? Est-ce d'avoir des embrouilles amoureuses, ou est-ce d'avoir une vie amoureuse et sexuelle ? Là où je sens de la sérénité, c'est dans le fait de construire des relations

" - C'est JUSTE un ami... Ça ne veut rien dire. "

Ce qu'on partage



Ce texte est issu d'une discussion entre potes qui n'avait pas pour but initial d'être diffusée. Elle avait cependant été enregistrée par ses participant·es. Avec leur accord, timult l'a ensuite retranscrite pour en adapter quelques extraits.

Pour écouter en ligne
l'émission de radio du collectif
On est pas des cadeaux
« Asexualité, autosexualité,
antisexualité... »
www.radiorageuses.net



Fierté asexuelle

affectives où tu n'as pas un cumul d'enjeux... ce qui n'empêche pas que la façon dont certaines personnes créent des rapports de sexe a des conséquences sur un collectif. Je veux dire, même si tu choisis de ne pas te foutre dedans, ça t'arrive sur la gueule...

tic : Et du coup, quels sont les cadres dans lesquels on a envie d'être ou pas ? Je n'aimerais pas enlever tout le paquet. Il y a certaines choses que je veux conserver et qui sont habituellement rattachées à la sexualité. Je recherche quelque chose de sécurisant, où on puisse vivre de l'intime, quelque chose qui se construise, qui soit fort et solide. Par exemple, je n'ai pas envie de changer de collectif tous les ans, et ça me plairait de pouvoir construire sur le long terme avec les gens et de me dire que les liens perdurent... mais comment ? Je soulève cette question parce que, dans la majorité des cas, les liens qu'on estime durables sont familiaux ou sur des bases sexuelles. En tout cas, les gens mettent beaucoup d'énergie dans ces relations-là, pour les sauvegarder et les faire durer.

boom : Il y a aussi très peu de reconnaissance en termes politiques. C'est comme si tout venait d'un vécu personnel : « tu as été traumatisée dans ta sexualité et c'est pour ça que tu ne veux plus coucher avec personne ». Comme si je n'étais pas un sujet politique qui réfléchit et qui fait des choix dans sa vie, des choix concernant différents domaines ! Oui, ça touche à ma sexualité, mais ça va aussi avec une critique du patriarcat, du sexisme, des structures sociales, etc.

tac : Et puis, je vois peu de gens asexuels qui le portent comme une fierté, comme quelque chose de vraiment très assumé, qui

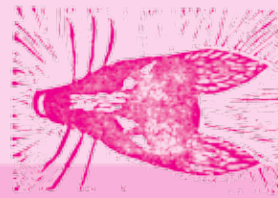
ferait que déjà on nous voit moins comme des victimes à provoquer. Il y a un truc de respect quand on pose quelque chose avec fierté, ça en impose ! « Ne viens pas me faire chier, je sais ce que je pense, je sais pourquoi ! ». Mais ne pas être dans ce rapport un peu fier, ça crée une fragilité, comme si on n'assumait pas vraiment ou qu'on avait un peu honte. Ça renvoie à soi, à son vécu, et ça entraîne les gens à nous titiller.

tic : L'asexualité, ça n'existe pas, parce qu'il n'y a pas de parole publique là-dessus. Il n'y a pas eu de coming-out des asexuel·les, ce n'est pas reconnu, comme tout un tas de trucs de sexualité qui ont une place parce que des gens ont bataillé pour les faire exister. Pour l'asexualité, il y a très peu de textes, de récits, de groupes qui s'organisent, de gens qui en causent. Dans nos chemins individuels, c'est vraiment marquant : ces chemins-là, on les fait seul·es. Moi j'ai un long chemin derrière moi, avant de rencontrer des gens avec lesquels on s'est dit « Ah tiens, toi aussi ! mais alors c'est pas moi qui ait un problème en fait ! Ptêtre bien que c'est ce monde-là qui a un problème ! ». Je pense que ça existe mais qu'il n'y a pas d'identité dans laquelle tu puisses te reconnaître et exister facilement. En fait, si tu affirmes « moi, je ne partage pas de sexe », il y a de grandes chances qu'on te regarde juste avec des grands yeux : « De quoi ? Mais t'as un problème ? » ou qu'on te considère avec condescendance : « Mais ça va s'arranger dans ta vie ! Ne t'inquiète pas, ça va venir ! »... et finalement de demander : « Ça ne te manque pas ? »

– NON, ÇA NE ME MANQUE PAS : C'EST L'OVERDOSE ! » ■

TIC, TAC, BOUM





Les asexuel·les

Do Ré
Quand on est asexuel·le, on a plein d'amies

Do Sol
Qui vous donnent d'la chaleur et d'la fantasiaie

Do Ré
Dont on a besoin pour pas s'faire chier comme
des rats morts

Do Sol
Si vous croyez qu'ça vaut rien, moi j'crois qu'vous
avez tort

Do Sol
Etre asexuel·le c'est pas une maladie

Do Sol
C'est comme l'alcoolisme, c'est un mode de vie

Do Ré
Quand on l'a adopté votre corps s'en rappelle

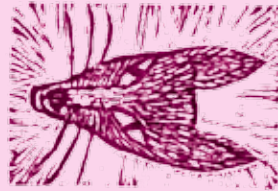
Do Ré
On peut plus s'en défaire, c'est comme éternel

Do Ré
Mais j'aime pas l'amour, j'aime que des gens

Do Sol
Pas de second tour, je choisis juste comment
x2



"- On n'est
pas allé·s
jusqu'au
bout!"



Dans une vie de rêve je revois les clichés pourris
Mais dans ma mégane scenic y'aurait tous mes
amis
La chambre conjugale du pavillon
Serait un sleeping et le chien un mouton

Même que j'suis pas en couple, j'ai une vie intense
Et y'a plus d'une personne qui sait c'que j'pense
J'ai quand même des problèmes de fidélité
Et d'jalousie ça m'donne de quoi ragoter

Mais j'aime pas l'amour, j'aime que des gens
Pas de second tour, je choisis juste comment
x2

Dans les asexuel·les y'a deux catégories
Ceux qui l'ont choisi ou comme moi qui l'ont subi
Mais que ma vie soit pas un film de boules
Ou une comédie romantique je trouve ça plutôt
cool

J'me sens ni seule ni moche, des relations plein
les poches
Et maintenant je connais plein de façons d'être
proche
J'ai bien quelques retours de bâton
À cause d'la pression sociale j'me sens jamais
normale

Mais j'aime pas l'amour, j'aime que des gens
Pas de second tour, je choisis juste comment
x2



Parfois à tout ça j'aimerais bien ajouter
Un peu d'amour ou de sexe mais j'sais plus
demander
Soit vaut mieux être amies soit on l'est déjà trop
Soit t'es avec une amie en tous cas ça tombe à
l'eau

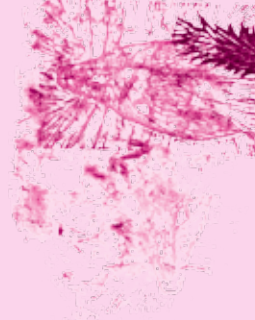
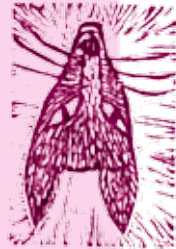
Alors j'essaye d'attendre qu'on vienne me cueillir
Mais à trop attendre je commence à pourrir
J'suis bien amoureuse d'un autre coincé asexuel
Alors ça pourrait prendre des plombs avant qu'on
se roule une pelle

Mais j'aime pas l'amour, j'aime que des gens
Pas de second tour, je choisis juste comment
x2

Tout ça pour vous dire qu'y'a plein d'manières
d'aimer
C'est pas parce qu'on est amoureux qu'on doit tout
oublier
Comme pour les ASSEDIC vaut mieux tout déclarer
Et vot'petit cœur n'en sera que mieux remboursé

Mais j'aime pas l'amour, j'aime que des gens
Pas de second tour, je choisis juste comment
x2

FLO MEKOUYENSKI



"-Non, Non!
On n'a pas
de "relation"
ensemble..."

une série féministe et sexiste ?

Le débat fait rage : *Game of Thrones* est-elle une série féministe ? Pour : les protagonistes féminins sont nombreux, variés, forts. Contre : une intuition de spectatrice, un malaise devant la violence faite aux femmes dans la série. Reprenons donc les arguments que peuvent avancer les spectateurices dans les discussions qui fleurissent aussi bien sur le web que dans les dîners entre amies. Dans ce Moyen-Âge fantasmé où les plus faibles périssent, le pouvoir appartient aux hommes mais les personnages féminins sont d'une grande profondeur. Catelyn Stark, épouse du seigneur à qui le roi vient demander de l'aide au tout début de la saison I, accompagne par la suite son fils dans la guerre. Cersei Lannister, épouse du roi qu'elle a appris à mépriser, est son alter ego. Pas seulement un pion dans le jeu des hommes de son clan, elle est aussi avide de pouvoir qu'ils le sont. Malgré un monde de fiction où le pouvoir se transmet par les hommes, s'obtient et se garde violemment, les femmes sont des sujets politiques, en mesure d'exercer leur liberté et même capables de tirer sur la laisse. Elles sont assez indépendantes, et on a pu considérer que c'étaient elles et non les hommes, plus prévisibles, qui étaient les moteurs de la narration. Seroit-ce parce que les parcours de subalternes (femmes, handicapés et marginaux comme le nain Thirion Lannister et le bâtard Jon Snow) sont intrinsèquement plus riches sur le plan narratif ?

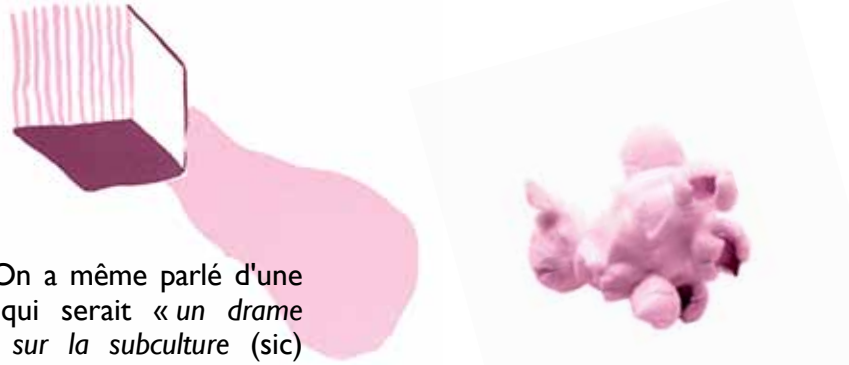
Tout cela semble assez pour que la série puisse être qualifiée de féministe par des commentateurices

cultivées. On a même parlé d'une narration qui serait « *un drame sophistiqué sur la subculture (sic) patriarcale*^[1] », à l'instar des *Sopranos* ou de *Mad Men*. L'auteur des romans dont est tirée la série, A Song of Ice and Fire, George R. R. Martin, se dit lui-même féministe. Pourtant certaines spectatrices restent sceptiques, en premier lieu à cause de la complaisance des scènes de nudité et de sexualité.

Beaucoup a été dit sur la représentation de la sexualité dans *Game of Thrones*. On a bien sûr noté la fréquence des scènes de cul et leur violence, ainsi que leur exploitation graphique, des rudes coups de reins par derrière – il semble que le *Kâmasûtra* des Sept Couronnes se réduise à une seule page – au thème du viol, conjugal ou de guerre. On a aussi bien noté que la nudité était l'apanage des femmes, et la facilité qu'elles avaient à se dévêtir – d'autant plus quand elles sont jeunes et de condition sociale basse, puisque leur corps est leur arme pour chercher un meilleur statut^[2]. Certes on pourra se rincer l'œil sur le *khal* Drogo, cette brute des déserts qui déborde de muscles. Ce personnage a la particularité à la fois d'être le seul homme dénudé et d'appartenir à un groupe racisé^[3]. Les autres beaux gosses de la série ne se baladent pas à poil – serait-ce qu'il fait moins chaud ou que la nudité est

réservée aux personnages racisés ? On a une exhibition des corps très asymétrique, ce qui n'est justifié ni par la narration, ni par les usages du monde qu'elle dépeint, mais constitue un choix esthétique... et politique : celui de satisfaire le plaisir visuel d'un public dont l'imaginaire est supposé hétéro, masculin et blanc.

Et je n'entends pas les créateurs de la série me chuchoter à l'oreille « *Ces mecs sont vraiment des salauds* » comme Matthew Weiner le fait en continu dans *Mad Men*, une série située dans une boîte de pub new-yorkaise et qui commence au tout début des années 60, quand les hommes étaient des hommes et les femmes leurs secrétaires. La violence y est feutrée, symbolique, mais pas moins perceptible. La disponibilité sexuelle des secrétaires prise pour acquise, jusqu'au viol, les mufleries d'un corps médical qui surveille la sexualité des femmes ou rapporte à leurs maris la teneur des consultations de leurs épouses, le rabaissement constant des personnages féminins fait du visionnage de certains épisodes une épreuve. Mais elle se traverse avec l'aide d'un point de vue sans ambiguïté.



e beurre

l'argent du beurre

J'imagine regarder *Game of Thrones* en mauvaise compagnie et subir des « Arf arf, tu as vu, femelle, il ne faut pas faire chier le mâle ! Rhôôô, mais je rigole ! » Parce qu'à l'opposé de *Mad Men*, cette série me semble porter une redoutable absence de point de vue sur le monde violent et sexiste de la narration. Quand on pense que la série de Weiner a pu être reçue en France comme un défilé de jolies robes^[4], on imagine le désastre concernant l'exploitation visuelle des violences sexuelles dans *Game of Thrones*^[5]...

Une réception qui dépasse le premier degré du plaisir pris à regarder un corps féminin ou sa souffrance, voilà qui reste de l'ordre de l'option. Le spectateur masculin pourra dans le même temps jouir de ce spectacle et faire état de son empathie pour le personnage de Daenerys Targaryen, adolescente donnée en mariage pour aider les rêves de reconquête du pouvoir de son frère aîné. Tout va bien, car on la voit aussi très bien se faire

[1] Emily Nussbaum, « *The Aristocrats. The Graphic Arts of "Game of Thrones"* », *newyorker.com*, 12 mai 2012. La formule est élégante, mais on n'en saura pas plus sur les rapports entre système patriarcal et désarroi des héros, Tony Soprano ou Don Draper (*Mad Men*) qui donnent l'impression de flotter dans ce monde qui leur accorde tout...

[2] C'est aussi le cas de Daenerys Targaryen, le personnage qui justifierait le mieux le féminisme de la série en raison de son itinéraire : elle passe en une demi-saison, grâce à sa volonté et à des conseils ancillaires, du statut d'épouse violente à celui d'amante qui enseigne à son mari un désir basé sur la réciprocité et gagne ainsi en influence auprès de lui. Dans des théories féministes auxquelles je n'adhère pas, on parlerait d'empowerment sexuel puis politique.

[3] Il est certes incarné, comme tous ceux de son clan, par des actrices blanches, mais la dureté de l'existence dans des régions désertiques, le nomadisme, l'harmonie avec le cheval, la brutalité de la vie sociale, la langue aux accents sémites et gutturaux, les peaux bronzées... tout s'oppose à la civilisation des personnages du Nord incarnés par des actrices anglaises, et dessine une hiérarchie entre les deux groupes humains.

[4] « *On s'aime en secrétaire fifties* », notait un magazine féminin qui consacrait ses pages mode à la série lors de la diffusion de la première saison. Mona Chollet consacre un développement de son ouvrage *Beauté fatale* à ce refus de comprendre un propos transparent sur le sexisme de la société américaine au tournant des années 60... *Beauté fatale. Les Nouveaux Visages d'une aliénation féminine*, La Découverte/Zones, 2012.

[5] Il est temps de remarquer que, alors que *Mad Men* est produit et écrit par une équipe paritaire, de l'écriture à la production et à la réalisation, *Game of Thrones* se satisfait d'une scénariste isolée dans une équipe masculine. Les conditions de production elles-mêmes sont sexistes, redisant l'incapacité des femmes à tenir certains postes (réalisation, production, écriture).



prendre violemment par son mari le khal Drogo. La série joue donc gagnant sur tous les tableaux, multipliant les degrés de visionnage possibles, les uns justifiant et rendant acceptables ceux qui le sont difficilement. À la fois popu et cultivée, satisfaisant autant les spectateurs qui se complaisent dans un point de vue masculin hétéro que les féministes et les proféministes, elle ne pourra déplaire à aucun public. Moi aussi, j'aime bien et demanderai à une copine féministe de me prêter les saisons suivantes... On est ainsi passé de productions audio-visuelles assez clivantes (western pour les garçons et comédie romantique pour les filles) à des productions consensuelles. La série en tant que genre, depuis bientôt quinze ans et l'apparition de *Six Feet Under* ou des *Sopranos*, produit du consensus et même en France, bien qu'avec du retard, elle a acquis le statut d'objet culturel reconnu, au point de susciter des commentaires élogieux jusque dans les rangs des philosophes. Où le courant dominant se fait omniprésent.

Reprenons un autre élément classique de la critique des représentations sexistes : les personnages de femmes et leur variété^[6]. Il y a dans la série des jeunes femmes et des vieilles, des blondes et des brunes (et des rousses !), une obèse, une personne atteinte de nanisme, et pas mal de moches. Euh, non, ça c'est la variété des personnages masculins ! Il n'y a pas de moche, pas de grosse, pas de femme atteinte de nanisme évidemment. Catelyn Stark fait figure de doyenne (d'après l'âge de son aîné, et c'est confirmé dans le roman, elle

a 35 ans et elle est incarnée par une actrice qui en a 48 au début du tournage, ce qui est assez réaliste) alors qu'elle suscite encore le désir du proxénète lord Baelish, qui a pourtant à sa disposition des dizaines de jeunes prostituées. Pas de vieille femme ? Sachant que les femmes ne font pas la guerre et ont un peu plus de chances de mourir dans leur lit, voilà qui est franchement incongru^[7]. Là encore, ce sont des représentations du féminin assez convenues qui sont imposées aux spectatrices de *Game of Thrones*.

Mais ce qui m'a saisie au visionnage de la première saison, c'est la quasi-absence d'interactions entre femmes. Où l'on en revient au test de Bechdel^[8], qui est décidément incontournable : ce qui fait une œuvre féministe, ce ne sont pas des personnages forts et attachants, des princesses Leia qui surnagent dans un océan d'hommes, c'est la représentation des hommes et des femmes à égalité. Ils et elles peuvent être pris dans des situations hiérarchiques qui mettent celles-ci au service de ceux-là, comme dans *Mad Men*, mais il est légitime d'attendre que si les personnages masculins sont variés, les personnages féminins le soient aussi, que s'ils ont une variété de relations les uns aux autres, elles aient une variété de relations les unes aux autres. Parce que c'est ce qui se passe dans la vie, et c'est ce qui ne passe toujours pas au cinéma et dans les romans, où les personnages féminins, même extrêmement bien dessinés à titre individuel, n'ont pas cette richesse que j'appellerais sociale. Alison Bechdel et son inspiratrice Liz Wallace proposent donc, dans une planche d'anthologie tirée de la série dessinée

Dykes To Watch Out For, qu'une œuvre est acceptable pour une spectatrice féministe :

- si elle met en scène plus d'un protagoniste (ou personnage principal, ou personnage « à point de vue ») féminin ;
- si à un moment ces protagonistes se parlent (ouuuuh !) ;
- et qu'elles parlent d'autre chose que d'un homme (dont elles seraient l'accessoire : amante, mère, secrétaire, etc.).

Et, aussi peu exigeants soient-ils (en apparence), peu de films réunissent les trois critères.

Or, dans la saison I de *Game of Thrones*, où l'on parle beaucoup (et où l'on se glisse beaucoup de regards plus parlants que de longs discours), une majorité de paroles ne se pose pas dans le champ du discours public ou de l'activité guerrière, ce qui justifierait cette exclusion – dont ne souffrent toutefois pas Cersei Lannister ni Catelyn Stark. Les femmes sont présentes, on parle beaucoup avec elles mais elles se parlent rarement les unes aux autres. Alors que le scénario ne fait pas l'économie des conversations entre hommes, il fait celle des conversations entre femmes. Une à deux fois par épisode, des femmes se parlent : ce sont le plus souvent Catelyn Stark et sa fille, une fille Stark et sa gouvernante, la *khaleesi* Daenerys Targaryen et sa servante, soit des relations très hiérarchiques et assez pauvres. Des conversations entre égales, rivales, concurrentes, complices, sœurs ? On les compte sur les doigts d'une main (les sœurs Stark, les sœurs Tully, Cersei Lannister et Catelyn Stark-Tully).



es romans plus féministes que la série ?

On prête souvent aux romans un regard plus féministe. Le malaise est moindre à la lecture que devant la série : les romans sont moins complaisamment sexués, contiennent la sexualité dans des ellipses ou des narrations indirectes, et les descriptions physiques y sont neutres. Ils sont moins engagés dans ces représentations sexuelles complaisantes, au point que la série leur fait l'entorse la plus remarquable en mettant en scène le viol nuptial de Daenerys, qui dans le livre est un acte consenti. Mais on pourra noter dans l'autre sens que le vieux couple Stark est sexualisé comme il ne l'est pas à l'écran, Catelyn commentant suite à « *l'assaut fougueux* » de son mari le plaisir qu'elle a pris à ce qu'on peut aussi appeler de la brutalité. Et d'autre part, les romans me semblent passer encore moins bien que la série un test de Bechdel qui, je le rappelle, permet de dépasser l'existence d'icônes féminines pour examiner la richesse des personnages sur des critères souvent négligés mais vitaux : leurs interactions en-dehors du seul référentiel masculin. À mi-chemin de l'épais roman *A Game of Thrones*, je ne



compte encore qu'une scène entre femmes, articulée autour du conflit entre Arya Stark, sa sœur et leur gouvernante. Deux enfants et une domestique. L'auteur George R. R. Martin se dit féministe, et décrit le féminisme comme une égalité de traitement entre hommes et femmes. Définition bien pauvre, mais plus inquiétant encore, le fait qu'on lui accorde si facilement que son œuvre l'est. Les meilleures intentions ne suffisent pas à dépasser les préjugés, et on apprécierait, *a fortiori* venant d'un homme, une plus grande modestie sur cette question. ■

AUDE VIDAL

blog.ecologie-politique.eu/tag/Genre

[6] Cette exigence vaut la peine d'être posée tant au regard de l'image sociale des femmes que des carrières d'actrices plus limitées dans le temps que celles de leurs confrères eux aussi vieillissants. Sur la faible étendue du registre des personnages féminins, voir *Sois belle et tais-toi !* de Delphine Seyrig (1976).

[7] En 2013 apparaît enfin un personnage secondaire de vieille dame, incarné par la sublime Diana Rigg, née en 1938.

[8] www.flickr.com/photos/zizyphus/34585797 pour la planche originale.



PENSÉE DU CONFLIT

FÉMINISMES,
AUTONOMIES,
INTERSECTIONS
" PARTIR DE

Le livre *Constellations, Trajectoires révolutionnaires du jeune XXI^e siècle*^[1] revient sur la dernière quinzaine d'années de vies et de luttes politiques en France. Trois am·ies et camarades, *Urticaire*, *Karaoké* et *Arbalète* ont tenté de faire le point sur leurs parcours de féministes radicales, féministes autonomes et révolutionnaires sous forme d'auto-interview. En voilà quelques extraits. Pour vous donner envie d'en lire plus, et surtout de raconter à votre tour et de nourrir et prolonger notre histoire(s).



LA OÙ ON EST " POURQUOI CE TITRE ?

KARAOKE : Parce qu'on peut le comprendre à la fois comme penser et agir « depuis là où on est » et penser et agir « en s'en allant de là où on est ». Ce double sens est important dans notre manière de voir et notre volonté de transformer le monde. À la fois se sentir ancrées quelque part et être en mouvement... On ne pense pas ça comme une contradiction, mais comme quelque chose d'imbriqué. Être « à l'intersection », pas « au-dehors ».

ARBALÈTE : Pour nous, prendre en compte « là où on est » c'est porter une attention au fait qu'on est toutes et tous pris·es dans un monde qui tend en permanence à séparer, cloisonner, classer, notamment au travers de ce qu'on appelle des systèmes de domination. On peut aussi les nommer « systèmes de classes », au sens de groupes sociaux qui n'ont pas les mêmes intérêts, qui s'opposent et sont plus ou moins hiérarchisés (ce qui fait que, à travers cette définition, on se détache d'une vision marxiste des « classes sociales » binaires et seulement définies en termes économiques). Ces systèmes de domination nous

contraignent. Ils déterminent la façon dont on désire ou possède des choses, des gens, des êtres vivants, ils interviennent dans le fait de ne pas prétendre à certaines places, à certains rôles ou encore d'être privées de certains savoir-faire, etc.

URTICAIRE : En fait, selon ta position, tu n'as pas les mêmes privilèges et tu ne vis pas les mêmes mises en danger. Tes actes, tes besoins, tes revendications ou tes exigences n'ont pas la même portée. Tu peux être fière, dégoûtée ou indifférente à « là d'où tu viens », mais pour nous c'est vraiment important de réfléchir à ce que ça produit, à ce que tu considères comme légitime ou non, à ce que tu renvoies aux autres. Et si on nomme ces classes, ce n'est pas pour décliner à l'infini la diversité (on n'est pas des botanistes !) mais pour souligner des problèmes, l'inégalité des positions, les rapports de pouvoir ou d'oppression. Si tu ne dénonces pas ces déséquilibres, ça peut conduire à les invisibiliser, à nier leur existence : les dominant·es ont le monopole du discours sur la réalité, au point que tu ne parviens pas à cerner ce qui t'arrive et à le contester. « Tu crois

[1] éditions L'Éclat, 702 pp., 25 euros ou sur <http://constellations.boum.org/>

ÇA PEUT PARAÎTRE PARALYSANT CES SYSTÈMES QUI NOUS TIENNENT DE TOUS LES CÔTÉS. COMMENT ON TROUVE TOUT DE MÊME DES MOYENS D'AGIR ?

que tes conditions de travail sont infectes ? Mais non ! C'est toi qui es inadapté-e et qui dois aller te faire soigner chez un psy... » « Tu dis que je t'ai violée ? Mais non : c'est toi qui le voulais, etc. »

KARAOKE : Pour nous, « s'en aller de là où on est » c'est comprendre ces systèmes de domination afin de mesurer comment chacun-e peut (re) prendre prise sur sa vie. Et c'est cette aspiration, par et pour tout le monde, qui nous fait nous sentir révolutionnaires. En fait, penser de cette façon-là nous a conduit, ces dix/quinze dernières années (sur les traces d'autres personnes, en bousculant et en étant bousculé-es) à identifier et à rallier non pas un sujet révolutionnaire, mais plusieurs. Non pas à identifier et combattre un ennemi, mais plusieurs. Non pas à identifier d'un côté les ennemis et de l'autre les sujets révolutionnaires, mais à comprendre en quoi, les uns et les autres peuvent se confondre en partie... Pour finir, ça veut aussi dire qu'on a l'impression de ne pas avoir attendu « *Une Grande Révolution* », mais de s'être acharné-es à révolutionner plein de choses dans un souffle commun.

URTICAIRE : C'est clair que, si tu t'arrêtes au constat, ça peut être carrément plombant. Cette manière de penser les choses m'a fait relire des épisodes de ma vie passée, que je n'avais pas pensé comme problématiques jusque-là. Ça m'a vraiment angoissée et culpabilisée... D'un coup, tout paraissait à la fois complexe et super glauque. Et puis il y avait aussi cette idée hyper-importante de ne pas parler à la place des autres... je ne savais plus quoi faire et quoi dire, j'avais l'impression d'être toujours sur le qui-vive, de ne plus pouvoir faire confiance, ni à moi-même ni à personne...

ARBALÈTE : Ouais mais après, ce sentiment de paralysie, on ne s'y retrouve pas bien longtemps parce que, justement, la volonté de ne pas parler à la place des autres, de partir de nos propres réalités d'oppressions, nous permet d'établir des priorités très concrètes. En fait, c'est une manière de démarrer quelque part, par un bout précis, par certaines des choses qui te font carrément chier ou qui te mettent en danger : ta situation de logement, tes galères économiques, les agressions que tu subis, etc. Et puis, à partir de là, tu creuses, tu te rends compte que ta situation est interdépendante de celle de beaucoup d'autres personnes, tu vas les chercher et tu construis avec elles des paroles et des pratiques communes.



KARAOKE : Un outil qui peut être vraiment intéressant pour « partir de là où on est », c'est celui des non-mixités. L'autre jour une copine me racontait son expérience des squats non-mixtes de meufs il y a un peu plus d'une dizaine d'années. C'était une pratique qui s'était quasiment perdue et qui se réinventait au début des années 2000. Pour elle, ça avait permis de renforcer les meufs face aux gars et en même temps de thématiser et de commencer à lutter contre d'autres rapports de pouvoir. Un moyen de trouver et de renforcer le commun des meufs en même temps que de comprendre leur diversité, se confronter. Ouvrir un squat non-mixte entre meufs, ça voulait dire apprendre à maîtriser tout un ensemble de savoir-faire techniques et théoriques habituellement accaparés par les mecs (avoir des outils pour bricoler, savoir s'en servir, savoir chourer, connaître des techniques de barricadage, savoir écrire ses idées pour les communiquer, prendre la parole en public, maîtriser des éléments juridiques, se confronter aux keufs, aux avocats...). Il était très difficile de trouver des meufs qui pouvaient transmettre tous ces savoirs. Nous avons fait le constat que ça a énormément évolué autour de nous ces dix dernières années (même s'il y'a encore du boulot !) et que c'est en grande partie dû à l'existence de ces pratiques non-mixtes. Elle me racontait que ça leur avait permis de sortir de rapports conflictuels quotidiens avec les mecs sur ces questions et de (se) poser des

questions politiques plus larges que celles qui accaparaient les relations meufs/gars. Par exemple, de rencontrer des groupes de personnes en lutte sur les problématiques de genre et de se positionner contre les discours abolitionnistes sur la prostitution, contre l'exclusion des trans' des problématiques féministes, mais aussi de développer des pratiques d'autodéfenses, de soins, de réductions des risques contre les IST qui soient le plus possible *Do It Yourself* et adaptées. Elle m'a raconté comment penser à partir de l'identité « femmes » leur avait permis de transformer leurs corps et leurs désirs en rejoignant d'autres pratiques/identités (gouines ou trans' par exemple), comment partir des femmes et du féminisme les avait liées et solidarisées avec d'autres luttes comme l'anti-spécisme (en l'occurrence autour du démontage de l'idée de « Nature »). Elle me disait qu'à l'époque on leur balançait tout le temps : « *mais putain vous nous faites trop chier avec les femmes et les animaux !* » Et puis bien sûr elles ont pu aussi se rendre compte qu'il y avait en leur sein des différences de ressources économiques et/ou de race et/ou de valorisation esthétique de leurs corps, et de retravailler leurs rapports à partir de là. Pour nous trois qui sommes arrivées un peu après cette période, tout ça a vraiment constitué des bases fortes qu'avec elles on a continué à alimenter, travailler et diffuser jusqu'à maintenant.

URTICAIRE : Tout ça c'est aussi des choses qu'on injecte dans des dynamiques mixtes (et d'ailleurs à plein de moments on a des pratiques mixtes et non mixtes parallèles dans un même projet, une même lutte). On était une bonne bande de féministes à être investies dans l'occupation du Parc Paul Mistral à Grenoble contre la construction d'un grand stade, et pour moi, ça a clairement fait bouger des choses, en termes d'organisation collective, de façon de se parler ou de stratégie politique. C'était l'hiver 2003-2004, l'occupation a duré quatre mois, avec une vingtaine de cabanes en pleine ville et des centaines de personnes mobilisées. Au milieu de tout ça, en vivant là avec plein de gars (et quelques meufs), en construisant des cabanes et en apprenant à grimper dans les arbres, en faisant de l'anti-répression, en installant un coin infos-documentations, en thématisant des trucs liés à la politique de la ville et à l'urbanisme, en organisant des actions dans la ville, on a partagé des outils qu'on qualifie parfois de « *formalistes* ». Des manières de s'organiser pour prendre des décisions, de partager les tâches, de se mettre en binômes entre personnes qui se perçoivent plus et moins compétentes pour apprendre et faire tourner les rôles, de questionner les tensions de classes, de thématiser les relations affectives, l'intimité, la peur, le besoin de confort mental et matériel comme des trucs carrément politiques et collectifs. Il y a des brochures qui retracent l'histoire du parc, mais je ne suis pas sûre qu'elles rendent visibles ces apports.



COMMENT DÉPASSEZ-VOUS CES SYSTEMES DE DOMINATION ?

ARBALÈTE : Cette question du dépassement, ou peut-être plus des projections, des perspectives, me travaille beaucoup en ce moment. Ça fait plus de quinze ans que je suis engagée dans différentes luttes et j'ai l'impression qu'au début j'étais dans un rêve naïf de révolution égalitariste. Et puis les réalités sociales me sont apparues dans leur complexité, l'idée de projet de société m'est apparue plus ambiguë car trop dogmatique. J'ai l'impression que tout en restant révolutionnaire, c'est-à-dire dans une volonté de transformer les choses à la racine, de façon radicale, on s'est progressivement interdit de formuler tout projet d'une société autre. Et effectivement personne n'a la solution. Mais ce constat nous a aussi poussés vers un certain nihilisme paralysant. J'ai fait une dépression pendant deux ans, une période de trou noir pendant laquelle j'ai continué à squatter et à lutter par automatisme, mais où plus rien ne faisait sens. Je constate que ces dépressions sont fréquentes autour de moi. Dans ces moments-là, je pense qu'on a l'impression de « gérer le désastre », on a la tête dans le guidon mais on ne sait plus pourquoi on pédale. J'aimerais qu'on ose encore plus élaborer des sortes d'hypothèses, des visions ouvertes qui seraient toujours en mouvement, à confronter avec d'autres. C'est ce à quoi s'attelle vers chez nous un groupe « *post-capitalisme* »... et je trouve que penser un post-patriarcat, un post-colonialisme serait complémentaire. Après, pour moi, l'élaboration d'hypothèses ne peut pas venir d'un processus uniquement rationnel. Il s'agit de se reconnecter avec différentes dimensions, dont celle de l'imaginaire, trop souvent anesthésiée dans les sphères militantes. Cette créativité, ce rapport à l'imaginaire, c'est un des trucs dont nos luttes locales se nourrissent. C'est quelque chose qui nous est très cher, notamment dans notre expérience

du squat des 400 couverts. Dans la continuité, on a des copines qui bossent sur la création d'univers. C'est dur d'en parler, car justement ce sont des univers « *décalés* », mais je pense à une expédition qu'elles ont faite à Avignon avec des gens de la rue, en s'appuyant sur leurs propres parcours quotidiens. C'était le résultat de tout un processus de rencontre entre elles et eux, rencontre qui arrivait après des années à explorer des rapports à l'espace et à l'urbanisme différents. Pour moi, il s'agit de développer un autre rapport au monde, de façon construite et créative. Et ça amène une autre manière de vivre du commun, avec des gens de catégories sociales différentes, en les transcendant pour un temps, mais sans les occulter. Ça a une vraie dimension subversive, de ne pas être là où on nous attend et de se laisser soi-même surprendre. En tout cas pour moi, l'imaginaire, je sens que c'est aussi indispensable pour exister que le logement ou l'alimentation sur lesquels nous essayons de gagner en autonomie.

URTICAIRE : Ouvrir nos imaginaires, c'est aussi nous rappeler que les outils qu'on a pour lire le monde ne sont que des outils, et qu'on ne peut le réduire à ça. Alors bien sûr, on pense que tout rapport social est traversé par l'ensemble des systèmes de domination imbriqués. Mais, pour nous, ça ne veut pas dire que les interactions sociales se résument seulement (ni même principalement) à des rapports de domination. Et les schémas sociaux ne sont pas existants au point qu'ils en deviennent des états de fait définitifs. Par exemple, nous vivons sous domination hétérosexiste et, en même temps, nous voyons bien qu'il existe d'autres identités/classes que celles des hommes, des femmes et de l'hétérosexualité. C'est dans ce sens que



les schémas structurels sont à la fois opérants et inopérants pour décrire notre réalité. Ils sont là, mais ils ont des failles dans lesquelles la vie existe – et qui se maintiennent et s'élargissent par la lutte. ■

KARAOKÉ, ARBALÈTE ET URTICAIRE

Pour mille raisons, je n'ai pas l'habitude de lire beaucoup d'essais, de gros livres théoriques... mais si je commence à m'y mettre un peu plus, ça sera un peu grâce à un fascinant voyage que j'ai eu l'occasion de faire cet hiver : une plongée à la fois scientifique, philosophique et politique passionnante de trois cents pages avec Anne Fausto-Sterling, dans son ouvrage publié aux États-Unis en 2000, mais traduit en France en 2012 seulement :

C'est tout à la fois une publication universitaire des plus documentées, un ouvrage de vulgarisation relativement accessible et un manifeste politique pour une « utopie multigenrée »...

« J'ai écrit deux livres en un : un texte narratif accessible au grand public et un travail de recherche visant à faire avancer le débat dans les cercles universitaires »

Anne Fausto-Sterling est biologiste et historienne des sciences et... militante féministe.

Elle vient affirmer, dans ce livre, qu'il n'y a pas que deux sexes, qu'il existe sur le plan biologique une variété bien plus grande, voir infinie, que strictement mâle et femelle. Et elle démontre méticuleusement que c'est le concept de la dualité des genres qui produit cette stricte bi-catégorisation...

« [...] apposer sur quelqu'un l'étiquette « homme » ou « femme » est une décision sociale. Le savoir scientifique peut nous aider à prendre cette décision, mais seules nos croyances sur le genre – et non la science – définissent le sexe. En outre, les connaissances que les scientifiques produisent sur le sexe sont influencées dès le départ par nos croyances sur le genre. »

L'objectivité scientifique est partielle et située : les « faits » sont toujours ancrés dans un contexte social et culturel. Le savoir biologique ne fait pas exception : il s'inscrit dans une société genrée et sexiste. Il est donc inévitable que les biologistes décrivent le monde à partir d'une perspective elle aussi genrée et sexiste.

Elle étaye son propos en s'arrêtant longuement sur la situation des personnes intersexuées, sur les traitements historiques et contemporains de « l'hermaphrodisme » par le corps médical et par la société en général...

Faisant apparaître des parcours de vie violemment malmenés, marqués par l'assignation en urgence à une catégorie sexuelle bien définie, presque toujours ponctués par de terribles et scandaleuses mutilations, elle révèle cette impérieuse nécessité pour la société de normaliser les corps, de rendre invisible ces variations, d'effacer l'ambiguïté. À n'importe quel prix.

Car, brouillant la frontière exclusive entre les deux sexes mâle / femelle, cette ambiguïté vient affaiblir les discours sur la différenciation sexuelle et ainsi ébranler l'un des éléments les plus « solides » de notre organisation sociale, basée sur des rapports hiérarchiques et de domination.

Pourtant, que l'on s'attache aux chromosomes, aux hormones, aux organes génitaux, aux gonades ou au développement pubertaire, on comprend, avec Anne Fausto-Sterling, combien nos corps sont trop complexes pour offrir des réponses claires et nettes sur la différence sexuelle !

C'est donc bien la société et nos croyances qui tranchent. En poursuivant sur l'émergence de la notion d'hormones « sexuelles », puis en décortiquant les études sur la « sexuation » des cerveaux, elle prouve que faire de la science est toujours politique.

« la biologie, c'est bien la politique continuée par d'autres moyens »

Homme ou femme ? réel ou construit ? nature ou culture ? sexe ou genre ?...

Anne Fausto-Sterling vient remettre en question tous ces dualismes, nous invite à essayer de dépasser ces dichotomies habituelles qui construisent nos modes de pensées et d'organisation...

« Le dualisme marque lourdement de son empreinte les lectures euro-américaines du monde, qui procèdent par dichotomie, en associant deux à deux pour mieux les opposer des concepts, des objets ou des systèmes de croyances. »

En fait, réel et construit, nature et culture sont indivisibles, ce sont des systèmes dynamiques en évolution et en interaction perpétuelle. Ainsi la culture s'invite sans arrêt dans la science qui prétend pourtant fournir un savoir objectif :

« Je me propose de démontrer l'interdépendance [...] en examinant notamment : comment les scientifiques – au quotidien, dans leur vie, leur expérience, leur pratique médicale – produisent des vérités sur la sexualité, comment nos corps intègrent et confirment ces vérités et enfin comment ces vérités, façonnées par le milieu social au sein duquel les biologistes exercent leur métier, façonnent à leur tour notre environnement culturel. »

Plaidoyer donc pour une science qui s'assume comme politique et ancrée dans un contexte, Anne Fausto-Sterling en appelle à des approches interdisciplinaires essentielles pour produire du savoir car « *la cellule, l'individu, les groupes d'individus organisés en familles, les groupes de pairs, les cultures, les nations et leur histoire sont autant de sources de connaissance sur la sexualité humaine. Nous ne pouvons la comprendre sans prendre en compte tous ces composants. Pour accomplir cette tâche, les chercheurs auraient intérêt à travailler en groupes interdisciplinaires. Et s'il n'est pas raisonnable de demander à tous les biologistes de connaître parfaitement la théorie féministe, ou à toutes les théoriciennes féministes de connaître la biologie moléculaire, il est raisonnable de prier chaque groupe de chercheurs de comprendre les limites du savoir issu d'une seule discipline. Seules des équipes non-hiérarchiques et pluridisciplinaires peuvent espérer obtenir un savoir plus complet (ou « moins faux ») sur la sexualité humaine... »*

Et ainsi elle « *imagine un avenir où la science médicale aura été mise au service de la variabilité du genre, et où les genres se seront multipliés au-delà des limites actuellement imaginables.* »

Au sujet des personnes aujourd'hui dites intersexuées, « *il est possible d'imaginer une nouvelle éthique du traitement médical permettant à l'ambiguïté de prospérer, ancrée dans une culture qui aura dépassé les hiérarchies de genre [...] L'intervention médicale visant à synchroniser l'image corporelle et l'identité de genre, surviendra rarement avant l'âge de raison. [...] les organes génitaux inhabituels des intersexes pourront être considérés comme « intacts » plutôt que comme « déformés », [...] la chirurgie uniquement nécessaire en cas de risque vital.* »

« *La route sera longue mais un avenir plus divers et plus équitable est possible si nous choisissons de le faire advenir.* »

Chouette, non ?

Et, ce qui ne gâche rien, elle nous annonce la couleur dans sa préface : « *J'ai aussi inclus des dessins, ce qui est inhabituel pour ce genre de livre. Certaines illustrations sont des bandes dessinées ou des dessins humoristiques. Beaucoup de gens perçoivent la science comme sans humour, et l'on accuse régulièrement les féministes d'en manquer aussi. Et bien nous avons ici une scientifique féministe qui envisage toute chose avec humour.* »

CORPS EN TOUS GENRES, LA DUALITÉ DES SEXES À L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE

ANNE FAUSTO-STERLING

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, COLLECTION GENRE ET SEXUALITÉ, INSTITUT ÉMILIE DU CHÂTELET (2012)



« En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il devint le village fournisseur de sang modèle du district. Cette année-là, le directeur Gao vendit sa jeep et acheta une voiture dernier modèle qu'il inaugura en venant dans notre village.

Après avoir visité tous les postes de collecte de sang, il mangea chez nous deux bols de nouilles aux œufs et à la cataïre avant de se rendre à l'école où, en serrant la main de mon grand-père, il prononça une phrase qui le laissa pantois :

- Professeur Ding, tu es le sauveur du village des Ding ! Tu as libéré ses habitants de la pauvreté pour les conduire sur la voie de la richesse.

[...]

Ce n'était que le début. L'explosion allait se produire l'année prochaine et atteindrait son paroxysme l'année suivante. Pour l'instant, on accordait encore à un homme qui mourait la même attention qu'à un chien. Bientôt, on ne remarquerait pas plus sa disparition que celle d'un moineau, d'une mite ou d'une fourmi.

[...]

J'étais enterré derrière l'école où vivait mon grand-père. Quand j'étais mort, je venais d'avoir douze ans. J'avais été empoisonné par une tomate que j'avais ramassée en rentrant de l'école. Six mois plus tôt, quelqu'un avait jeté un poison à nos poules. Le mois suivant, le cochon que ma mère élevait avait mangé un navet empoisonné et était mort. Enfin, j'avais mangé la tomate empoisonnée déposée sur une pierre au bord du chemin que je devais emprunter en rentrant de l'école. A peine l'avais-je avalée que j'avais eu l'impression qu'on me déchirait les entrailles et je m'étais effondré au bout de quelques pas. Mon père s'était précipité et m'avait porté en courant jusqu'à la maison. J'étais mort

en crachant une écume blanche dès qu'il m'avait déposé sur le lit.

J'étais mort, mais je n'étais pas mort de « la fièvre », c'est-à-dire du sida.

J'étais mort à cause de la gigantesque collecte de sang à laquelle mon père s'était livré dix ans plus tôt. J'étais mort parce qu'il était devenu le grand patron du sang pour le Village des Ding, le Village des Saules, le Village des Eaux Jaunes, le Village de Deuxième Li et d'autres villages de la région. Il était le roi du sang. Le jour de ma mort, il ne versa pas une larme. Il resta d'abord un instant assis à mes côtés avec mon oncle. Puis les deux hommes se levèrent et, armés d'une bêche acérée et d'une hache étincelante, allèrent se planter à la croisée de deux rues où ils proférèrent, de toute la puissance de leurs poumons, un torrent d'invectives à l'adresse du village.

Mon oncle hurla :

- Bande de salauds, vous n'êtes bons qu'à empoisonner en douce, sortez si vous avez des couilles pour que moi, Ding Liang, je puisse vous faire la peau !

Mon père, brandissant sa bêche, enchaîna :

- Vous êtes tous jaloux de voir que moi, Ding Hui, je suis riche sans être malade ! C'est bien ça ? Vous êtes jaloux ? Eh bien, moi, Ding Hui, je nique vos ancêtres jusqu'à la huitième génération. Vous avez empoisonné mes poules, mon cochon et vous avez même eu l'audace d'empoisonner mon fils !

Ils continuèrent ainsi jusqu'à la nuit. Personne n'osa se présenter.

Enfin, ils m'enterrèrent. »

LE RÊVE DU VILLAGE DES DING,

LIANKE YAN, EDITIONS PHILIPPE PICQUIER (2007)





« Je me sentais bien. Si bien. Soulagée. Jamais je n'ai ressenti autant de soulagement. Avant cela, je supportais presque tout. J'encaissais. Je ravalais ma colère, et mes envies de vengeance n'allaient pas loin.

Ce jour-là, j'ai pris une vraie revanche pour la première fois de ma vie et je l'ai prise moi-même. C'était une sensation extraordinaire. En quittant Maheshpur, je me disais : « Je ferai pareil à tous les bâtards de son espèce ! Je les écraserai. Il n'y a pas de justice pour les filles comme moi, la seule chose à faire avec ces bâtards, c'est d'écraser leurs serpents, pour qu'ils ne puissent plus jamais s'en servir. Ce sera ma justice. »

La jungle allait devenir ma maison, mon village. Je marcherais avec des hommes qui pensaient comme moi. Après cette nuit de vengeance exaltante, Vikram m'a dit :

- Ne pense jamais au lendemain, Phoolan, dis-toi seulement que tu es en vie aujourd'hui, demain tu seras peut-être morte ? C'est une vie difficile, une vie terrible. Mais n'espère rien d'autre. Tu en seras capable ? J'ai répondu oui. »

MOI, PHOOLAN DEVI, REINE DES BANDITS,

PHOOLAN DEVI,
ÉDITIONS FIXOT (1996)

« LA question historique la plus importante que pose le livre est de savoir comment expliquer l'exécution de centaines de milliers de « sorcières » à l'aube de l'époque moderne et pourquoi l'apparition du capitalisme s'est accompagnée d'une guerre menée contre les femmes.

[...]

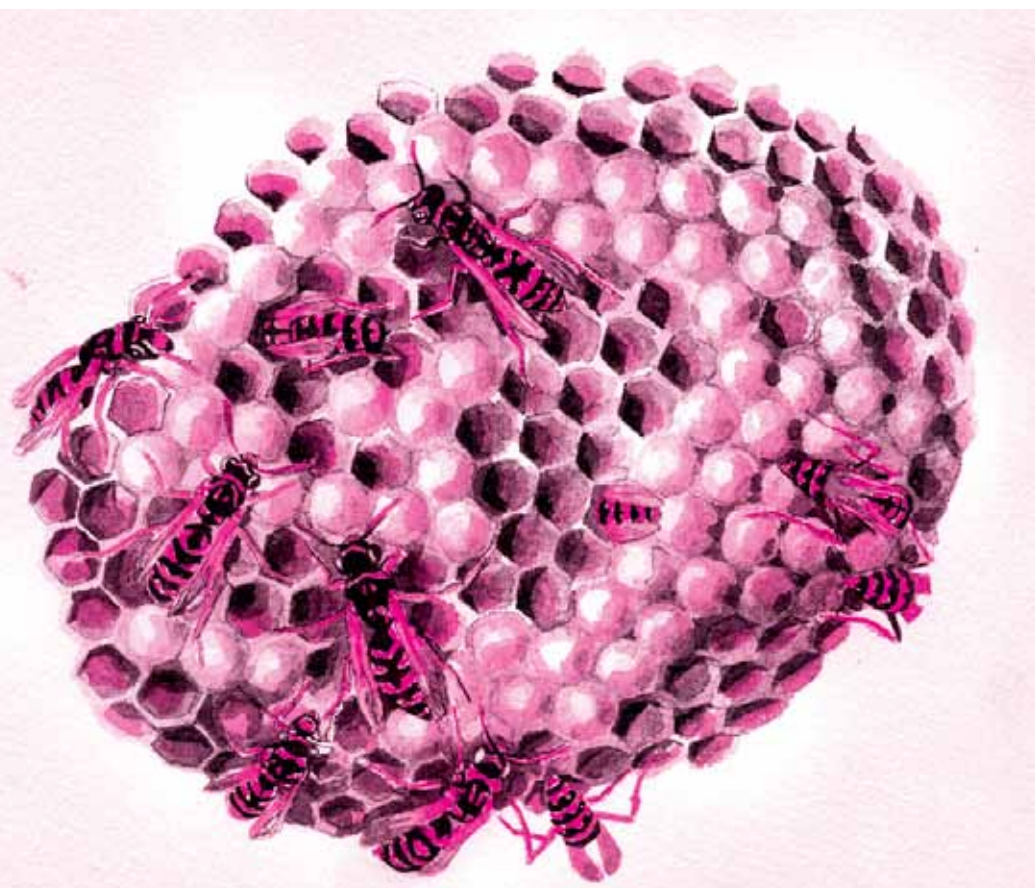
Le mouvement hérétique offrait aussi une structure collective alternative qui avait une dimension internationale, permettant aux membres des sectes de mener une vie plus autonome et de bénéficier d'un vaste réseau de soutiens, composé de contacts, d'écoles, de refuges sur lesquels compter pour une aide ou un conseil quand le besoin s'en faisait sentir. En fait, il n'est pas exagéré de dire que le mouvement hérétique fut la première « internationale prolétarienne », étant donné l'importance des sectes (en particulier cathares et vaudois) et les liens qu'elles établissaient, s'appuyant sur les foires commerciales, les pèlerinages et les passages de frontière permanents des réfugiés générés par la persécution.

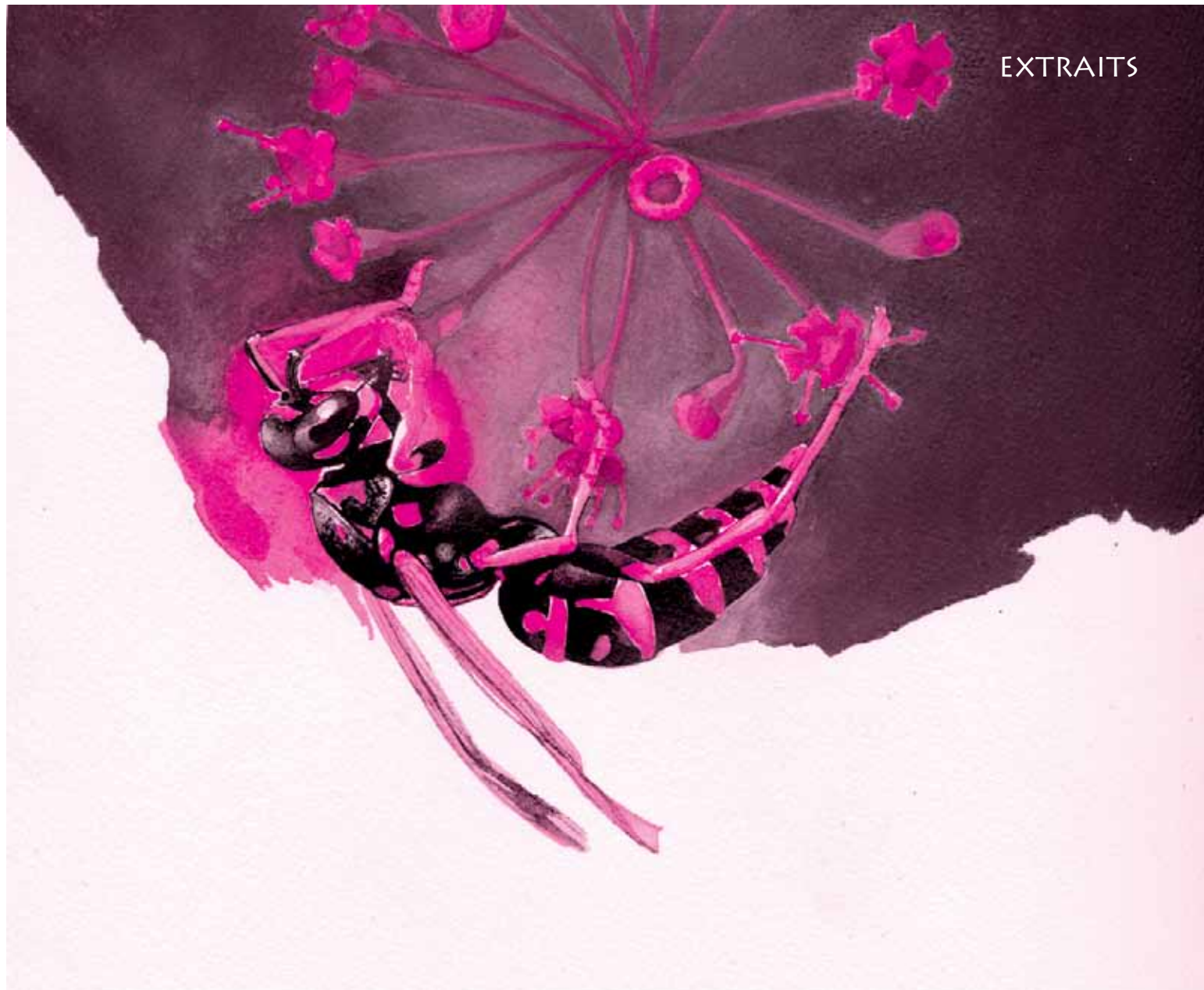
[...]

Ce qui n'a pas été établi, c'est que la chasse aux sorcières fut l'un des événements les plus importants dans le développement de la société capitaliste et la formation du prolétariat moderne. En effet, le déchaînement d'une campagne de terreur contre les femmes, une persécution sans équivalent, a affaibli la résistance de la paysannerie européenne face à l'attaque de la gentry et de l'État, au moment où la communauté paysanne était déjà en train de se désintégrer sous l'effet combiné de la privatisation de la terre, de la hausse des taxes et de l'élargissement du contrôle de l'État sur tous les aspects de la vie sociale. La chasse aux sorcières accentua les divisions entre hommes et femmes, apprenant aux hommes à craindre le pouvoir des femmes et détruisant un univers de pratiques, de croyances et de sujets sociaux dont l'existence était incompatible avec la discipline du travail capitaliste, redéfinissant ainsi les éléments principaux de reproduction sociale. En ce sens, comme les attaques qui se déroulaient alors contre la "culture populaire", ou comme le "grand renfermement" des pauvres et des vagabonds dans des maisons de travail et de correction, la chasse aux sorcières fut un aspect essentiel de l'accumulation primitive et de la "transition" vers le capitalisme. »

CALIBAN ET LA SORCIÈRE, FEMMES, CORPS ET ACCUMULATION PRIMITIVE,

SILVIA FEDERICI, EDITIONS ENTREMUNDE, 2014





« Il regardait les étagères devant lui à la recherche d'un rouleau de scotch. Il n'allait pas pouvoir rester éternellement le doigt sur sa caméra. Derrière lui, il entendit deux vibrations et se retourna, surpris. Il fit un bond en arrière lorsqu'il aperçut la femme qui était en train de consulter son portable. Elle était plutôt grande, mais pour le reste, c'était dur de voir à quoi elle ressemblait, car elle avait une cagoule violette sur la tête. Elle portait également une combinaison noire avec des lignes violettes, des docs violettes, et une cape violette et noire. Elle tenait un téléphone d'une main, et une batte de base-ball de l'autre, qui reposait sur son épaule. »

ROCK'N TROLL (EXTRAITS),

À LIRE SUR LE BLOG DE LIZZIE CROWDAGGER, où l'on trouvera d'autres textes de fiction lesbiens-fantasy-féministes : <http://crowdagger.fr/blog/>

UNE AUTOBIOGRAPHIE TRANSSEXUELLE (AVEC DES VAMPIRES) !

Roman de LIZZIE CROWDAGGER, vient de paraître à la toute jeune maison d'édition DANS NOS HISTOIRES : <http://dansnoshistoires.org/>

« Dans nos histoires cognent la souffrance, la rage et la colère, nouées au ventre. Elles parlent de nos vies contraintes, de nos vies invisibles et réduites au silence. Les mots de nos histoires disent la violence des oppresseurs, l'agressivité et la force de leurs pouvoirs. Ils brisent l'insignifiance, forcent la parole, affirment nos existences. Ils analysent les dominations et construisent des luttes, depuis les angles morts. Nos histoires décroissent l'imaginaire, reconstruisent des perspectives. Elles portent en elles ce qui fait de nous des êtres humains un peu plus libres. »

LA PÉDALE IMPARABLE

HISTOIRES SOCIALES ET IMPULSIONS ACTUELLES DES MOBILITÉS À VÉLO, AUTONOMES ET SOLIDAIRES

« Qu'il s'agisse d'un moyen de déplacement, de savoir-faire mécanique ou d'endurances physiques... le monde de la bicyclette est encore mené par les hommes.

« Les Autres » y restent l'exception.

Cette inégalité ne se cantonne pas à l'univers cycliste mais s'applique bien plus largement aux mobilités : parce qu'elle a peur dans la rue la nuit, parce qu'elle n'a pas de rampe d'accès pour franchir une marche de trop, parce qu'ils

craignent les interpellations au faciès...

Le processus latent de ségrégation dans la sphère publique a pour conséquence de nombreuses exclusions !

Entre Autres, celle du « sexe faible » ou du genre « bizarre »... la rue étant un des nombreux lieux où se confrontent des rapports de forces inégaux et donc, d'exclusions.

Voilà suffisamment de raisons pour laquelle La Pédale Imparable souhaite démarrer ses actions en se saisissant d'une réalité : l'exclusion genrée [parfois liée à d'autres Histoires de vieS, de Peau, de sOi...]. C'est un fait, la possibilité de se déplacer apporte une autonomie de mouvement et donc, de l'indépendance. Dans ce cadre, le vélo peut être un moyen de déplacement libérateur, d'apaisement économique, de soin, de fierté...

Dites,
Combien de blogs sur le vélo sont-ils tenus par des filles, des Queers ?
Combien de directions d'ateliers solidaires ?
Combien de mécano pro' ? »

<http://lpi42.overblog.com>

Située à St-Etienne, l'association La pédale imparable propose des ateliers et des réflexions autour des mobilités et dynamiques d'inclusion/exclusion.

CALAIS – 30/08/2014

L'Angleterre reste l'une des destinations les plus prometteuses pour les personnes nouvellement arrivées en Europe mais la traversée de la Manche est de plus en plus difficile : les contrôles sur le port se renforcent, se systématisent, les moyens augmentent (notamment grâce aux nouveaux accords France/Grande-Bretagne...). À Calais, depuis plusieurs années, tous les centres d'hébergement pour migrantes ayant été fermés, une pratique d'occupation de terrains s'est répandue parmi ceux et celles qui sont forcés d'y passer des semaines et des mois. S'en est suivie une politique d'expulsion et d'arrestation de la part de la sous-préfecture.

Deux terrains occupés fin 2013, suite à l'occupation très médiatisée du port par des personnes originaires de Syrie, ont permis d'instaurer un nouveau rapport de force. Après diverses négociations

avec la sous-préfecture, coups bas médiatiques, instrumentalisation politiciennes, évacuations et occupations, grèves de la faim, actions de soutien, etc., la situation est aujourd'hui inextricable. En effet, il y a au moins sept cents personnes en attente d'un passage vers l'Angleterre, qui vivent dans des conditions extrêmement précaires (hébergement, santé, approvisionnement...). La situation sanitaire et les conditions de vie se dégradent.

Il y a aujourd'hui des projets de maisons de migrantes portés par les groupes de soutien, en négociation avec les autorités. On peut citer la maison des femmes, squat non-mixte accueillant femmes et enfants, légalisé récemment et finalement déménagé dans des bâtiments préfabriqués. Le sentiment est fort parmi les personnes soutien d'avoir été arnaquées dans le processus de négociation :

cette nouvelle maison des femmes sera expulsable à partir d'octobre, juste avant la trêve hivernale... Dans la même veine, des personnes sont en train de créer un groupe de travail non-mixte femmes, pour l'instant porté par des militantes, le projet visant à créer également des espaces-temps de rencontres mixtes militantes/migrantes. Une composante de l'adversité est la mairie, qui a, par exemple, mis en place un n° vert d'appel pour la dénonciation des occupations en ville, tout en se faisant régulièrement des coups de pub – comme dernièrement l'annonce en fanfare du projet d'ouverture d'un centre d'hébergement pour quatre cents personnes, pour lequel le ministère de l'intérieur a d'ailleurs clairement fait savoir qu'il ne s'engagerait pas.

Une autre composante, autrement effrayante, est la présence de groupes d'extrême droite, qui

rassemblent, plusieurs fois par an, un grand nombre de militants identitaires et autres fascistes. Un appel lancé par le groupement d'extrême droite locale, *Sauvons Calais*, et très relayé sur internet, prévoit une grosse manifestation pour début septembre.

Le soutien s'organise, sur place, avec beaucoup d'intensité. Il est porté par un maillage d'associations, de groupes informels, collectifs NoBorder et personnes, impliquées localement ou de façon ponctuelle mais suivie. Toute forme de soutien est vivement attendue et encouragée. Il y a aussi toujours besoin de monde sur place ! Alors n'hésitez pas à venir prêter main forte, en contactant au préalable les collectifs présents.

Pour suivre de près l'actualité locale et prendre des contacts : <http://calaismigrantsolidarity.wordpress.com/fr/>

#GRÈVEDETOUTES #VAGADETOTES #HUELGADETODAS

APPEL À GRÈVE GÉNÉRALE 22 OCTOBRE

En Espagne, dans un contexte d'austérité et de précarisation, des mouvements de protestation prennent de l'ampleur (Indignad@s, 15-M...). S'inspirant des révoltes du moment, pour un féminisme visible, transversal et appropriable par toutes et tous, quelques militantes féministes de Barcelone ont décidé de lancer un appel à la grève générale thématissant les questions d'oppression liées au patriarcat.

« [...] C'est une GRÈVE POLITIQUE, créative, qui transcende la grève productive et qui incorpore de nouvelles actrices que celle-ci n'inclue pas, UNE GRÈVE DE CONSOMMATION, UNE GRÈVE FÉMINISTE. [...] »

Parce que nous pensons que c'est un outil de lutte chargé de puissance ; parce que nous voulons récupérer la tradition des femmes qui ont eu un rôle clef dans les grèves historiques ; parce que nous voulons nous la ré-approprier pour qu'elle ne soit plus seulement un outil au service du travailleur formel, masculin et blanc et devienne un outil pour toutes. [...]

Pour penser ensemble à ce processus de construction de la grève de toutes, pour avancer dans le processus de définition de la grève que nous voulons. Parles-en avec tes amies et tes voisines. [...] Parce que nous vivons la crise avant la crise. Les femmes, nous bougeons le monde ; maintenant nous allons le bloquer ! Grève de toutes ! Toutes à la grève ! »

Texte complet de l'appel, avec les motivations sur le blog du groupe initiateur, en catalan : <http://vagadetotes.wordpress.com/>

LE 3 OCTOBRE 2014, LE PROCÈS CONTRE PINAR SELEK RECOMMENCE, LA SOLIDARITÉ CONTINUE !

Pinar Selek avait été accusée d'avoir mis une bombe dans le marché aux épices d'Istanbul, et il y avait eu de faux témoignages pour la faire plonger. Le fait est surtout qu'elle dérange parce qu'elle a travaillé avec des militants Kurdes en exil, et s'est souvent trouvée du côté des minorités et en opposition au pouvoir.

Nous venons d'apprendre que son procès va reprendre le 3 octobre.

Seize ans de procédure et ce n'est pas fini ! La torture continue.

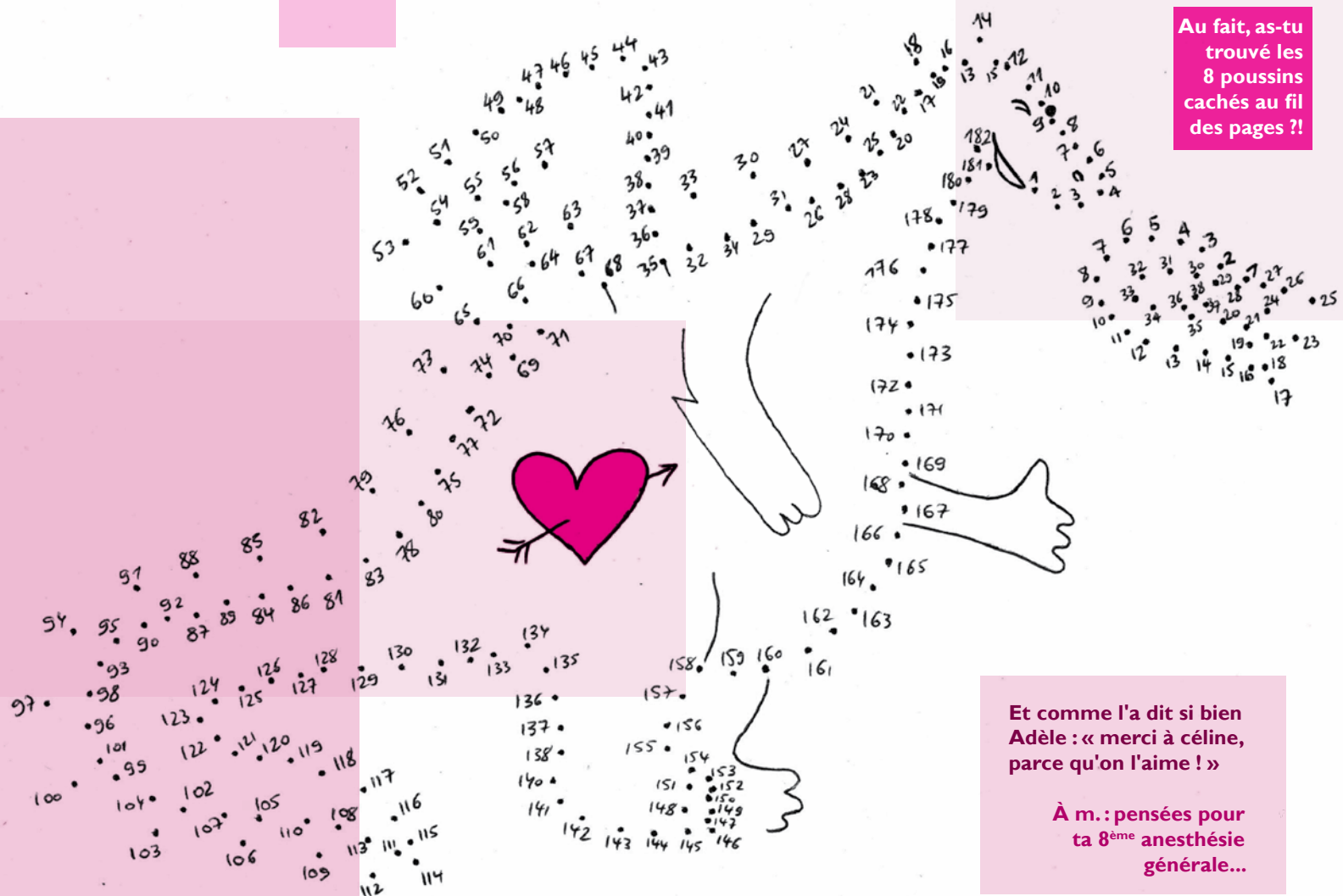
La Cour de cassation avait annulé sa condamnation à la

prison à perpétuité le 11 juin 2014 mais rien n'est gagné. L'affaire est renvoyée devant une nouvelle Cour pénale qui va recommencer le procès. Après seize ans de luttes, le procès n'est pas terminé. La solidarité non plus !

Site du comité de soutien à Pinar Selek en France : <http://www.pinarselek.fr>
Pinar Selek a récemment publié les deux ouvrages suivants, traduits en français :
La maison du Bosphore, 2013, Éditions Liana Levi ;
Loin de chez moi... mais jusqu'où ? 2012, Éditions iXe



Au fait, as-tu trouvé les 8 poussins cachés au fil des pages ?!



Et comme l'a dit si bien Adèle : « merci à céline, parce qu'on l'aime ! »

À m. : pensées pour ta 8^{ème} anesthésie générale...

RADIOS ASSOCIATIVES...

J'ai un quizz pour toi où que tu sois..

Va dans ta cuisine, tes chiottes ou ta salle de bain, et hop, au boulot : combien de radios tu peux capter ? Elles diffusent quoi ? T'as déjà été les voir là-bas ?

Laisse ta radio allumée, met-toi à l'aise, croise les doigts de pieds, ferme les yeux et imagine ...toi derrière un micro, ...toi derrière la table de mix, ...toi en train d'enregistrer un concert, ... ou toi... alors ? T'es où ? Tu préférerais faire quoi ?

Parce qu'on vit dans une société où les images prennent

toute la place et que c'est bien dommage !

Parce que la radio fait partie de notre quotidien, qu'on l'écoute, mais qu'on continue malgré tout à toujours relier le « son » à l'« image ».

Parce qu'en ces périodes d'uniformisation des médias, le monde de la radio, comme les autres, est un système qui met en avant les grosses structures capitalistes sans se soucier de la disparition des autres. Les radios associatives locales permettent de lutter contre cette logique en ouvrant un espace de réappropriation de nos médias à toute personne qui en a envie.

Parce que la richesse du maillage sonore territorial existe par la diversité des émissions, des sujets abordés, et des personnes qui les proposent.

Parce qu'on apprend à décrypter les sons, à les transformer et les organiser selon nos envies, nos messages, et l'univers sonore qu'on souhaite partager avec les autres.

Parce que ça nous permet d'agir et pas juste de recevoir, et de développer un système de pensée critique pour être plus libre, plus autonome et plus alerte.

Parce qu'un des moyens de diffuser nos créations sonores

est de le faire via la radio.

Et justement, il existe tout autour de nous des radios qu'il est possible de découvrir et auxquelles nous pouvons proposer notre matière sonore.

Parce qu'au moins, là-bas, pas de risque de te faire jeter dehors, un coup de pied au cul, parce que t'aurais OSÉ avoir envie de faire une émission toi-même !

Et par exemple, en ce moment sur Lyon,

RADIO CANUT

A BESOIN DE NOUS :

<http://www.radiocanut.org/index.php/soutenir-radio-canut>

TEXTES

abi.tom.m
acouphènes
anna
arbalète
aude vidal
blubell
boum
breughel
c.i.y. et d.
camille crabe
carlote
fifi B
flomek-ouille
gloutonne mollo
heidi
karaoké
lucie
mazette
med, s, j
mélampyre
minion lion
naj
sisu
tac
tic
urticaire

DIFFUSION

Nous vous encourageons vivement, lectrice ou lecteur enthousiaste, à vous joindre à notre travail de fourmi en devenant « point de diffusion », et en distribuant le journal autour de chez vous. Si vous habitez loin de tout et que vous voulez quand-même nous lire, contactez-nous.

Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à : **TIMULT**
15, rue Jacquet
38100 Grenoble
Pour devenir point de diffusion ou demander un ou plusieurs exemplaires, écrivez par papier ou par mail **timult@riseup.net**
Les premiers numéros de timult sont épuisés....
retrouvez-les sur : <http://timult.poivron.org>

ET AUSSI

butt
kima
la maison aux 18 portes
lapinou of fire
le rb
milo
remuski

MISE EN PAGE
loulou

IMAGES

alice
général tuco
Knal BD crew
lady di
léo
loulou
marion j
sophie

Et pour finir, as-tu deviné qui tombait à l'eau ?

C'EST PAS MOI !!!



RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour septembre 2015. Envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes, vos analyses subtiles et vos textes timultueux à timult@riseup.net.



septembre 2014 – huitième numéro

